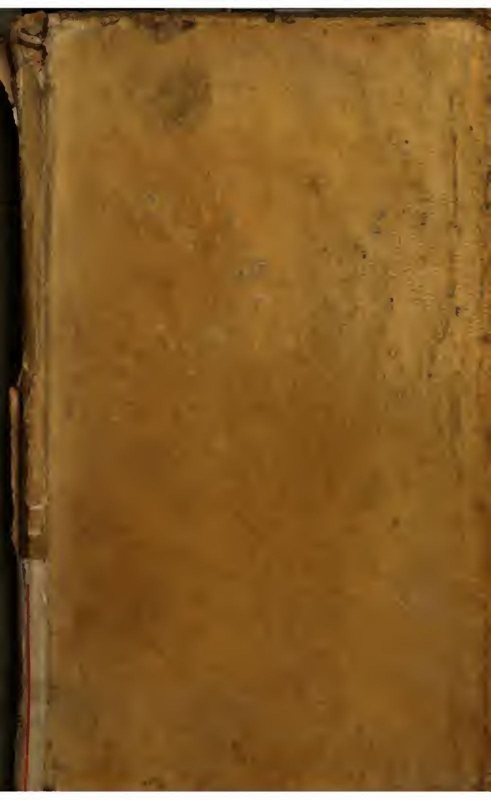
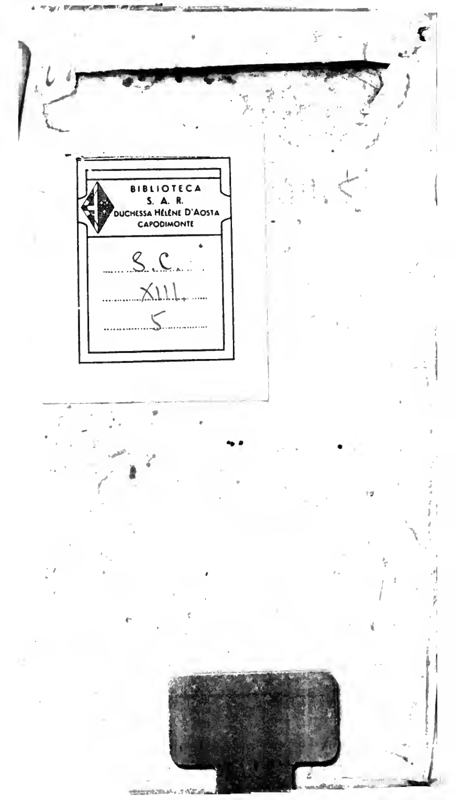
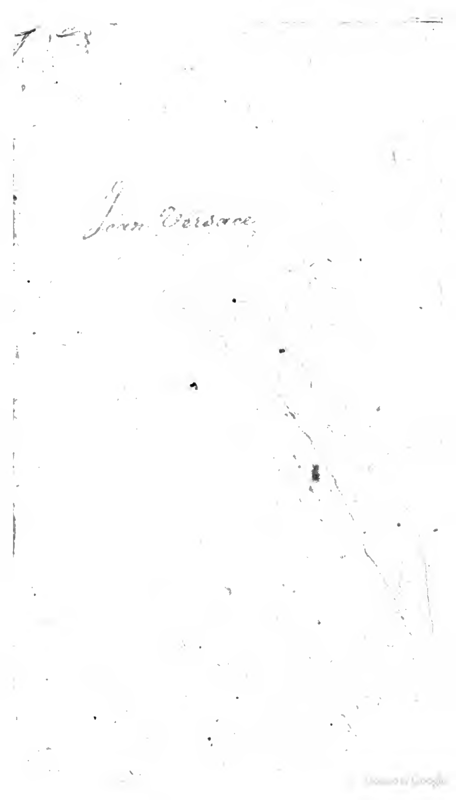






SYNONYMES FRANÇOIS.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec justesse.

Par M. l'Abbé GIRARD, *S. I. D. R.*

TROISIEME EDITION.



A PARIS,
De l'Imprimerie de la Veuve D'HOURY, ruë de la Harpe, vis-à-vis la ruë S. Severin, au St.Esprit.

M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRE'FACE.

SI la Société ſe forme par la communication des idées & des ſentimens, la parole en doit être le lien le plus eſſentiel & le plus gracieux ; étant tout-à-la fois le pinceau de l'eſprit, l'image de ſes opérations, & l'interprête du cœur. Plus on eſt répandu dans le monde & livré aux hommes, plus on ſent qu'elle eſt le ſel de tous les plaiſirs qu'on peut goûter dans la vie. Quand tous les autres nous manquent, ou que l'âge fait que nous leur manquons, celui de la converſation

reſte pour fournir un amuſement à nos vieux jours : il devient même alors plus vif & plus ſatisfaiſant; car comme on ne veut rien perdre , le diſcours s'empare de ce que l'exécution ne peut plus ſaiſir. Dans tous les tems , dans toutes les occaſions , il eſt doux de parler : point de feſtin ſi les joyeux propos n'en ſont l'ame : point de fortune qu'on ne veüille publier : point de ſecret dont on ne ſoit tenté de faire confidence : point de tendre ſentiment dont on ne cherche à faire la déclaration : point de ſyſtème qu'on ne ſouhaite d'expliquer : point de maux dont on ne ſoit charmé de ſe plaindre : point de conſolation ſans le tendre langage de l'amitié : point de réputation ſans la voix de la Renommée : en un mot rien ſans la parole, ou du

moins rien de propre à ſatisfaire la raiſon & à flâter les paſſions. Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les graces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous les autres ? Cette façon de penſer ſi injurieuſe au bon goût n'eſt pas d'une nation polie. La bonne éducation étend ſes ſoins ſur le langage comme ſur les mœurs : elle ne ſe borne pas uniquement à orner l'intérieur de l'Ame par l'intelligence, la ſcience, & la vertu ; elle travaille encore à la décorer au-dehors par l'art de ſe manifeſter avec avantage : elle veut que les expreſſions répondent aux penſées, & que la gloire aille d'un pas égal avec le mérite.

Tous les Peuples illuſtres ont cultivé leur Langue. La Françoiſe

eſt peut-être celle qui a le plus de diſpoſition à la perfection ; ſon caractère conſiſtant dans la clarté, la pureté, la fineſſe, & la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie préférablement aux autres Langues de l'Europe pour être celle de la politique générale de cette partie du monde ; & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de la Latine. Elle mérite donc notre attention ; & nous devons ſçavoir gré à ceux qui la cultivent ; ſoit par des méthodes ſçavantes, puiſées dans ſon propre génie, pour en donner une exacte connoiſſance ; ſoit par des critiques judicieuſes, pour en conſerver la pureté ſans rejetter les nouveaux avantages dont elle eſt ſuſceptible ; ſoit par des acquiſitions utiles, pour l'enrichir ſans défigu-

rer l'uſage établi. Mais combien ſeroit-on redevable à qui pourroit la fixer & arrêter les changemens que le pur caprice eſſaye d'y introduire ! Cela eſt au-deſſus du pouvoir des Particuliers : le ſort de tout ce qui eſt vivant ne lui permet pas de reſter toûjours dans le même état. Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de notre Langue dans les ſiécles poſtérieurs, la crainte de ſon altération ou de ſon anéantiſſement ne m'empêchera pas de donner au Public les obſervations que j'ai faites. Elles n'ont pour objet ni les régles de Grammaire ni la pureté de l'Uſage, mais uniquement la différence délicate des SYNONYMES ; c'eſt-à-dire, le caractère ſingulier de ces mots qui, ſe reſſemblant comme freres par une idée commune, ſont néanmoins

diſtingués l'un de l'autre par quelque idée acceſſoire & particuliére à chacun d'eux : d'où naît, dans beaucoup d'occaſions, une néceſſité de choix, pour les placer à propos & parler avec juſteſſe ; qualité auſſi rare qu'aimable, dont le goût eſt capable de faire briller le vrai & donner de la ſolidité au brillant. Tout-à-fait éloignée du verbiage, elle apprend à dire des choſes : ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible : judicieuſe dans l'emploi des mots, elle met du fin & même de l'éloquent dans l'expreſſion : exacte, elle bannit les images vagues & tous les *à-peu-près*, dont les eſprits ſuperficiels & pareſſeux ſe contentent dans leur façon de concevoir comme dans celle de s'expliquer : antagoniſte du con-

fus, elle empêche de s'égarer dans l'étude des ſciences : enfin, j'oſe le dire, l'eſprit de juſteſſe & de diſtinction eſt par-tout la vraye lumiére qui éclaire ; & dans le diſcours il eſt le trait qui diſtingue l'homme délicat de l'homme vulgaire.

Pour acquérir la juſteſſe, il faut ſe rendre un peu difficile ſur les mots : ne point imaginer que ceux qu'on nomme *ſynonymes* le ſoient dans toute la rigueur d'une reſſemblance parfaite, en ſorte que le ſens ſoit auſſi uniforme entre eux que l'eſt la ſaveur entre les goutes d'eau d'une même ſource. Car en les conſidérant de près, on verra que cette reſſemblance n'embraſſe pas toute l'étenduë & la force de la ſignification : qu'elle ne conſiſte que dans une idée principale,

que tous énoncent, mais que chacun diversifie à sa maniére par une idée accessoire qui lui constituë un caractère propre & singulier. La ressemblance que produit l'idée générale fait donc les mots synonymes; & la différence qui vient de l'idée particuliére qui accompagne la générale fait qu'ils ne le sont pas parfaitement, & qu'on les distingue comme les diverses nuances d'une même couleur.

Je ne disconviens pas qu'il n'y ait des occasions où il soit assez indifférent de choisir : mais je soûtiens qu'il y en a encore plus où ils ne doivent ni ne peuvent figurer l'un pour l'autre, sur-tout dans les ouvrages médités & composés avec réfléxion. S'il n'est question que d'un habit jaune, on peut prendre le souci ou le

jonquille : mais s'il faut aſſortir, on eſt obligé à conſulter la nuance. Eh ! quand eſt-ce que l'eſprit n'eſt pas dans le cas de l'aſſortiment ? Cela eſt rare ; puiſque c'eſt en quoi conſiſte l'art d'écrire.

Qu'une fauſſe idée de richeſſe ne vienne pas ici pour fronder mon ſyſtème ſur la différence des Synonymes, faire parade de la pluralité & de l'abondance. J'avouë que la pluralité des mots fait la richeſſe des Langues : mais ce n'eſt pas la pluralité purement numérale ; elle n'eſt bonne qu'à remplir les coffres d'un avare ; c'eſt celle qui vient de la diverſité, telle qu'elle brille dans les productions de la nature. La ſatisfaction de l'eſprit & non le chatouillement de l'oreille fait l'objet de la converſation &

de la lecture : je ne fais donc cas de la quantité des mots que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons, & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étenduë, de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroiſſent plus propres à fatiguer la mémoire qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole. Protéger le nombre des mots ſans égard au ſens, c'eſt, ce me ſemble, confondre l'abondance avec la ſuperfluité. Je ne ſçaurois mieux comparer un tel goût qu'à celui d'un Maître-d'Hôtel qui feroit conſiſter la magnificence du feſtin dans le nombre des plats plûtôt que dans celui des mêts. Qu'importe d'avoir pluſieurs termes pour une ſeule idée ? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir

pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer ?

Envain le Pléonaſme alléguera en ſa faveur qu'il ſert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition : car c'eſt ſe tromper ſur la cauſe de cet effet que de l'attribuër à la répétition du ſon plûtôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplaît lorſqu'il reparoît, ce n'eſt point parce qu'il a frappé l'oreille, mais parce qu'il a déja frappé l'eſprit, qui s'ennuye & ſe dégoûte de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De-là l'établiſſement de certains mots, qu'on nomme *pronoms*, que l'Uſage fait répéter ſans ennui, ne leur ayant donné pour cet effet d'autre fonction que de rappeller par un ſimple rapport ce dont il eſt queſ-

tion, ſans en répréſenter une ſeconde fois l'idée par l'étalage de ſa dénomination. La même raiſon fait que les mots qu'on nomme *articles* & *prépoſitions* ſont pareillement répétés avec grace; parce que leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication, qui n'ayant par elle-même rien de décidé, paroît toûjours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nouveau. Ce qui eſt une preuve bien claire que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation que le mot eſt rédevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours; & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'à les regarder de près, & devenir un peu ſcrupuleux ſur leur

leur emploi ; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réfléxions que je donne ici ; ſoit bien ſoit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a point de mots aſſez parfaitement ſynonymes pour avoir, dans toutes ſortes d'occaſions, une force de ſignification entiérement ſemblable ; qu'ainſi il y a un choix entre eux. C'eſt ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui diſtinguent & développent le propre caractère de chacun de ces mots ; en quoi je me flâte d'avoir rencontré juſte, ſans prétendre néanmoins m'aſſûrer du ſuccès que par le jugement du Public, dont cette troiſiéme édition m'annonce la faveur.

A l'égard de mon travail, je dirai ſimplement, ſans vanité ni modeſtie affectée, que je n'ai copié perſonne : que je ne crois pas même qu'il y ait encore eû perſonne à copier ſur cette matiére : de ſorte que ſi cet ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. A cette grace il ajoûte celle de la variété ; preſqu'à chaque page c'eſt choſe différente & indépendante de celle qui précede & qui ſuit, quoique de la même eſpêce. Jamais Livre ne fut en même-tems plus uniforme & plus diverſifié : il n'exige point d'être lû de ſuite ni par ordre ; il n'y a qu'à l'ouvrir au haſard, on tombera toûjours ſur quelque choſe d'entier, capable de ſatisfaire la curioſité s'il ne contente l'eſ-

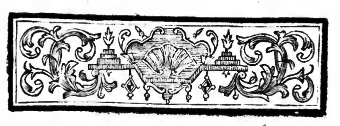
prit : auſſi-bon pour remplir un quart - d'heure que pour occuper une journée , on peut le prendre & le laiſſer à tout moment.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Synonymes François, leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par M. l'Abbé Girard.* C'eſt une nouvelle Edition d'un Ouvrage que le Public a déja approuvé : elle eſt beaucoup augmentée : & je crois qu'elle ſera reçûë avec plaiſir. A Paris ce 12. Septembre 1735.

LANCELOT.



SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec justesse.

AVOIR-ACCE'S. ABORDER. APPROCHER.



ON *a-accès* où l'on entre. On *aborde* les personnes à qui l'on veut parler. On *approche* celles avec qui l'on est souvent.

Les Princes donnent *accès* : ils se laissent *aborder* : & ils permettent qu'on les *approche*. L'*accès* en est facile ou difficile ; l'*abord* en est rude ou gracieux ; l'*approche* en est utile ou dangereuse.

Qui a beaucoup de connoiſſances peut *avoir accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardieſſe *aborde* ſans peine tout le monde. Qui joint à la hardieſſe un eſprit ſouple & flâteur peut *approcher* les Grands avec plus de ſuccès qu'un autre.

Lorſqu'on veut être connu des gens, on cherche les moyens d'*avoir accès* auprès d'eux ; quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder* ; & lorſqu'on a deſſein de s'inſinuër dans leurs bonnes graces, on eſſaye de les *approcher*.

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir accès* dans les maiſons bourgeoiſes que dans les Palais des Rois. Il ſied bien aux Magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité d'avoir l'*abord* grave, pourvû qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *approchent* les Miniſtres de près ſentent bien que le Public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes gens, mais il eſt dangereux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* ja-

mais les Dames qu'avec un air de respect, & qu'on en *approche* toûjours avec une sorte de hardiesse assaisonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action se dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* se dit seulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'est plus par ses actions que par ses paroles qu'on découvre les sentimens de son cœur. C'est un *Acte* héroïque de pardonner à ses ennemis lorsqu'on est en état de s'en venger.

Le sage se propose dans toutes ses *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverses époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On dit une *action* vertueuse, & une bonne ou mauvaise *action*; mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain; c'est l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit & de leur conformité à la loi éternelle ; mais toute leur gloire eſt dûë aux circonſtances avantageuſes qui les accompagnent & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une religion différente de la leur : d'autres ont ſeulement crû faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable ; mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou hiſtorique diſtingue encore ces deux mots; celui d'*action* ayant plus de rapport à la puiſſanee qui agit ; & celui d'*acte* en ayant davantage à l'effet produit par cette puiſſance : ce qui rend l'un propre à devenir attribut de l'autre. De façon qu'on parleroit avec juſteſſe en diſant que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire en ſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté ou des *actes* d'équité.

ADRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.

L'*adreſſe* eſt l'art de conduire ſes entrepriſes d'une maniére propre à y réüſſir. La *ſoupleſſe* eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux évenemens imprévûs. La *fineſſe* eſt une façon d'agir ſecrette & cachée. La *ruſe* eſt une voïe déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécutionde ſes deſſeins, Les trois premiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part que les deux autres.

L'*adreſſe* emploïe les moyens ; elle demande de l'intelligence. La *ſoupleſſe* évite les obſtacles ; elle veut de la docilité. La *fineſſe* inſinuë d'une façon inſenſible, elle ſuppoſe de la pénétration. La *ruſe* trompe ; elle a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'*artifice* ſurprend ; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

Il faut qu'un négociateur ſoit *adroit* ; qu'un courtiſan ſoit *ſouple* ; qu'un politique ſoit *fin* ; qu'un eſpion ſoit *ruſé* ; qu'un Lieutenant criminel

soit *artificieux* dans ses interrogations.

Les affaires difficiles réüssissent rarement si elles ne sont traitées avec beaucoup d'*adresse*. Il est impossible de se maintenir long-tems dans la faveur sans être doüé d'une grande *souplesse*. Si l'on n'est pas extrêmement *fin*, l'on est bien-tôt pénétré à la Cour jusqu'au fond de l'ame. Il n'est pas d'un galant-homme de se servir de *ruse*, excepté en cas de représailles & en fait de guerre. On est quelquefois obligé d'user d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des personnes fortement prévenuës.

DEXTERITE'. ADRESSE. HABILETE'.

La *dexterité* a plus de rapport à la maniére d'exécuter les choses; l'*adresse* en a davantage aux moyens de l'exécution; & l'*habileté* regarde plus le discernement des choses mêmes. La premiere met en usage ce que la seconde dicte suivant le plan de la troisiéme.

Pour former un gouvernement

avantageux à l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince ou dans ses Ministres; de l'*adresse* dans ceux à qui l'on confie la manœuvre du détail; & de la *dexterité* dans ceux à qui l'on commet l'exécution des ordres.

Avec un peu de talent & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dexterité* à les manier, de l'*adresse* pour leur donner le tour qu'on veut, & de l'*habileté* pour les conduire.

La *dextérité* donne un air aisé, & répand des graces dans l'action. L'*adresse* fait opérer avec art & d'un air fin. L'*habileté* fait travailler d'un air entendu & savant.

Savoir couper à table & servir ses convives avec *dextérité*, mener une intrigue avec *adresse*, avoir quelque *habileté* dans les jeux de commerce & dans la musique: voilà avec un peu de jargon sur quoi roule aujourdhui le mérite de nos aimables gens.

GRACIEUX. AGRÉABLE.

L'air & les maniéres rendent *gracieux*. L'esprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux* : il plaît. On recherche la compagnie d'un homme *agréable* ; il amuse.

Les personnes polies sont toûjours *gracieuses*, & les personnes enjoüées sont ordinairement *agréables*.

Ce n'est pas assez pour la societé d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable*, il faut encore avoir le cœur droit & la bouche sincere.

Qu'il est difficile de ne se pas attacher où l'on trouve toûjours à la suite d'une réception *gracieuse* une conversation *agréable* !

Il me semble que c'est plus par les maniéres que par l'air que les hommes sont *gracieux* ; & que les femmes le sont plûtôt par leur air que par leurs maniéres, quoiqu'elles puissent l'être par celles-ci, mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manieres rebutantes. Il me paroît aussi que ce qui contribuë le plus à rendre l'homme *agréable* est un esprit vif & délié ; & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme est une humeur égale & enjoüée.

Lorſque ces mots ſont employés dans un autre ſens que pour marquer des qualités perſonnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flâte les ſens ou l'amour propre, & celui d'*agreable* quelque choſe qui convient au goût & à l'eſprit.

Il eſt *gracieux* d'avoir toûjours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçû par-tout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangereux d'approcher de ce qui eſt *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui eſt très-*agréable* ſoit très nuiſible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoûte* une choſe à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*ajoûter* fait entendre qu'on joint des choſes différentes; ou que ſi elles ſont de la même eſpêce, on les joint de façon qu'elles ne ſont pas confonduës enſemble, & qu'on les diſtingue encore l'une de l'autre après qu'elles ſont jointes. Le mot d'*augmenter* marque qu'on rend la choſe

ou plus grande ou plus abondante ; par une addition, faite de façon que ce qu'on y joint se confonde, & ne fasse avec elle qu'une seule & même chose ; ou que du moins le tout ensemble ne soit considéré après la jonction que sous une idée identique. Ainsi l'on *ajoûte* une seconde mesure à la premiere, & un nouveau corps de logis à l'ancien ; mais on *augmente* la dose & la maison.

Bien des gens ne font pas scrupule pour *augmenter* leur bien d'y *ajoûter* celui d'autrui.

Ajoûter est toûjours un verbe actif : mais *augmenter* est d'usage dans le sens neutre comme dans le sens actif.

Notre ambition *augmente* avec notre fortune, nous ne sommes pas plûtôt revêtus d'une dignité que nous pensons à y en *ajoûter* une autre.

AIR. MANIERES.

L'*air* semble être né avec nous ; il frappe à la premiere vûë. Les *manieres* viennent de l'éducation, elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choſes qui eſt néceſſaire pour plaire. Ce ſont les belles *manieres* qui diſtinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque choſe de plus fin. il prévient. Les *manieres* diſent quelque choſe de plus ſolide ; elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par ſon *air* plaît enſuite par ſes *manieres.*

On ſe donne un *air.* On affecte des *manieres.*

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal-à-propos ne ſervent qu'à faire remarquer notre petiteſſe, dont on ne s'appercevroit peut-être pas ſans cela. Les mêmes *manieres* qui ſient quand elles ſont naturelles rendent ridicule quand elles ſont affectées.

Il eſt aſſez ordinaire de ſe laiſſer prévenir par l'*air* des perſonnes, ou en leur faveur ou à leur deſavantage : & c'eſt preſque toûjours les *manieres* plûtôt que les qualités eſſentielles qui font qu'on eſt gouté dans le monde ou qu'on ne l'eſt pas.

L'*air* prévenant & les *manieres* engageantes ſont d'un plus grand ſe-

cours auprès des Dames que le mérite du cœur & de l'esprit.

On dit composer son *air*, étudier ses *manieres*.

Pour être bon courtisan, il faut savoir composer son *air* selon les différentes occurrences, & si bien étudier ses *manieres* qu'elles ne découvrent rien des véritables sentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il suffit d'aimer pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On se fait *amant* d'une femme dont on veut se faire aimer.

Les tendres sentimens naissent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs passionnés paroissent avec ménagement dans les manieres d'un *amant*.

On est souvent très-*amoureux* sans oser paroître *amant*. Quelquefois on se déclare *amant* sans être *amoureux*.

C'est toûjours la passion qui rend

amoureux ; alors la possession de l'objet est l'unique fin qu'on se propose. La raison ou l'intérêt peut rendre *amant ;* alors un établissement honnête ou quelque avantage particulier est le but où l'on tend.

Il est difficile d'être *amoureux* de deux personnes en même tems ; il n'y a que la Philis de Siro qui se soit trouvée dans le cas d'être *amoureuse* de deux hommes jusqu'à ne pouvoir donner ni de préférence ni de compagnon à l'un des deux. Mais il n'est pas rare de voir un amant servir tout à la fois plusieurs maîtresses : on en a même vû qui ont poussé le goût de la pluralité jusques dans le mariage. On peut aussi être *amoureux* d'une personne & *amant* de l'autre : on parle à celle que l'intérêt engage à rechercher, tandis qu'on soûpire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouser.

L'assiduité détermine l'occasion à favoriser les desseins d'un homme *amoureux*. Les richesses donnent à l'*amant* de grands avantages sur ses rivaux.

J'ajoûte, au hazard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant est* substantif, que celui d'*amoureux* est adjectif, & qu'il n'y a que le bas peuple qui dise mon *amoureux* pour dire mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célebre Académicien, qui a observé que le rang de synonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même classe grammaticale, dont l'instruction, n'ayant aucun rapport à la délicatesse du sens & à la précision des idées, n'est nullement de mon district.

ANE. IGNORANT.

On est *âne* par disposition d'esprit, & *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas parce qu'il ne peut pas apprendre, & le second parce qu'il n'a point appris.

L'*âne* a pû s'appliquer à l'étude, mais son travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine.

A quoi bon parler science devant des *ânes*? leurs oreilles ne sont pas faites pour ce langage. Ce n'est pas toû-

jours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans*; ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet, & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable, mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſſent ni ne ſentent pas même le mérite de la ſcience. Les *ignorans* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

ETUDIER. APPRENDRE.

Etudier c'eſt uniquement travailler à devenir ſavant. *Apprendre* c'eſt y travailler avec ſuccès.

On étudie pour apprendre, & l'on *apprend* à force d'*étudier*.

Les eſprits vifs *apprennent* aiſément, & ſont pareſſeux à *étudier*.

On ne peut *étudier* qu'une choſe à la fois, mais on en peut *apprendre* pluſieurs: cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on étudie.

Plus on *apprend* plus on ſçait, &

quelquefois plus on *étudie* moins on ſçait.

C'eſt avoir bien *étudié* que d'avoir appris à douter.

Il y a certaines choſes qu'on *apprend* ſans les *étudier* : il y en a d'autres qu'on *étudie* ſans les *apprendre*.

Les plus ſçavans ne ſont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *appris*.

On voit des perſonnes *étudier* continuellement ſans rien *apprendre*, & d'autres tout *apprendre* ſans *étudier*.

Le tems de la jeuneſſe eſt le tems d'*étudier* ; mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on *apprend* véritablement : car il faut que l'eſprit ſoit formé pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APPRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il ſemble qu'on *apprenne* d'un maître, en écoutant ſes leçons, & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *apprendre*, & il y a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire*.

Quelquefois on apprend ce qu'on ne voudroit pas ſçavoir : mais on veut toûjours ſçavoir les choſes dont on *s'inſtruit*.

On *apprend* les nouvelles publiques par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui ſçait écouter ſçait *apprendre*. Qui ſçait faire parler ſçait *s'inſtruire*.

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *appris* : mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire*.

Celui qui apprend un art ou une ſcience eſt dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *inſtruit* a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *apprendre* de ceux qui ſçavent, & travailler enſuite à *s'inſtruire* ſoi-même comme ſi on n'avoit rien *appris*.

APPUI. SOUTIEN. SUPPORT.

L'*appui* fortifie ; on le met tout auprès, pour réſiſter à l'impulſion des

corps étrangers. Le *ſoutien* porte : on le place au-deſſous, pour empêcher de ſuccomber ſous le fardeau. Le *ſupport* aide ; il eſt à l'un des bouts, pour ſervir de jambage.

Une muraille eſt *appuyée* par des arcs-boutans. Une voute eſt *ſoûtenuë* par des colonnes. Le toit d'une maiſon eſt *ſupporté* par les gros murs.

Ce qui eſt violemment pouſſé ou ce qui panche trop a beſoin d'*appuis*. Ce qui eſt exceſſivement chargé ou ce qui eſt trop lourd par ſoi-même a beſoin de *ſoûtiens*. Les pieces d'une certaine étenduë qui ſont élevées ont beſoin de *ſupports*.

On met des *appuis* pour tenir les choſes dans une ſituation droite ; des *ſoûtiens* pour les rendre ſolides : des *ſupports* pour les maintenir dans le lieu de leur élévation.

Dans le ſens figuré, l'*appui* a plus de rapport à la force & à l'autorité : le *ſoûtien* en a plus au crédit & à l'habileté : le *ſupport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un protecteur puiſſant de l'*appui* contre ſes ennemis.

Quand les raiſons manquent on a recours à l'autorité pour *appuyer* ſes ſentimens. Ce n'eſt pas les plus honnêtes-gens de la Cour qu'il faut choiſir pour *ſoûtiens* de ſa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne ſe repent guére d'une entrepriſe où l'on ſe voit *ſoûtenu* d'un habile-homme. Des amis toûjours diſpoſés à parler en notre faveur & toûjours prêts à nous ouvrir leur bourſe ſont de bons *ſupports* dans le monde.

Le vrai Chrétien ne cherche d'*appui* contre la malignité des hommes que dans l'innocence & la droiture de ſa conduite ; il fait de ſon travail le plus ſolide *ſoûtien* de ſa fortune, & regarde la parfaite ſoûmiſſion aux ordres de la providence comme le plus inébranlable *ſupport* de ſa felicité.

ARME. ARMURE.

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre. *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du

coup, & ſeulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps : on dit, par exemple, une *armure* de tête & une *armure* de cuiſſe : mais on ne dit pas en géneral les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*armes*.

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichote n'eſt pas de le voir revêtu de ſes *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revêtu de ſon *armure* particuliere chaque partie de ſon corps, pour empêcher ou diminuër l'effet de l'*arme* offenſive ; aujourdhui l'on y va ſans toutes ces précautions : eſt-ce valeur ? étoit-ce poltronnerie ? je ne le crois pas : le goût & la mode ont décidé de ces uſages ainſi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité, avec cette différence qu'*aſſez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, & que *ſuffiſamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *aſſez* : il accumule & ſouhaite ſans ceſſe. Le prodigue n'en a jamais *ſuffiſamment*, il veut toûjours dépenſer plus qu'il n'a.

On dit, c'eſt *aſſez*, lorſqu'on n'en veut pas davantage : & l'on dit, en voilà *ſuffiſamment*, lorſqu'on en a préciſément ce qu'il en faut pour l'uſage qu'on en veut faire.

A l'égard des doſes & de tout ce qui ſe conſume, *aſſez* paroît marquer plus de quantité que *ſuffiſamment* : car il ſemble que quand il y en a *aſſez* ce qui ſeroit de plus y ſeroit de trop : mais que quand il y en a *ſuffiſamment* ce qui ſeroit de plus n'y ſeroit que l'abondance ſans y être de trop. On dit auſſi d'une petite portion & d'un revenu médiocre qu'on en a *ſuffiſamment*, mais on ne dit guére qu'on en a *aſſez*.

Il ſe trouve dans la ſignification d'*aßez* plus de généralité ; ce qui, lui donnant un ſervice plus étendu, en rend l'uſage plus commun, au lieu que *ſuffiſamment* renferme dans ſon idée un rapport à l'emploi des choſes,

qui, lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture, mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe sait en trouver *assez* où il y en a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.

On se sert du ton de la voix ou d'une certaine maniere de dire les choses pour les *assurer*, & l'on prétend par-là en marquer la certitude. On emploïe le serment pour *affirmer*, dans la vûë de détruire tous les soupçons désavantageux à la sincérité. On a recours à une nouvelle preuve ou au témoignage d'autrui pour *confirmer*; c'est un renfort qu'on oppose au doute, & dont on appuye ce qu'on veut persuader.

Parler toûjours d'un ton qui *assûre* c'est affecter l'air dogmatisant, ou

montrer qu'on ignore jusqu'où la sagesse peut pousser le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit c'est le moyen d'insinuër aux autres qu'on ne mérite pas d'être crû sur sa parole. Le trop d'attention à vouloir toût *confirmer* rend la conversation ennuyeuse & fatigante.

Les demi-sçavans, les pédans, & les petits maîtres *assurent* tout : ils ne parlent que par décisions. Les menteurs se font une habitude de tout *affirmer*; les juremens ne leur coûtent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des personnes fort au-dessus d'eux disent en leur présence.

Nous devons croire un fait lorsqu'un honnête-homme nous en *assûre*, & que d'ailleurs il est possible ; mais il n'en est pas de même d'un point de doctrine, il est permis de contredire tout ce qui n'est pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point passer pour véridique, & sont plus propres à jetter de la défiance dans ceux qui écoutent qu'à s'en attirer la confiance. Il est de la prudence du sage

d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques avant que d'y ajoûter foi, & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne maniere défend de rien *affirmer* que lorſqu'on en eſt requis dans le cérémonial de la juſtice : elle ordonne d'avoir ſoin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire ou être ſujet à conteſtation, & elle permet, dans le diſcours, l'air & le ton *aſſûrant*, lorſqu'on s'apperçoit que les perſonnes à qui l'on parle ne ſont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*aſtronome* connoît le cours & le mouvement des aſtres. L'*aſtrologue* raiſonne ſur leur influence. Le premier obſerve l'état des cieux, marque l'ordre des tems, les éclipſes, & les révolutions qui naiſſent des loix établies par le premier mobile de la nature dans le nombre immenſe des globes que contient l'univers : il n'erre guéres dans ſes calculs. Le ſecond prédit les

les évenemens, tire des horoſcopes, annonce la pluye, le froid, le chaud, & toutes les variations des météores; il ſe trompe ſouvent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il ſait, & mérite l'eſtime des ſçavans. L'autre debite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du peuple.

Le déſir de ſçavoir fait qu'on s'applique à l'*aſtronomie*. L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*aſtrologie*.

La plûpart des gens regardent l'*aſtronomie* comme une ſcience inutile & de pure curioſité; parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du tems, la diverſité & la route des mouvemens céleſtes, elle aide à l'agriculture, met de l'ordre dans toutes les choſes de la vie civile & politique, & devient un fondement néceſſaire à la géographie & à l'art de la navigation. Mais ſi, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que ſans cette ſcience l'hiſtoire & la chronologie ne ſeroit que confuſion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cauſe des différentes

manieres dont les nations ont réglé leurs jours & leurs années ; alors ils rendront à l'*astronomie* & à ceux qui la cultivent l'estime dûë à leur mérite. L'*astrologie* est à présent moins à la mode qu'autrefois ; soit parce que le commun des hommes est plus déniaisé, soit parce que l'amour du vrai est plus du goût des habiles gens que l'envie d'éblouïr & de duper le monde ; soit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourdhui du nombre des sots, mais du discernement des sages.

ATTACHEMENT. ATTACHE. DE'VOUEMENT.

Quoique le mot d'*attachement* puisse quelquefois s'appliquer en mauvaise part, il est pourtant mieux placé que les deux autres à l'égard d'une passion honnête & modérée ; on a de l'*attachement* à son devoir ; on en a pour un ami, pour sa famille, pour une femme d'honneur qu'on estime. Celui d'*attache* convient mieux lorsqu'il est question d'une passion moins approuvée ou poussée à l'excès : on a de l'*at-*

tache au jeu; on en a pour une maîtresſe, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* eſt d'uſage pour marquer une parfaite diſpoſition à obéïr en tout : on eſt *dévoüé* à ſon Prince, à ſon maître, à ſon bienfaiteur, à une Dame qui a acquis ſur nous un empire abſolu. Les deux premiers expriment de la ſenſibilité & de la tendreſſe; ils entrent ſouvent dans le langage du cœur. Le dernier marque de la docilité & du reſpect, il appartient au langage du courtiſan.

On dit de l'*attachement*, qu'il eſt ſincere : de l'*attache*, qu'elle eſt forte, & du *dévouement*, qu'il eſt ſans réſerve. L'un nous unit à ce que nous eſtimons : l'autre nous lie à ce que nous aimons ? le troiſiéme enfin nous ſoûmet à la volonté de ceux que nous déſirons ſervir.

Les mœurs de notre ſiécle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oſeroit pas non plus, ſans rougir, faire paroître beaucoup d'*attache* en amour, mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La paſſion la plus délicate

du tems eſt de ſe *dévouër* aux perſonnes dont on attend ſa fortune.

La vie ne ſçauroit être gracieuſe ſans quelque *attachement*. Une forte *attache* fait également ſentir des plaiſirs vifs & des chagrins piquans. Il eſt difficile de plaire aux Princes ſans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHE'. AVARE. INTERESSE'.

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépenſe. Un homme *avare* aime la poſſeſſion, & ne fait aucun uſage de ce qu'il a. Un homme *intereſſé* aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abſtient de ce qui eſt cher. L'*avare* ſe prive de tout ce qui coûte. L'*intereſſé* ne s'arrête guéres à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois ſa fortune pour être trop *attaché*, comme on ſe ruine en faiſant trop de dépenſe. Les *avares* ne ſçavent ni donner ni dépenſer; ils ſe laiſſent ſeulement extorquer par la néceſſité ou par le beſoin ce

qu'ils tirent de leur bourſe. Il y a des perſonnes qui pour être *intereſſées* n'en ſont pas moins prodigues : elles donnent libéralement à leurs plaiſirs ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échappe. L'*exactitude* empêche qu'on n'ômette la moindre choſe. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la préſence d'eſprit pour être *attentif*, de la mémoire pour être *exact*, & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit magiſtrat *attentif*, ambaſſadeur *exact*, & capitaine *vigilant*.

Un ſage miniſtre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat, de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens, & de la *vigilance* pour en procurer le ſuccès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choſes

qu'il dit & aux termes dont il ſe ſert ; afin qu'il y ait du vrai & du goût dans ſes ouvrages. Le commiſſionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans la maniere de faire les choſes, afin que tout ſoit fait à propos & comme on le ſouhaite. Le Géneral d'armée doit être *vigilant* ſur les marches des ennemis & ſur les ſiennes, afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occaſion.

Il eſt du devoir de tous les Paſteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage ſpirituel de leurs troupeaux, de l'*exactitude* à les inſtruire des vérités ſalutaires de l'Evangile, & de la *vigilance* pour les préſerver du crime & de l'erreur. Mais il eſt de la pratique de quelques-uns de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier, de n'être *exacts* qu'à ſe faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire, & de n'être *vigilans* que pour la conſervation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit, de l'*exactitude* dans

ce que nous promettons, & de la *vigilance* ſur ce qui nous eſt confié.

L'homme ſage eſt *attentif* à ſa conduite, *exact* à ſes devoirs, & *vigilant* ſur ſes intérêts.

Une femme coquette n'eſt *attentive* qu'à ſon miroir, *exacte* qu'à ſa toilette, & *vigilante* que ſur ſa parure.

ATTRAITS. APPAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots ſynonymes, il leur eſt encore commun de n'avoir point de ſingulier dans le ſens dans lequel ils ſont pris ici, c'eſt-à-dire, lorſqu'ils ſont employés pour marquer le pouvoir qu'a ſur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me ſemble qu'il y a quelque choſe de plus naturel dans les *attraits*; quelque choſe qui tient plus de l'art dans les *appas*; quelque choſe de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*,

Les *attraits* ſe font ſuivre: les *appas* nous engagent: les *charmes* nous entraînent.

Le cœur de l'homme n'eſt guéres

ferme contre les *attraits* d'une jolie femme ; il a bien de la peine à ſe défendre des *appas* d'une coquette ; & il lui eſt impoſſible de réſiſter aux *charmes* d'une beauté bienfaiſante.

Les Dames ſont toûjours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuſe conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* ſur leur toilette.

Je ne ſçais ſi ce que je vas dire ſera gouté de tout le monde, mais je ſens cette diſtinction que je livre au jugement du lecteur ; & peut-être lui paroitra-t il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la nature diſtribuë aux femmes, avec plus ou moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & qui ſont l'appanage commun du ſexe. Que les *appas* viennent de ces graces cultivées que forme un fidéle miroir conſulté avec attention, & qui ſont le travail entendu de l'art de plaire. Que les *charmes* viennent de ces graces ſingulieres que la nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonnels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuënt beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouissent dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorsque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont usé le goût.

C'est ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur se laisse attaquer; ensuite les *appas* étalés à propos achevent de le soûmettre à l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* secrets la chaîne n'est pas de longue durée.

Ces mots ne sont pas seulement d'usage à l'égard de la beauté & des agrémens du sexe; ils le sont encore à l'égard de tout ce qui plaît; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'appliquent qu'aux choses qui sont ou qu'on suppose être aimables en elles-mêmes & par leur mérite; au lieu que celui d'*appas* s'applique quelquefois à des choses qui sont & qu'on avouë même haïssables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles sont, ou à qui les ressorts secrets du tempérament nous

contraignent de livrer nos actions si la raison en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de sentir. Les biens de ce monde ont des *appas* qui font que la cupidité triomphe souvent du devoir. Le plaisir a des *charmes* qui le font rechercher partout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philosophe comme par le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté ; c'est toûjours lui qui fait le goût & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits* ; de puissans *appas*, & d'invincibles *charmes.*

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles ames. La fortune a de puissans *appas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* se trouvent toûjours dans l'objet de la passion dominante Les *appas* les plus puissans ne sont pas ceux qui sont étalés avec le plus d'ostentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles

que par la ſolidité du mérite & la force du goût.

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la ſituation ; mais *avant* eſt pour l'ordre du tems, & *devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derriere celles qui paſſent *devant*.

Le plûtôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

Il ſe propoſe dans l'école d'auſſi ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le monde qu'il ſe fait dans le cérémonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien inſtruire de ce qui a été *avant* nous pour n'être pas tout-à-fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derriere ou *devant* les autres, pourvû qu'on marche à ſon aiſe & commodément.

La vanité de l'homme lui fait cher-

cher de l'honneur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui, & ſuſpect tout ce qui le ſuit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me ſemble qu'*avare* convient mieux lorſqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice ; & qu'*avaricieux* ſe dit plus proprement lorſqu'il n'eſt queſtion que d'un acte ou d'un trait particulier de cette paſſion. Le premier de ces mots a auſſi meilleure grace dans le ſens ſubſtantif, c'eſt-à-dire pour la dénomination du ſujet ; & le ſecond dans le ſens adjectif, c'eſt-à-dire pour la qualification du ſujet. Ainſi l'on dit, c'eſt un grand *avare*, c'eſt un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais paſſe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occaſion ou qui donne trop peu s'attire l'épithete d'*avaricieux*.

L'*avare* ſe refuſe toutes choſes. L'*avaricieux* ne ſe les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroît avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la paſſion ſordide & jalouſe de poſſéder ſans aucun deſſein de faire uſage. Celui d'*avaricieux* paroît avoir plus de rapport à l'averſion mal-placée de la dépenſe lorſqu'il eſt néceſſaire de s'en faire honneur.

On n'employe jamais qu'en mauvaiſe part & dans le ſens littéral le mot d'*avaricieux*; mais on ſe ſert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le ſens figuré.

Un habile général ne paye point ſes eſpions en homme *avaricieux*, & conduit ſes troupes comme un homme *avare* du ſang du ſoldat qu'il craint de prodiguer.

Il eſt permis d'être *avare* du tems; mais il ne faut pas pour le ménager prodiguer ſa ſanté. Ce n'eſt pas être libéral que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* ſuppoſe l'interrogation. La

confession tient un peu de l'accusation. On *avouë* ce qu'on a eû envie de cacher. On *confesse* ce qu'on a eû tort de faire. La question fait *avoüer* le crime, la repentance le fait *confesser.*

On *avouë* la faute qu'on a faite. On *confesse* le péché dans lequel on est tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* sincere que de s'excuser de mauvaise grace. Il ne faut pas faire sa *confession* à toutes sortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas a quelque chose de noble ou de sot, selon les circonstances & l'effet qu'il doit produire. Une *confession* qui n'est pas accompagnée de repentir n'est qu'une indiscrétion insultante.

C'est manquer d'esprit que d'*avoüer* sa faute sans être assuré que l'*aveu* en sera la satisfaction ; & c'est une sottise d'en faire la *confession* sans espérance de pardon ; pourquoi se déclarer coupable à des gens qui ne respirent que la vengeance ?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire ou de réveiller l'attention; il ſe fait pour nous apprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous negligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction ; mais avec un rapport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe donnant dans la vûe de faire agir ou parler ; avec cette différence entre eux que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état ſoit de génie ; au lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les auteurs mettent des *avertiſſemens* à la tête de leurs livres. Les eſpions donnent *avis* de ce qui ſe paſſe dans les lieux où ils ſont. Les peres & les meres ont ſoin de donner des *conſeils* à leurs enfans avant que de les produire dans le monde.

Le Chanoine écoute l'*avertiſſement*

de la cloche pour ſavoir quand il doit ſe rendre aux heures canoniales. Le banquier attend l'*avis* de ſon correſpondant pour payer les lettres de change tirées ſur lui. Le plaideur prend *conſeil* d'un avocat pour ſe défendre ou pour agir contre ſa partie.

On dit des *avertiſſemens*, qu'ils ſont ou judicieux ou inutiles ; des *avis*, qu'ils ſont ou vrais ou faux ; des *conſeils*, qu'ils ſont ou bons ou mauvais.

L'*avertiſſement* étant fait pour diſſiper le doute & l'obſcurité, il doit être clair & précis. L'*avis* ſervant à déterminer, il doit être promt & ſecret. Le *conſeil* devant conduire, il doit être ſage & ſincere.

Le cours des fonctions de la nature eſt un *avertiſſement* de l'état de notre ſanté, plus ſûr que le raiſonnement des médecins. Tel manque d'*avis* qui eſt en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne ſauroit s'en prévaloir. Autant que la vieilleſſe aime à donner des *conſeils*, autant la jeuneſſe a de l'averſion pour en prendre.

Il faut que l'*avertiſſement* ſoit donné avec attention, l'*avis* avec diligence,

& le *conſeil* avec art & modeſtie ſans air de ſupériorité. Car on ne fait point uſage des *avertiſſemens* placés mal à propos ; l'on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems ; & la vanité toûjours choquée du ton de maître empêche de faire aucune diſtinction entre la ſageſſe du *conſeil* & l'impertinence de la maniére dont il eſt donné, enſorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriſer le *conſeil* & rendre le conſeiller odieux.

Une perſonne d'ordre ne manque jamais aux *avertiſſemens* dont on a remis le ſoin à ſa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à ſon ami. La ſageſſe rend extrêmement reſervé à donner *conſeil* ; il faut toûjours attendre qu'on nous le demande & quelquefois même s'en diſpenſer malgré les ſollicitations ; parce qu'un ſalutaire *conſeil* peut déplaire, & être rejetté avec de certaines façons qui expoſent à la tentation de ſouhaiter, pour ſon honneur, que celui pour qui l'on s'intéreſſoit d'abord ne réüſſiſſe pas dans ſes entrepriſes.

AVOIR. POSSEDER.

Il n'eſt pas néceſſaire de pouvoir diſpoſer d'une choſe, ni qu'elle ſoit actuellement entre nos mains pour l'*avoir*; il ſuffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *poſſéder* il faut qu'elle ſoit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en diſpoſer ou d'en jouïr. Ainſi nous *avons* des revenus, quoique non payés ou même ſaiſis par des créanciers; & nous *poſſédons* des tréſors.

On n'eſt pas toûjours le maitre de ce qu'on *a*; on l'eſt de ce qu'on *poſſede.*

On *a* les bonnes graces des perſonnes à qui l'on plaît. On *poſſede* l'eſprit de celles que l'on gouverne abſolument.

Il n'eſt pas poſſible, quelque modéré qu'on ſoit, de n'*avoir* pas quelquefois en ſa vie des emportemens; mais quand on eſt ſage on ſait ſe *poſſéder* dans ſa colére.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes lorſque le démon de la jalouſie le *poſſede.*

Un avare peut *avoir* des richeſſes

dans ſes coffres ; mais il n'en eſt pas le maître ; ce ſont elles qui *poſſedent* & ſon cœur & ſon eſprit.

Nous n'*avons* ſouvent les choſes qu'à demi ; nous partageons avec d'autres. Nous ne les *poſſedons* que lorſqu'elles ſont entierement à nous & que nous en ſommes les ſeuls maîtres.

Un amant *a* le cœur d'une dame lorſqu'il en eſt aimé ; il le *poſſede* lorſqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vaſſaux ; & ils *poſſedent* des terres.

En fait de ſciences & de talens, il ſuffit pour les *avoir* d'y être médiocrement habile ; pour les *poſſéder* il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoiſſance des arts en ſavent & en ſuivent les régles ; mais ceux qui les *poſſedent* font & donnent des régles à ſuivre.

AUSTERE. SÉVERE. RUDE.

On eſt *auſtere* par la maniére de vivre ; *ſévere* par la maniére de penſer ; *rude* par la maniére d'agir.

La moleſſe eſt l'oppoſé de l'*auſtérité* ; il eſt rare de paſſer immédiatement

de l'une à l'autre ; une vie ordinaire & réglée tient le milieu entre elles. Le relâchement & la *févérité* font deux extrêmes, dans l'un desquels on donne presque toûjours ; peu de personnes savent distinguer le juste milieu, qui consiste dans une connoissance exacte & précise de la loi. Les fades complaisances sont l'excès opposé aux maniéres *rudes* ; les gens nés grossiers & d'une ame vile se dédommagent de l'un de ces excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont ils espérent quelque avantage, par l'autre excès, où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croyent n'avoir pas besoin ; mais la politesse à l'égard de tout le monde est le point de la bonne éducation.

Ce n'est pas pour soi qu'on est *austere* ; & l'on n'est *rude* que pour les autres ; mais on peut être *févere* pour soi & pour les autres.

Les saints se plaisent dans les exercices de l'*austerité* ; elle étoit autrefois le partage des cloîtres. Quelques casuistes affectent de se distinguer par une morale *févere* : c'est une mode

qu'on ſuivra juſqu'à ce que le goût en ſoit uſé. Il y a des gens aſſez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec la nobleſſe des ſentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté ſoit une baſſeſſe.

La vie *auſtere* conſiſte dans la privation des plaiſirs & des commodités ; on l'embraſſe quelquefois par un goût de ſingularité, qu'on ſe repréſente comme un principe de réligion. La morale trop *ſévere* peut, également comme la morale relâchée, nuire à la régularité des mœurs. Le commandement *rude* fait haïr le ſupérieur, & ne rend pas l'obéïſſance plus promte ni plus ſoumiſe.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* eſt une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* ſemble être une action plus particuliére, & ſouvent imprévûë. Ainſi les actions qui ſe ſont paſſées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharſale entre Céſar & Pompée, ſont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces

& les Curiaces déciderent du ſort de Rome & d'Albe, celle du paſſage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti ſont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action déciſive entre Philippe de France & Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Eſpagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque choſe d'aſſez rare, la valeur du ſoldat à l'épreuve de la ſurpriſe, les ennemis introduits au milieu d'une place en enlever le Commandant ſans pouvoir s'en rendre maîtres, & des troupes ſe conduire ſans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de ſe battre que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particuliéres lorſqu'il n'eſt queſtion que de dénommer l'action. C'eſt pourquoi l'on ne parleroit pas mal en diſant qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* ſe donnent, & ſeulement entre des armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* ſe donnent entre les hommes, & ſe

ſont entre toutes les autres choſes qui cherchent ou à ſe détruire ou à ſe ſurmonter ; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon Roi y fut fait priſonnier ; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce qu'elle lui attira de puiſſans ennemis. Un Général qui a eû occaſion de donner pluſieurs *combats* & qui en eſt toûjours ſorti victorieux doit autant remercier la fortune que ſe loüer de ſa conduite ; & celui qui n'en a point donné ſans être battu ne doit pas rougir ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le roman de la Princeſſe de Cleves un *combat* continuel entre le devoir & le panchant, où aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux ſuccombent.

BATTRE. FRAPPER.

Il ſemble que pour *battre* il faille redoubler les coups ; & que pour *frapper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit

frappé ; mais on peut être *frappé* ſans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec deſſein : on *frappe* quelquefois ſans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frappe* le premier.

On *bat* les gens ; & on les *frappe* dans quelqu'endroit de leur corps. Céſar, pour *battre* ſes ennemis, commanda à ſes troupes de *frapper* au viſage.

Le Sage a dit que les verges ſont attachées au col des enfans ; il n'eſt donc pas permis à ceux qui en ont ſous leur conduite de penſer différemment ; mais il leur eſt défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime juſqu'à les *battre* réellement ; rien n'étant plus oppoſé à la bonne éducation que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude ; le précepteur qui *frappe* ſon éleve ſe livre bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au ſoin de la correction.

Le mot de *frapper* eſt un verbe actif, qui comme preſque tous les autres verbes de la même eſpêce, reſte toûjours

jours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque ; c'est-à-dire que ce pronom placé sous le régime de ce verbe sert alors à marquer un objet auquel se termine l'action que le verbe exprime. Il n'en est pas de même du mot de *battre* ; il cesse, par l'avenement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif, & reçoit un sens neutre ; c'est-à-dire que ce pronom ne sert pas alors à marquer un objet où l'action se termine ; mais que son service se borne uniquement à former conjointement avec le verbe la simple expression de l'action, sans rapport à aucun objet distingué d'elle-même ; car se *battre* ne signifie ni donner des coups à un autre ni s'en donner à soi-même ; il signifie simplement l'action personnelle dans le combat, ainsi que le mot *s'enfuir*.

Le docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de se *frapper* à coups de fouet, soûtenant que cet exercice est indécent & plus payen que chrétien. La loi du Prince défend de se *battre* dans bien des occasions où

celle de l'honneur l'ordonne; quel embarras pour ceux qui ſe trouvent malheureuſement dans ce cas !

BEAU. JOLI.

Le *beau* eſt grand, noble, & régulier ; on ne peut s'empêcher de l'admirer ; & quand on l'aime ce n'eſt jamais médiocrement, il attache. Le *joli* eſt fin, délicat, & mignon ; on eſt toûjours porté à le loüer ; & dès qu'on l'aperçoit on le goûte, il plaît Le premier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la régle du goût. Le ſecond cherche les graces avec plus de ſoin, & dépend du goût.

Nous jettons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli.*

Les dames ſont belles dans les romans. Les bergeres ſont *jolies* dans les Poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit ; nous ne lui refuſons pas nos applaudiſſemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur; nous lui donnons nos ſentimens.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux ſans aller plus loin ; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables paſſions. Alors la premiere a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté ; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits forment les *belles* perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air & la tournure gracieuſe du viſage quoique moins réguliere.

En fait d'ouvrages d'eſprit, il faut, pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet, de l'élévation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite. Mais le vraiſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les anciens étoient *beaux*, & que les modernes ſont *jolis*. Je ne ſais s'il a bien rencon-

tré ; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas une *jolie* tragédie ; mais on peut dire une des *jolie* comédie.

Je mets au rang des *belles* réponſes celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius, celle de Loüis XII. au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône, & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Naſſau ſur les démarches qu'elle faiſoit auprès de ce Prince pour ſauver la vie à ſon fils ainé, qui avoit eû connoiſſance de la conſpiration de ſon frere ſans la découvrir. Le premier répond à Parménion qui lui diſoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius, & moi je les refuſe parce que je ne ſuis point Parménion. Le ſecond replique à ſes courtiſans qui cherchoient à le flâter du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Orléans. Enfin

Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpêce de reproche par le Prince d'Orange pourquoi elle demandoit la grace de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond que c'eſt parce que ſon fils eſt coupable & que ſon mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli* les reparties & les ſaillies Gaſcones quand elles ont du ſel. Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais peintre devenu medecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrit les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choſes n'eſt pas toûjours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la converſation en eſt quelquefois trop grave & trop ſavante. Qui dit de *jolies* choſes eſt ordinairement écouté avec plaiſir; la converſation en eſt toûjours enjoüée.

Le mot de *beau* ſe place fort bien à l'égard de toutes ſortes de choſes quand elles en méritent l'épithete. Celui de *joli* ne convient guére qu'à l'égard des choſes qui ne ſouffrent

point de médiocrité ; telles ſont la peinture & la poëſie ; on ne dit pas un *joli* poëme ni un *joli* tableau ; ces ſortes d'ouvrages ſont *beaux*, ou s'ils ne le ſont pas ils ſont mauvais.

Lorſque les épithetes de *beau* & de *joli* ſont données à l'homme elles ceſſent d'être ſynonymes, leurs ſignifications n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt tout autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du premier tombe ſur la figure du corps & du viſage ; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les maniéres d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choſes ; mais *beaucoup* eſt d'uſage ſoit qu'il s'agiſſe de calcul de meſure ou d'eſtimation ; & *pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de fous qu'on eſtime, *beaucoup* de terrein qu'on néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoît pas. Parmi les perſonnes qui ſe piquent de goût & de diſcernement, il y en a *pluſieurs* qui

ne regardant les objets que par un seul point de vûë, sans faire attention qu'ils en ont *plusieurs*, les dépouillent ensuite mal-à-propos de *plusieurs* qualités réelles sur le seul fondement qu'elles ne les y ont point vûës.

L'opposé de *beaucoup* est peu. L'opposé de *plusieurs* est un.

Afin qu'un Etat soit bien gouverné, il faut, à mon sens, *beaucoup* de subalternes pour l'exécution, peu de chefs pour le commandement, *plusieurs* ministres pour le détail, & un seul Prince pour le Général.

Un critique de nos jours a dit qu'on n'avoit point encore vû de chef-d'œuvre d'esprit être l'ouvrage de *plusieurs*; & j'ajoûte que pour rendre un ouvrage parfait il faut l'exposer à la censure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoisseurs.

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la disposition à faire du bien; on dit d'un astre qu'il est *benin*; on le dit aussi des Princes; mais rarement des particuliers, excepté dans un sens

ironique lorſqu'ils ſouffrent les injures avec baſſeſſe. *Doux* indique un caractère d'humeur qui rend très-ſociable & ne rebute perſonne ; on s'en ſert plus communément à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la ſociété, pour laquelle il ſemble qu'elles ayent préciſément été faites. *Humain* dénote une ſenſibilité ſimpatiſante aux maux ou à l'état d'autrui ; on en fait un plus grand uſage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils ſe trouvent dans de plus fréquentes occaſions de faire paroître leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* eſt une qualité qui affecte proprément la volonté dans l'ame, par rapport aux biens & aux plaiſirs qu'on peut faire aux autres ; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle eſt la malignité ou le ſecret plaiſir de nuire. La *douceur* eſt une qualité qui ſe trouve particuliérement dans la tournure de l'eſprit, par rapport à la maniére de prendre les choſes dans le commerce de la vie civile ; ſes con-

traires ſont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réſide principalement dans le cœur ; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on ſe prête aux diverſes ſituations où ſe trouvent ceux avec qui l'on eſt en rélation d'amitié, d'affaires, ou de dépendance, rien n'y eſt plus oppoſé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de ſoi-même.

Une mauvaiſe conformation dans les organes & un défaut d'éducation dans la jeuneſſe rendent inutile l'influence des aſtres les plus *benins* ; & le même inſtant de naiſſance fait voir en deux ſujets toute la *bénignité* du Ciel & toute la malignité de la nature corrompuë. Il eſt certains tons ſi aigres que les perſonnes les plus *douces* ne ſauroient les ſupporter & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apoſtrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croyent trouver dans l'eſtime ridicule qu'ils ont d'eux-mêmes le droit d'une raillerie inſultante ? Le métier de la guerre n'exclud pas

l'*humanité*; & si l'on examinoit bien la façon de penser de chaque état, on trouveroit que le soldat les armes au poing est plus *humain* que le partisan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pousser la *bénignité* jusqu'à autoriser l'impunité du crime; mais il doit en avoir assez pour pardonner facilement ce qui n'est que faute, & pour gratifier toûjours avec plaisir les sujets qui sont à portée de recevoir ses graces. C'est par une conduite modérée, par des maniéres modestes & polies que l'homme doit montrer la *douceur* de son caractère, & non par des airs féminins & affectés. La vraye *humanité* consiste à ne rien traiter à la rigueur, à excuser les foiblesses, à supporter les défauts, & à soulager les peines & la misere du prochain quand on le peut.

PAUVRETÉ. INDIGENCE. DISETTE. BESOIN. NÉCESSITÉ.

La *prauveté* est une situation de fortune opposée à celle des richesses,

dans laquelle on eſt privé des commodités de la vie, & dont on n'eſt pas toûjours le maître de ſortir; c'eſt pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'eſt pas vice. L'*indigence* enchérit ſur la *pauvreté*; on y manque des choſes néceſſaires; elle eſt, dans l'état de fortune, l'extrêmité la plus baſſe, ayant à l'autre bout pour antagoniſte la ſuperfluité que fourniſſent les biens immenſes; il n'y a point d'homme qui ne puiſſe s'en tirer à moins qu'il ne ſoit hors d'état de travailler. La *diſette* eſt un manque de vivres, dont l'oppoſé eſt l'abondance; elle ſemble venir d'un accident ou d'un défaut de proviſions plûtôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *beſoin* & la *néceſſité* ont moins de rapport à l'état & à la ſituation habituelle que les trois mots précédens; mais ils en ont davantage au ſécours qu'on attend ou au remède qu'on cherche, avec cette différence entre eux deux que le *beſoin* ſemble moins preſſant que la *néceſſité*.

Une heureuſe étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y ſont nés; & la prodigalité y plonge

les riches. Un travail aſſidu eſt le remède contre l'*indigence*; ſi l'on manque d'y avoir recours elle devient une juſte punition de la faineantiſe. Les ſages précautions préviennent la *diſette*; les conſommations ſuperfluës & immodérées la cauſent quelquefois. Quand on eſt dans le *beſoin* c'eſt à ſes amis qu'il faut demander de l'aide; mais il faut auſſi s'aider ſoi-même de peur de les importuner. Le moyen d'être ſecouru dans une extrême *néceſſité* eſt d'implorer les perſonnes vraiment charitables.

Les Lettres ne ſont guére cultivées au milieu des richeſſes, & elles le ſont mal dans la *pauvreté*; une fortune honnête eſt leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaiſir que procurent les grands biens à ceux qui les poſſedent eſt de pouvoir répandre un ſuperflu qui fourniſſe le néceſſaire à ceux qui ſont dans l'*indigence*; s'ils penſent & uſent autrement de leur fortune ils en ſont indignes. Les *diſettes* qui arrivent dans l'Etat ſont une marque indubitable que la police n'y eſt pas parfaite ou qu'elle n'y

eſt pas fidélément adminiſtrée. On connoît le véritable ami dans le *beſoin*; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas ſe mettre dans le cas de faire cette épreuve. Un grand cœur ne ſe laiſſe point abbattre dans la *néceſſité*;il cherche des expédiens pour en ſortir; où il la ſouffre avec une patience que l'obſcurité n'empêche pas d'être héroïque.

BETE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithetes attaquent l'eſprit, & font entendre qu'on en manque preſque dans tout; avec cette différence qu'on eſt *bête* par défaut d'intelligenee, *ſtupide* par défaut de ſentiment, *idiot* par défaut de connoiſſance.

C'eſt en vain qu'on fait des leçons à une *bête*; la nature lui a refuſé les moyens d'en profiter. Tous les ſoins des maîtres ſont perdus auprès d'un *ſtupide* s'ils ne trouvent le ſecret de lui donner de l'émulation & de le tirer de ſon aſſoupiſſement. Ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'inſtruire un *idiot*; il faut

pour cet effet avoir l'art de rendre les idées ſenſibles, & ſavoir ſe proportionner à ſa façon de penſer, pour élever celle-ci juſqu'au nivau de celle qu'on veut lui inſpirer.

Il y a des *bêtes* qui croyent avoir de l'eſprit; leur converſation fait le ſupplice des perſonnes qui en ont véritablement; & leur caractère va quelquefois juſqu'à être très-incommodes dans la ſociété, ſurtout lorſqu'à la *bétiſe* & à la vanité elles joignent encore le caprice; comment tenir contre des gens qui, ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils diſent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une ſupériorité de génie, & qui boufis d'amour-propre debitent des ſottiſes commes des maximes, & ſont toûjours prêts à ſe fâcher du moindre mot & à prendre une politeſſe pour une inſulte. Les *ſtupides* ne ſe piquent point d'eſprit, & en cherchent encore moins chez les autres; il ne faut pas non plus ſe piquer d'en avoir avec eux; ils n'entrent pour rien dans la ſociété, & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la ſolitude. Les

idiots ſont quelquefois frappés des traits d'eſprit, mais à leur maniére, par une eſpêce d'éblouïſſement & de ſurpriſe, qu'ils témoignent d'une façon ſinguliere, capable de réjouïr ceux qui ſavent ſe faire des plaiſirs de tout.

BONHEUR. PROSPE'RITE'.

Le *bonheur* eſt l'effet du haſard; il arrive inopinément. La *proſpérité* eſt le ſuccès de la conduite; elle vient par dégrés.

Les fous ont quelquefois du *bonheur*; les ſages ne *proſpérent* pas toûjours.

On dit du *bonheur* qu'il eſt grand, & de la *proſpérité* qu'elle eſt rapide.

Le premier de ces mots ſe dit également pour le mal qu'on évite comme pour le bien qui ſurvient; mais le ſecond n'eſt d'uſage qu'à l'égard du bien que les ſoins procurent.

Le Capitole ſauvé de la ſurpriſe des Gaulois par le chant des oyes ſacrées & non par la vigilance des ſentinelles eſt un trait d'hiſtoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains

qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occaſion; quoique dans toutes les autres la ſageſſe de la conduite ait autant contribué à leur *proſpérité* que la valeur du ſoldat.

BONHEUR. FE'LICITE'. BE'ATITUDE.

Ces trois mots ſignifient également un état avantageux & une ſituation gratieuſe. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matiére des plaiſirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulierement l'état du cœur, diſpoſé à goûter le plaiſir & à le trouver dans ce qu'on poſſede. Celui de *béatitude*, qui eſt du ſtile myſtique, déſigne l'état de l'imagination, prévenuë & pleinement ſatisfaite des lumiéres qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embraſſé.

Notre *bonheur* brille aux yeux du public; & nous expoſe ſouvent à l'envie. Notre *félicité* ſe fait ſentir à nous ſeuls; & nous donne toûjours de la ſatisfaction. L'idée de la *béatitude* s'é-

tend & se perfectionne au-délà de la vie temporelle.

On est quelquefois dans un état de *bonheur* sans être dans un état de *félicité* : la possession des biens, des honneurs, des amis, & de la santé fait le *bonheur* de la vie ; mais ce qui en fait la *félicité*, c'est l'usage, la jouïssance, le sentiment, & le goût de toutes ces choses. Quant à la *béatitude* elle est le partage des dévots, & dépend, dans chaque réligion, de la persuasion de l'esprit, sans qu'il soit néanmoins besoin pour cet effet d'en avoir ni d'en faire usage.

Les choses étrangéres servent au *bonheur* de l'homme ; mais il faut qu'il fasse lui-même sa *felicité* ; & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier est pour les riches ; la seconde pour les sages ; & la troisiéme pour les pauvres d'esprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le *terme* est où l'on peut aller. Les *limites* sont ce qu'on ne doit point passer. Les bornes sont ce qui empêche de passer outre.

On approche ou l'on éloigne le *terme*. On resserre ou l'on étend les *limites*. On avance ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* appartiennent à la chose ; ils la finissent. Les *bornes* lui son étrangeres ; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans sa sphere.

Le détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du monde. La mer, les Alpes, & les Pirénées sont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la prospérité arrive souvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à son pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à son ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux que dans le *terme* de notre vie. Les souhaits n'ont point de *limites* ; l'accomplissement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carriere. Nous ne sommes heureux que quand les *bornes* de notre fortune sont celles de notre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.

Habitant ſe dit uniquement par rapport au lieu de la réſidence ordinaire, quel qu'il ſoit ville ou campagne. *Bourgeois* marque une réſidence dans les villes, & un dégré de condition qui tient le milieu entre la nobleſſe & le payſan. *Citoyen* a un rapport particulier à la ſociété politique; il déſigne un membre de l'État, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir ſelon le rang qu'il occupe dans la république.

Les judicieuſes & fidéles obſervations des voyageurs ſur les mœurs des divers *habitans* de la terre contribuënt, autant que l'exacte deſcription des lieux, à rendre leurs rélations intéreſſantes. La vraïe politeſſe ne ſe trouve guére que chez les courtiſans & les principaux *bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats républicains rien n'eſt au-deſſus de la qualité de *citoyen*; la perſonne même qui gouverne s'en fait honneur; un Stathouder, un

Doge, un Sénateur, un Député ſont d'illuſtres citoyens qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéïſſent moins par ſoumiſſion que par une ſage & libre coopération au bon gouvernement. Il n'en eſt pas de même dans les Etats monarchiques; le pouvoir y éleve celui qui en eſt ſaiſi au-deſſus de tous les autres, & ne laiſſe aucun titre commun qui ſente tant ſoit peu l'égalité; un Empereur, un Roi, un Duc ne ſont point des *citoyens*; ce ſont des Princes qui gouvernent leurs peuples ou qui commandent à leurs ſujets; ceux-ci obéïſſent par ſoûmiſſion; & le dégré de modération ou d'excès dans cette ſoumiſſion fait que le vrai *citoyen* ſe conſerve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la ſervitude.

Il faut néceſſairement abandonner ſa patrie quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le perſonnage le plus ridicule dans le commerce de la ſociété eſt le *bourgeois* petit-maître. Il étoit beau d'être ſimple *citoyen* Romain ſous les Conſuls: mais ſous les Empereurs, le Conſul même fut bien peu

de chofe ; & il y a aujourdhui plus de vraie nobleffe dans un roturier Suiffe qui eft *citoyen* d'une patrie que dans un Bacha Turc qui eft efclave d'un maître.

BOUT. EXTRE'MITE'. FIN.

Il fignifient tous trois la derniere des parties qui conftituënt la chofe ; avec cette différenee que le mot de *bout*, fuppofant une longueur & une continuité, repréfente cette derniere partie comme celle jufqu'où la chofe s'étend; que celui d'*extrémité*, fuppofant une fituation & un arrangement l'indique comme celle qui eft la plus reculée dans la chofe ; & que le mot de *fin*, fuppofant un ordre & une fuite, la défigne comme celle où la chofe ceffe.

Le *bout* répond à un autre *bout* ; l'*extrémité* au centre ; & la *fin* au commencement. Ainfi l'on dit le *bout* de l'allée, *l'extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

Ou parcourt une chofe d'un *bout* à l'autre. On pénétre de fes *extrémités* jufque dans fon centre. On la fuit

depuis ſon origine juſqu'à ſa *fin.*

BREF. COURT. SUCCINT.

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée ; le tems ſeul eſt *bref. Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étenduë ; la matiére & le tems ſont *courts. Succint* ne ſe dit que par rapport à l'expreſſion ; le diſcours ſeulement eſt *ſuccint.*

On prolonge le *bref.* On allonge le *court.* On étend le *ſuccint.* Le long eſt l'oppoſé des deux premiers ; & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux forment néanmoins un tems qui paroît toûjours très *bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte* ; mais il lui importe beaucoup que tous les inſtans, s'il eſt poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement, mais l'habit *court* eſt plus commode & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'orateur doit être *ſuccint* ou diffus, ſelon le ſujet qu'il traite & l'occaſion où il parle.

BUT. VUES. DESSEINS.

Le *but* eſt plus fixe ; c'eſt où l'on veut aller ; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir ; & l'on fait ſes efforts pour y arriver. Les *vûës* ſont plus vagues ; c'eſt ce qu'on veut procurer ; on prend les meſures qu'on juge y être utiles ; & l'on tâche de réüſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme ; c'eſt ce qu'on veut exécuter ; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres ; & on travaille à en venir à bout.

Un bon Prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon Etat floriſſant par les arts, les ſciences, la juſtice, & l'abondance ; parce qu'il a le bonheur des peuples en *vûë*, & la vraye gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le Ciel, d'autre *vûë* que de plaire à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vûës*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vûës* chimériques ; & de

former des *desseins* qu'on ne sauroit exécuter.

Si mes *vûës* sont justes, j'ai un *dessein* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DEGUISER.

On *cache* par un profond secret ce qu'on ne veut pas manifester. On *dissimule* par une conduite reservée ce qu'on ne veut pas faire appercevoir. On *déguise* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du soin & de l'attention à *cacher*; de l'art & de l'habileté à *dissimuler*; du travail & de la ruse à *déguiser*.

L'homme *caché* veille sur lui-même pour ne se point trahir par indiscrétion. Le *dissimulé* veille sur les autres pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguisé* se montre autre qu'il n'est pour donner le change.

Si l'on veut réüssir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toûjours *cacher* ses desseins, les *dissimuler* souvent,

ſouvent, & les *déguiſer* quelquefois; pour les affaires de cœur, elles ſe traitent avec plus de franchiſe, du moins de la part des hommes.

Il ſuffit d'être *caché* pour les gens qui ne voyent que lorſqu'on les éclaire; il faut être *diſſimulé* pour ceux qui voyent ſans le ſécours d'un flambeau; mais il eſt néceſſaire d'être parfaitement *déguiſé* pour ceux qui, non contens de percer les ténebres qu'on leur oppoſe, diſcutent la lumiere dont on voudroit les éblouïr.

Quand on n'a pas la force de ſe corriger de ſes vices, on doit du moins avoir la ſageſſe de les *cacher*. La maxime de Loüis XI., qui diſoit que pour ſçavoir régner il faloit ſçavoir *diſſimuler*, eſt vraïe à tous égards, juſque dans le gouvernement domeſtique. Lorſque la néceſſité des circonſtances & la nature des affaires engagent à *déguiſer*, c'eſt politique; mais lorſque le goût de manege & la tournure d'eſprit y déterminent, c'eſt fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURE'.

Soit que l'on confidére ces mots dans le fens qui a rapport à la réalité de la chofe, ou dans celui qui a rapport à la perfuafion d'efprit, leur différence eft toûjours analogique, comme on le remarquera par les traits fuivans, où je les place tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre de ces deux fens.

Certain femble mieux convenir à l'égard des chofes de fpéculation, & partout où la force de l'évidence a lieu; les premiers principes font *certains*; ce que la raifon demontre l'eft auffi. *Sûr* paroît être très à fa place dans les chofes qui concernent la pratique, & dans tout ce qui fert à la conduite, les régles générales font *fûres*;ce que l'épreuve vérifie l'eft également. *Affuré* a un rapport particulier à la durée des chofes, & au témoignage des hommes; les fortunes font *affurées* mais légitimes dans tous les bons gouvernemens; les évenemens ne peuvent être mieux *affurés*, que par l'atteftation des témoins ocu-

laires, ou par l'uniformité des rélations.

On eſt *certain* d'un point de ſcience. On eſt *ſûr* d'une maxime de morale. On eſt *aſſûré* d'un fait ou d'un trait d'hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains* pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſûre* n'eſt pas toûjours la plus loüable. La faveur des Princes ne fut jamais un bien *aſſuré*

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſûré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* eſt ce qu'on doit ou ce qu'on peut porter ; de là l'expreſſion proverbiale qui dit que la *charge* d'un baudet n'eſt pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* eſt ce qu'on porte ; ainſi l'on peut dire, dans le ſens figuré, que c'eſt riſquer ſa place que de ſe

décharger totalement du *fardeau* des affaires ſur ſon ſubalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte celle d'une certaine impreſſion ſur ce qui porte; voilà pourquoi l'on dit plier ſous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle eſt forte; du *fardeau*, qu'il eſt lourd; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.

Le mot de *charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*enchantement* ſe dit proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *ſort* enferme particulierement l'idée de quelque choſe qui nuit ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois, dans le ſens litéral, l'effet d'une opération magique, que la religion condamne, que la politique ſuppoſe, & dont la philoſophie ſe moque.

Les vieux contes diſent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On lit

dans les anciens romans que la puiſſance des *enchantemens* faiſoit ſubitement changer de mœurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a crû & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *ſort*, altérer le tempérament & la ſanté, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon ſens ne voyent point d'autre *charme* dans le monde que le caprice des paſſions à l'égard de la raiſon, dont il ſuſpend ſouvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devroit naturellement & néceſſairement produire. Ils ne connoiſſent pas non plus d'autre *enchantement* que la ſéduction qui naît d'un goût dépravé & d'une imagination déréglée. Il ſçavent auſſi que tout ce qu'on atribuë à un *ſort* malicieuſement jetté n'eſt que l'effet, ou d'une mauvaiſe conſtitution, ou d'une application phyſique de certaines choſes capables de déranger l'économie de la circulation du ſang, & par conſéquent propres à nuire à la ſanté & à bouleverſer les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute afin de l'empêcher d'y retomber, on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier, on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les peres *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* ſéverement.

Le *châtiment* dit une correction, mais la *punition* ne dit préciſément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il eſt eſſentiel, pour bien corriger, que le *châtiment* ne ſoit ni ne paroiſſe être l'effet de la mauvaiſe humeur. La juſtice demande que la *punition* ſoit rigoureuſe lorſque le crime eſt énorme.

Dieu nous *châtie* en pere pendant le cours de cette vie mortelle pour ne nous pas *punir* en juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toûjours avec lui une idée de ſubordination,

qui marque l'autorité ou la ſupériorité de celui qui *châtie* ſur celui qui eſt *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans ſa ſignification ; on n'eſt pas toûjours *puni* par ſes ſupérieurs ; on l'eſt quelquefois par ſes égaux, par ſoi-même, par ſes inférieurs, par le ſeul évenement des choſes, par le haſard, ou par les ſuites mêmes de la faute qu'on a commiſe.

Les parens que la tendreſſe empêche de *châtier* leurs enfans ſont ſouvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'eſt pas d'un bon maître de *châtier* ſon éleve pour toutes les fautes qu'il fait ; parce que les *châtimens* trop fréquens contribuënt moins à corriger du vice qu'à dégoûter de la vertu. La conſervation de la ſociété étant le motif de la *punition* des crimes, la juſtice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent ou qui tendent à ſa ruine.

Il eſt du devoir des Eccléſiaſtiques de travailler à l'extirpation du vice par la voye de l'exhortation & de

l'exemple ; mais ce n'eſt point à eux à *châtier* encore moins à *punir* le pécheur.

CIRCONSPECTION. CONSIDE'RATION. EGARDS. ME'NAGEMENS.

Une attention réfléchie & meſurée ſur la façon d'agir & de ſe conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuër à leur ſatisfaction plûtôt qu'à la ſienne, eſt l'idée générale & commune que ces quatre mots préſentent d'abord ; dont il me paroît que voici les différentes applications. La *circonſpection* a principalement lieu dans le diſcours, conſéquemment aux circonſtances préſentes & accidentelles, pour ne parler qu'à propos & ne rien laiſſer échaper qui puiſſe nuire ou déplaire ; elle eſt l'effet d'une prudence qui ne riſque rien. La *conſidération* naît des rélations perſonnelles, & ſe trouve particulierement dans la maniere de traiter avec les gens, pour témoigner, dans les différentes occaſions qui ſe préſentent, la diſtinction

ou le cas qu'on en fait ; elle eſt une ſuite de l'eſtime ou du devoir. Les *égards* ont plus de rapport à l'état ou à la ſituation des perſonnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienſéance ou la politeſſe exige ; ils ſont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* régardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer & de faire de la peine, & pour tirer avantage de la ſociété, ſoit par le profit, ſoit par le plaiſir ; la ſageſſe les met en œuvre.

L'eſprit du monde veut de la *circonſpection* quand on ne connoît pas ceux devant qui l'on parle : de la *conſidération* pour la qualité & les gens en place : des *égards* envers les perſonnes intéreſſées à ce dont eſt queſtion : & des *ménagemens* avec celles qui ſont d'un commerce difficile ou d'un ſyſtême oppoſé.

Il faut avoir beaucoup de *circonſpection* dans les converſations qui roulent ſur la réligion & ſur le gouvernement ; parce que ce ſont matiéres publiques, ſur leſquelles il n'eſt pas permis aux particuliers de dire tout

ce qu'ils penſent, ſi leurs penſées ſe trouvent oppoſées aux uſages établis; & que d'ailleurs elles ſont confiées aux ſoins de gens à craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes intérêts que de négliger de donner des marques de *conſidération* aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires ou dont on eſpére quelque ſervice. L'on ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames; ils leur ſont dûs; elles les attendent; & ce ſeroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toûjours dans les ſociétés, ſourtout avec les grands; les *ménagemens* ſont donc néceſſaires pour les maintenir; ceux qui ſont les plus capables d'y en apporter n'y tiennent pas quelquefois le haut rang; mais ils en ſont toûjours les liens les plus forts quoique ſouvent les moins apperçûs.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités ſe borne au ſujet qui les poſſede; elles

contribuënt à ſa perfection ; & ne ſont pour les autres qu'un objet de ſpéculation qui mérite leur applaudiſſement, mais qui nuit quelquefois à leur ſatisfaction.

On eſt *retenu* dans ſes paroles & dans ſes actions ; le trop de liberté qu'on s'y donne eſt le défaut contraire ; quand il eſt pouſſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenuë*, il devient impudence. On eſt *modeſte* dans ſes déſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement ; ce qui fait trois genres de modeſtie, par rapport au cœur, à l'eſprit, & au corps ; dont les vices oppoſés ne ſont pas tous exprimés par le mot d'immodeſtie, qui ne déſigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des poſtures & des habits. La vanité eſt, par l'effort & la hauteur des airs qu'on ſe donne mal-à propos, le vice oppoſé au genre de *modeſtie* qui concerne l'eſprit. Celui qui eſt contraire à la *modeſtie* du cœur eſt une ambition démeſurée, qui fait déſirer au-de-là de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenuë* eſt bonne partout, mais

elle eſt abſolument néceſſaire en public & avec les grands ; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe ſi on s'y livre trop ; car ils ſe reſervent toûjours un certain droit de reſpect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémiſſible. La *modeſtie* eſt un ornement pour les perſonnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & diſtingué, & pour celles à qui leur métier permet tout ſans conſéquence ; mais elle eſt pour toutes les autres perſonnes une vertu indiſpenſable & d'état, ſans laquelle elles ne ſauroient paroître décemment ni éviter le ridicule.

COEUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTRE'PIDITE'.

Le *cœur* bannit la crainte ou la ſurmonte ; il ne permet pas de reculer ; & tient ferme dans l'occaſion. Le *courage* eſt impatient d'attaquer ; il ne s'embarraſſe pas de la difficulté ; & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur ; elle ne cede pas à la réſiſtance ; & continuë l'entrepriſe

malgré les oppositions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoît pas la peur ; elle court au danger de bonne grace , & préfere l'honneur au soin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de sang froid le péril le plus évident ; elle n'est point effrayée d'une mort présente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces mots plus de rapport à l'action que dans celle des deux derniers ; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particuliére un certain rapport au danger que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* soûtient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expose. L'*intrepidité* fait qu'on se sacrifie.

Il faut que le *cœur* nous abandonne jamais ; que le *courage* ne nous détermine pas toûjours à agir ; que la *valeur* ne nous fasse pas mépriser l'ennemi ; que la *bravoure* ne se pique pas de paroître mal-à-propos ; & que *l'intrépidité* ne se montre que dans le cas où le devoir & la néceſſité y engagent.

COLERE. COURROUX. EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe, ou qui nous manque dans l'occaſion fait le caractère commun que ces trois mots expriment. Mais la *colere* dit une paſſion plus intérieure & de plus durée, qui diſſimule quelquefois, & dont il faut alors ſe défier. Le *courroux* enferme dans ſon idée quelque choſe qui tient de la ſupériorité, & qui reſpire hautement la vangeance ou la punition ; il eſt auſſi d'un ſtile plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui paſſe promptement.

Le cœur eſt véritablement piqué dans la *colére* ; & il a peine à pardonner ſi l'on ne s'addreſſe pas directement à lui ; mais il revient dès qu'on ſait le prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile que la vanité, qui exige ſimplement une ſatisfaction ; & parce qu'il agit alors plus par jugement que

par ſentiment, il en eſt plus difficile à appaiſer. Il arrive aſſez ordinairement que la chaleur du ſang & la pétulence de l'imagination occaſionnent l'*emportement* ſans que le cœur ni l'eſprit y ayent part; il eſt alors tout mécanique, c'eſt pourquoi la raiſon n'eſt point de miſe à ſon égard; il n'y a donc qu'à céder juſqu'à ce qu'il ait eû ſon cours.

La *colére* marque beaucoup d'humeur & de ſenſibilité; celle de la femme eſt la plus dangereuſe. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté; celui du Prince eſt le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigreur & d'impatience; celui de nos amis eſt le plus déſagréable & le plus dur à ſoûtenir.

COMMANDEMENT. ORDRE. PRE'CEPTE. INJONCTION. JUSSION.

Les deux premiers de ces mots ſont de l'uſage ordinaire; le troiſieme eſt du ſtile doctrinal; & les deux derniers ſont des termes de juriſprudence ou de chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice

de l'autorité, on *commande* pour être obéï. Celui d'*ordre* a plus de raport à l'inſtruction du ſubalterne ; on donne des *ordres* afin qu'ils ſoient exécutés. Celui de *précepte* indique plus préciſément l'empire ſur les conſciences ; il dit quelque choſe de moral qu'on eſt obligé de ſuivre. Celui d'*injonction* déſigne plus proprement le pouvoir dans le gouvernement, on s'en ſert lorſqu'il eſt queſtion de ſtatuer, à l'égard de quelque objet particulier, une régle indiſpenſable de conduite. Enfin celui de *juſſion* marque plus poſitivement la puiſſance arbitraire, il enferme une idée de deſpotiſme, qui gêne la liberté, & force le magiſtrat à ſe conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement* ; la bonne diſcipline défend de la prévenir. On demande quelquefois l'*ordre*, il doit être précis. On donne ſouvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Légiſlateur, c'eſt l'effet ordinaire du commentaire. Il eſt bon quelque formelle que ſoit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre lorſque les circonſtances par-

ticulieres rendent abusive la régle générale. Il me semble que les Cours de Justice ne sauroient trop prévenir les Lettres de *Jussion*, & que le Ministère ne doit en user que très-sobrement.

REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.

On dit assez indifféremment & sans beaucoup de choix qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous avons. Il me paroît néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, ensorte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légere part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*, mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne*, & lorsqu'elle nous est plus sensible & personnelle, nous disons qu'elle nous *touche*. Il me paroît aussi qu'on se sert plus communément du mot de *regarder* lorsqu'il est question de choses sur les-

quelles on a des prétentions ou des dèmêlés d'interêt ; qu'on employe avec plus de grace celui de *concerner* lorſqu'il s'agit de choſes commiſes au ſoin & à la conduite ; & que celui de *toucher* ſe trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, & de fortune.

Il n'en eſt pas des biens publics comme des particuliers, la ſucceſſion *regarde* toujours ceux-mêmes qui y ont renoncé. Les moi dres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent ; il eſt difficile qu'aucun d'eux ſe conſerve long-tems dans une parfaite neutralité tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du gouvernement *concernent* le premier Miniſtre, il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou interêts du dehors, mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particulierement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari pour qu'il doive y avoir l'œil, mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence. Les affaires

des Moines *touchent* trop la Cour de Rome pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſance, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorſqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquietent mal-à-propos de ce qui ne les *regarde* pas ; ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point ; & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder ſuppoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſuppoſe que l'éloignement ou la diverſité.

On *accorde* les différends. On *concilie* les eſprits.

Il paroît impoſſible d'*accorder* les Libertés de l'Egliſe Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome ; il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruinent les autres ; car il ſera toûjours très-difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Conſiſtoire.

On employe le mot d'*accorder* pour les opinions qui ſe contrarient, & celui de *concilier* pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.

Le défaut de justesse dans l'esprit est pour l'ordinaire ce qui empêche les Docteurs de l'Ecole de *s'accorder* dans leurs disputes. La connoissance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonstances où il peut être employé, sert beaucoup à *concilier* les auteurs.

DE-CONDITION. DE-QUALITÉ.

La premiere de ces expressions a beaucoup gagné sur l'autre; mais quoique souvent très-synonymes dans la bouche de ceux qui s'en servent, elles retiennent toujours dans leur propre signification le caractère qui les distingue, auquel on est obligé d'avoir égard en certaines occasions pour s'exprimer d'une maniere convenable. *De-qualité* en-chérit sur *de-condition* : car on se sert de cette derniere expression dans l'ordre de la bourgeoisie, & l'on ne peut se servir de l'autre que dans l'ordre de la noblesse. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de-qualité*; un homme né dans la robe quoique roturier se dit homme *de-condition.*

Il ſemble que de-tous les citoyens partagés en deux portions les gens *de-condition* en faſſent une & le peuple l'autre, diſtinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les perſonnes qui compoſent la premiere portion, celles qui ſont illuſtrées par la naiſſance ſoit les gens *de-qualité*.

Les perſonnes *de-condition* joignent à des mœurs cultivées des manieres polies; & les gens *de-qualité* ont ordinairement des ſentimens élevés.

Il arrive ſouvent que les perſonnes nouvellement devenuës *de-condition* donnent dans la hauteur des manieres croyant en prendre de belles; c'eſt par-là qu'elles ſe trahiſſent, & font ſur l'eſprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de-qualité* confondent l'élévation des ſentimens avec l'énormité des idées qu'ils ſe font ſur le mérite de la naiſſance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui eſt

bourgeoiſie, c'eſt un défaut qui leur fait baucoup plus perdre que gagner dans l'eſtime des hommes, ſoit pour leur perſonne, ſoit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profeſſion.

Les richeſſes nous font aiſément oublier le degré de notre *condition*; & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il eſt difficile de décider ſur la différence des *conditions*, & d'accorder là-deſſus les prétentions des divers *états*; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépenſe.

Quelques perſonnes font valoir leur *condition* faute de bien connoître le juſte mérite de leur *état*.

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux premiers de ces mots ſuppoſent dans leur propre valeur une ſupériorité de lumieres que le dernier n'exprime pas ; mais en récompenſe celui-ci enferme une idée de crédit & d'aſcendant tout-à-fait étrangere aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne ſçavent pas les chemins ; on *mene* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller ſeuls.

Dans le ſens litéral c'eſt proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mene*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mene* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politeſſe doit *guider* dans les procédés. Le goût peut *mener* dans les plaiſirs.

On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous faſſions préciſément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mene* chez les gens pour nous en procurer la connoiſſance.

Le ſage ne ſe *conduit* par les lumiéres d'autrui, qu'autant qu'il ſe les eſt renduës propres. Une lecture attentive de l'Evangile ſuffit pour nous *guider* dans la voïe du ſalut. Il y a de l'imbécillité à ſe laiſſer *mener* dans toutes ſes actions par la volonté d'un autre; les perſonnes ſenſées ſe contentent de conſulter dans le doute, & prennent leur réſolution par-elles-mêmes.

CONSENTIR. AQUIESCER. ADHE'RER. TOMBER-D'ACCORD.

Nous *conſentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *aquieſçons* à ce qu'on nous propoſe, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui eſt fait & conclu par d'autres, en l'autoriſant & en nous y joignant. Nous *tombons-d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avoüant & en l'approuvant.

On s'oppoſe aux choſes auxquelles on ne veut pas *conſentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *aquieſcer*. On ne prend point de part à celles auxquelles

auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteſte celles dont on ne veut pas *tomber-d'accord*.

Il me ſemble que le mot de *conſentir* ſuppoſe un peu de ſupériorité ; que celui d'*acquieſcer* emporte un peu de ſoûmiſſion ; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complaiſance ; & que *tomber-d'accord* marque un peu d'averſion pour la diſpute.

Les parens *conſentent* à l'établiſſement de leurs enfans. Les Parties *acquieſcent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adhérent* aux caprices de leurs maîtreſſes. Les bonnes-gens *tombent-d'accord* de tout.

CONTENTEMENT. JOYE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur ; c'eſt un ſentiment qui rend l'ame tranquille. La *joye* regarde particuliérement la démonſtration extérieure ; c'eſt une expreſſion du cœur qui agite quelquefois l'eſprit. La *ſatisfaction* regarde plus les paſſions ; c'eſt un retour ſur le ſuccès dans lequel on s'applaudit.

Le *plaiſir* regarde principalement le goût ; c'eſt une ſenſation gracieuſe dont les ſuites peuvent quelquefois être déſagréables.

Il eſt difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un eſprit borné qui ſe livrent à une *joye* immodérée. La *ſatisfaction* ne ſe trouve guére avec une ambition démeſurée. Il eſt rare de goûter un *plaiſir* pur qui ne ſoit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

On eſt *ſatisfait* quand on a obtenu ce qu'on ſouhaitoit. On eſt *content* lorſqu'on ne ſouhaite plus.

Il arrive ſouvent qu'après s'être *ſatisfait* on n'en eſt pas plus *content*.

La poſſeſſion doit toûjours nous rendre *ſatisfaits* ; mais il n'y a que le goût de ce que nous poſſédons qui puiſſe nous rendre *contens*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *conte* eſt une avanture feinte & narrée par un auteur connu. Une *fa-*

ble eſt une avanture fauſſe divulguée dans le public & dont on ignore l'origine. Un *roman* eſt un compoſé & une ſuite de pluſieurs avantures ſuppoſées.

Le mot de *conte* eſt plus propre lorſqu'il n'eſt queſtion que d'une avanture de la vie privée ; on dit le *conte* de la Matrone d'Epheſe. Le mot de *fable* convient mieux lorſqu'il s'agit d'un évenement qui regarde la vie publique, on dit la *fable* de la Papeſſe Jeanne. Le mot de *roman* eſt à ſa place lorſque la deſcription d'une vie illuſtre ou extraordinaire fait le ſujet de la fiction; on dit le *roman* de Cléopatre.

Les *contes* doivent être bien narrés; les *fables* bien inventées; & les *romans* bien ſuivis.

Les bons *contes* divertiſſent les honnêtes-gens ; ils ſe plaiſent à les entendre. Les *fables* amuſent le peuple ; il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes perſonnes ; elles en préferent le merveilleux outré au naturel ſimple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUITÉ.

Continuation eſt pour la durée. *Continuité* eſt pour l'étenduë.

On dit la *continuation* d'un travail & d'une action ; la *continuité* d'un eſpace & d'une grandeur ; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuité* d'un même édifice.

CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit ſur le ſecond comme celui-ci ſur le premier ; & le tout aux dépens de la liberté, qui eſt également ravie par l'action qu'ils ſignifient. Mais celui de *contraindre* ſemble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppoſitions gênantes qui font qu'on ſe détermine contre ſa propre inclination, qu'on ſuivroit ſi les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer* paroît proprement exprimer une attaque portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puiſſante qui fait qu'on

agit formellement contre ſa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuſe à laquelle on eſſaye envain de réſiſter.

Il faut quelquefois uſer de *contrainte* à l'égard des enfans; de *force* à l'égard du peuple; & de *violence* à l'égard des libertins.

Le ſexe le plus foible & le plus docile eſt celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occaſions où l'on n'eſt pas fâché d'avoir été forcé à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politeſſe de la table alloit juſqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque choſe de plus fort. *Engager* dit quelque choſe de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une choſe en nous en impoſant le devoir ou la néceſſité. On nous y *engage* par des promeſſes ou par de bonnes maniéres.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde à des corvées qui ne ſont point de leur goût. La Complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRE'.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la régle, & *malgré* les oppoſitions

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience. Le ſcélérat commet le crime *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les intentions de leurs maîtres, & *malgré* leurs défenſes.

La témérité fait entreprendre *contre* les apparences du ſuccès; & la fermeté fait pourſuivre l'entrepriſe *malgré* les obſtacles qu'on y rencontre.

Il eſt plus aiſé de décider *contre* l'avis & le conſeil d'un ſage ami que d'exécuter *malgré* la force & la réſiſtance d'un puiſſant ennemi.

La vérité doit toûjours être ſoûtenuë *contre* les raiſonnemens des faux-

ſavans, & *malgré* les perſécutions des faux-zélés.

COPIE. MODELE.

Le ſens dans lequel ces mots ſont ſynonymes ne ſe préſente pas d'abord à l'eſprit ; le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite ſur un ouvrage qui en eſt l'original, & un *modéle* ſervant d'original à l'ouvrage, met entr'eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une ſeconde réflexion nous fait voir que l'uſage employe en beaucoup d'occaſions ces deux mots ſous une idée commune, pour marquer également l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & l'ouvrage fait d'après l'original ; *copie* ſe prenant ainſi que *modéle* pour le premier ouvrage ſur lequel on conduit le ſecond ; & *modéle* ſe prenant, ainſi que *copie* pour le ſecond ouvrage conduit ſur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement ſynonymes ; c'eſt-à-dire, qu'ils le ſont dans l'un & l'autre des ſens dont l'inſtitution ou la premiére idée ſembloit avoir fait à chacun d'eux

ſon partage, avec les différences ſuivantes.

Dans le premier ſens, *copie* ne ſe dit qu'en fait d'Impreſſion, & du manuſcrit de l'auteur ſur lequel l'imprimeur travaille; *modéle* ſe dit en toute autre occaſion, dans la morale comme dans les arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel imprimeur qui réfuſe une excellente *copie* en achete une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modele* de vertu. Je crois que les arts & les ſciences gagneroient beaucoup, ſi les auteurs s'attachoient plus à ſuivre leur génie qu'à imiter les *modeles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens; *copie* ſe dit pour la peinture, *modele* pour le relief. La *copie* doit être fidéle, & le *modele* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſuppoſe la reſſemblance avec plus de force que le premier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément juſque dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modeles* de l'Antique qui ſont au Louvre n'y figurent pas moins bien que les originaux des pieces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE. RE'PRIMANDER.

Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la maniére de rectifier le défaut. Celui qui *reprend* ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *réprimande* prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes ſortes de fautes, ſoit en fait de mœurs, ſoit en fait d'eſprit ou de langage. *Reprendre* ne ſe dit guére que pour les fautes d'eſprit & de langage. *Réprimander* ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

Il faut ſavoir mieux faire pour *corriger*. On peut *reprendre* plus habile que ſoi. Il n'y a que les ſupérieurs qui ſoient en droit de *réprimander*.

Peu de gens ſavent *corriger*; beaucoup ſe mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'aviſent de *réprimander* ſans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* eſt ce qui diſtingue les traits & forme l'image viſible des ob-

jets par ſes varietés. Le *coloris* eſt l'effet particulier qui réſulte de la qualité & de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la forme & du deſſin. La premiére a ſes différences objectives diviſées par eſpèces & enſuite par nuances. Le ſecond n'a que des différences qualificatives diviſées par dégrés de beauté ou de laideur.

La bleu, le blanc, le rouge ſont différentes eſpêces de *couleur*; le pâle, le clair, le foncé ſont des nuances: mais rien de tout cela n'eſt le *coloris*; parce qu'il eſt le tout enſemble, pris en général, dans ſon union, par une ſenſation abſtraite & diſtinguée de la ſenſation propre & eſſentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant ſur le viſage des Dames, & même de celles qui ſont le moins bien partagées en *couleur*.

Les Tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; & l'on dit qu'ils en ſont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COURRE. COURIR.

Courre eſt un verbe actif; c'eſt pourſuivre quelque choſe pour l'attraper. *Courir* eſt un verbe neutre ; c'eſt aller fort vîte pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf ; *courir* à toutes brides : & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire, que pour *courre* les Bénéfices & les emplois , il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINDRE. APPRE'HENDER. REDOUTER. AVOIR PEUR.

On *craint* par un mouvement d'averſion pour le mal , dans l'idée qu'il peut arriver. On *apprehende* par un mouvement de déſir pour le bien,dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire , dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a-peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *apprehender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir-peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort au-dessus de tout ; les Epicuriens *craignent* davantage la douleur ; mais les gens d'honneur pensent que l'infâmie est ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on souhaite ardemment une chose, plus on *apprèhende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un auteur se flâte d'avoir, il doit toûjours *redouter* le jugement du Public. Les femmes *ont-peur* de tout, & il est peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit ; ceux qui n'*ont-peur* de rien sont les seuls qui font honneur à leur sexe.

DANGER. PE'RIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril & risque* regardent le bien qu'on peut perdre ; avec cette différence que *péril* dit quelque chose de plus prochain ; & que *risque* indique d'une façon plus éloignée la possibilité de l'évenement. De-là ces expressions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, sauf à en courre les *risques*.

Le ſoldat qui a l'honneur en recommandation ne craint point le *danger*, s'expoſe au *péril*, & court tranquillement toutes les *riſques* du métier.

DANS. EN.

Lorſqu'il s'agit du lieu, *dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un rapport du dedans au-dehors ; on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en eſt pas ſorti ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un rapport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être ; on eſt *en* ville lorſqu'on n'eſt pas à ſa maiſon ; *en* campagne ou *en* Province quand on a quitté Paris. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorſqu'il eſt queſtion du tems, *dans* marque plus particuliérement celui où l'on exécute les choſes, & *en* marque plus proprement celui qu'on employe à l'exécuter. La mort arrive

dans le moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre.

Lorſque ces mots ſont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *en* pour le ſens général. Ainſi l'on dit ; vivre *dans* une entiére liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde létargie ; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* létargie.

DANS-L'IDE'E. DANS-LA-TETE.

On a *dans-l'idée* ce qu'on penſe, on le croit. On a *dans-la-tête* ce qu'on veut, on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans-l'idée* ; & nos deſſeins *dans-la-tête.*

Les courtiſans ſe mettent aiſément *dans-l'idée* que le Prince doit faire leur fortune ; mais il en eſt peu qui ſe mettent *dans-la-tête* de le mériter par des ſervices marqués au coin de la vertu.

Le Philoſophe curieux, au défaut

du vrai où il ne peut pénétrer, se forme *dans-l'idée* un sistème du moins vraisemblable sur la nature, l'économie & la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne cesse d'avoir *dans-la-tête* des projets d'agrandissement & d'élévation.

DE BON-GRÉ. DE BONNE-VOLONTÉ. DE BON-COEUR. DE-BONNE-GRACE.

On agit *de-bon-gré* lorsqu'on n'y est pas forcé ; *de-bonne-volonté* lorsqu'on n'y a point de répugnance ; *de-bon-cœur* lorsqu'on y a de l'inclination ; & *de-bonne-grace* lorsqu'on témoigne y avoir du plaisir.

Ce qui est fait *de-bon-gré* est fait librement. Ce qui est fait *de-bonne-volonté* est fait sans peine. Ce qui est fait *de-bon-cœur* est fait avec affection. Ce qui est fait *de-bonne-grace* est fait avec politesse.

Il faut se soûmettre *de-bon-gré* aux loix ; obéïr à ses maîtres *de-bonne volonté* ; servir ses amis *de-bon-cœur* ; & faire plaisir à ses inférieurs *de-bonne-grace*.

DE'CLARER. DE'COUVRIR. MANIFESTER. RE'VELER. DECELER.

Faire connoître ce qui étoit ignoré eſt la ſignification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'eſt dire les choſes exprès & de deſſein, pour en inſtruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnuës. *Découvrir* c'eſt montrer, ſoit de deſſein, ſoit par inadvertance, ce qui avoit été caché juſqu'alors. *Manifeſter* c'eſt produire au-dehors les ſentimens intérieurs. *Révéler* c'eſt rendre public ce qui a été confié ſous le ſecret. *Déceler* c'eſt nommer celui qui a fait la choſe, mais qui ne veut pas en être crû l'auteur.

Les criminels *déclarent* preſque toûjours leurs complices. Les confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les courtiſans ne ſe *manifeſtent* pas aiſément. Les confeſſeurs *révélent* quelquefois par leur imprudence la confeſſion des pénitens. Quand on ne veut pas être *décelé*, il ne faut avoir aucun témoin de ſon action.

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le ſens où ils ſignifient la réſidence ; mais *demeurer* ſe dit par rapport au lieu topographique où l'on habite ; & *loger* par rapport à l'édifice où l'on ſe retire. On *demeure* à Paris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez ſoi ; en hôtel garni.

Quand les gens de diſtinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels ; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots eſt de ne ſe point en aller, & leur différence conſiſte en ce que *demeurer* ne préſente que cette idée ſimple & générale de ne pas quitter le lieu où l'on eſt ; & que *reſter* a de plus une idée acceſſoire de laiſſer aller les autres.

Il faut être hypocondre pour *demeurer* toûjours chez ſoi ſans compagnie & ſans occupation. Il y a des

femmes qui ont la politique de *rester* les dernières aux cercles, pour dispenser les autres de médire d'elles.

Il paroît aussi que le second de ces mots convient mieux dans les occasions où il y a une nécessité indispensable de ne pas bouger de l'endroit ; & que le premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainsi l'on dit que la sentinelle *reste* à son poste ; & que le dévot *demeure* long-tems à l'Eglise.

DE-PLUS. D'AILLEURS. OUTRE-CELA.

De plus s'employe fort à propos lorsqu'il est seulement question d'ajoûter encore une raison à celles qu'on a déja dites ; il sert précisément à multiplier, & n'a rapport qu'au nombre. *D'ailleurs* est à sa vraïe place lorsqu'il s'agit de joindre une autre raison de différente espêce à celles qu'on vient de rapporter ; il sert proprement à rassembler, & a un rapport particulier à la diversité. *Outre-cela* est d'un usage très-convenable lorsqu'on veut augmenter par une nouvelle raison la force de celles qui suffisoient par

elles ſeules ; il ſert principalement à renchérir, & a un rapport ſpécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat ſe ſoûtienne , il faut que ceux qui gouvernent ſoient modérés, que ceux qui doivent obéïr ſoient dociles , & que *de-plus* les loix y ſoient judicieuſes. Il y aura toûjours des guerres entre les hommes, parce qu'ils ſont ambitieux, que l'intérêt les gouverne , & que *d'ailleurs* le zéle de la réligion les rend cruels. L'Ecriture ſainte nous prêche l'unité d'un Dieu, la raiſon nous la démontre , *outre-cela* toute la nature nous la fait ſentir.

DE-TOUS-COTE'S. DE-TOUTES-PARTS.

De-tous-côtés paroît avoir plus de rapport à la choſe-même dont on parle ; & *de-toutes-parts* ſemble en avoir davantage aux choſes étrangeres qui environnent celle dont on parle.

On va *de-tous-côtés*. On arrive *de-toutes-parts*.

On voit un objet *de-tous-côtés* ; lorſque la vûë ſe porte ſucceſſivement

autour de lui & le regarde dans toutes ſes faces. On le voit *de-toutes-parts*, lorſque tous les yeux qui l'entourent l'apperçoivent, quoiqu'il ne ſoit vû de chacun d'eux que par une de ſes faces.

Le malheureux a beau ſe tourner *de-tous-côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honneurs *de-toutes-parts*, comme la diſgrace attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *devin* découvre ce qui eſt caché. Le *prophête* prédit ce qui doit arriver.

La *divination* regarde le préſent & le paſſé. La *prophêtie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien inſtruit, & qui connoît le rapport que les moindres ſignes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, paſſe facilement dans le monde pour *devin*. Un homme ſage, qui voit les conſéquences dans leurs principes & les effets dans leurs cauſes, peut ſe faire regarder du peuple comme un *prophête*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque chose de plus fort pour la conscience ; il tient de la loi ; la vertu nous engage à nous en aquitter. L'*obligation* dit quelque chose de plus absolu pour la pratique ; elle tient de l'usage ; le monde ou la bienséance exige que nous la remplissions.

Il est du *devoir* des Conseillers de se rendre au Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges ; & ils sont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On se dispense d'une *obligation*.

Il est du *devoir* d'un Ecclésiastique d'être vêtu modestement ; & il est dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les politiques se font moins de peine de négliger leur *devoir* que d'oublier la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DEMON.

Diable se prend toûjours en mauvaise part ; c'est un esprit mal-faisant

qui porte au vice, tente avec adresſe, & corrompt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part ; c'eſt un fort génie, qui entraîne hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altere la liberté. Le premier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, joüant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que par fauſſe délicateſſe ils ſubſtituënt à ſa place celui de *démon*.

La malice eſt l'apanage du *diable* ; la fureur eſt celui du *démon*. Ainſi l'on dit proverbialement que le *diable* ſe mêle des choſes, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée ; & l'on dit que le *démon* de la jalouſie poſſéde un mari, lorſqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes, pour faire parade d'un fond de vertu qu'ils n'ont pas & rejetter ſur un autre leur propre méchanceté, attribuënt au *diable* une at-

tention continuelle à les induire au crime. Les Poëtes dans leur entousiasme sont agités d'un *démon*, qui les fait souvent sortir des régles du bon sens & prendre le phébus pour le sublime du stile poëtique.

DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.

Le premier de ces mots sert à marquer la nature des discours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuisent à la réputation de ceux qui en sont les auteurs ; avec cette différence que ce qui est *diffâmant* est un obstacle à la gloire, fait perdre l'estime, & attire le mépris des honnêtes gens ; que ce qui est *infâmant* est une tâche honteuse dans la vie, fait perdre l'honneur, & attire l'aversion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le Public, plus on est exposé aux discours *diffâmatoires* des jaloux & des mécontens.

Qui a eû la sottise ou le malheur de faire quelque action *diffâmante*

doit être très-attentif à ne ſe point donner des airs de vanité. Quand on a ſur ſon compte quelque choſe d'*infâmant*, il faut ſe cacher entierement aux yeux du monde.

Les libelles *diffâmatoires* ſont plus propres à déshonorer ceux qui les compoſent que ceux contre qui ils ſont faits. Rien n'eſt plus *diffâmant* pour un homme que les baſſeſſes de cœur ; & rien ne l'eſt davantage pour les femmes que les foibleſſes de galanterie pouſſées à l'excès. Il n'eſt pour toutes ſortes de perſonnes rien de ſi *infâmant* que les châtimens ordonnés par la Juſtice publique.

DIFFE'RENCE. DIVERSITE'. VARIETE'. BIGARRURE.

La *différence* ſuppoſe une comparaiſon, que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empêchent la confuſion. La *diverſité* ſuppoſe un changement, que le goût cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flâte & le reveille. La *varieté* ſuppoſe une pluralité des choſes non reſſemblantes, que l'imagination

l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſuppoſe un aſſemblage mal aſſorti, que le caprice forme pour ſe réjoüir, ou que le mauvais goût adopte.

La *différence* des mots doit ſervir à marquer celle des idées. Un peu de *diverſité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; ſi nous ne l'appercevons pas, c'eſt la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théatre.

DIFFE'REND. DISPUTE. QUERELLE.

La concurrence des interêts cauſe les *différends*. La contrariété des opinions produit les *diſputes*. L'aigreur des eſprits eſt la ſource des *querelles*.

On vuide le *différend*. On termine la *diſpute*. On appaiſe la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint au dé-

faut d'attention à la juſte valeur des termes, eſt ce qui prolonge ordinairement les *diſputes*. Il y a dans la plûpart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

DILIGENT. EXPÉDITIF. PROMT.

Lorſqu'on eſt *diligent* on ne perd point de tems, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorſqu'on eſt *expéditif* on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui ſe préſente, & on le finit tout de ſuite. Lorſqu'on eſt *promt* on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais, & la lenteur ſont les trois défauts oppoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quitte point; & l'homme *promt* en vient bientôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer; & *promt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *diſcernement* regarde non-ſeulement la choſe, mais encore ſes apparences, pour ne la pas confondre avec d'autres ; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe conſidérée en elle-même pour en pénétrer le vrai ; c'eſt une connoiſſance qui prononce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes ; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumieres juſque dans l'avenir ; il ſent le rapport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin l'on peut dire du *diſcernement* qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empêche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais ; & l'on peut dire du *jugement* qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente, & empêche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorſqu'il eſt queſtion de choiſir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en rapporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorſqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les arts & les ſciences veulent du *diſcernement*; il eſt plus ou moins délicat, ſelon la fineſſe de l'eſprit & l'étenduë des connoiſſances. Le gouvernement & la politique demandent du *jugement*; il eſt plus ou moins ſûr, ſelon la force de la raiſon & l'habitude de l'expérience.

Qui n'a point de *diſcernement* eſt une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement* eſt un étourdi.

DISTINGUER. SE'PARER.

On *diſtingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *ſépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on ſe fait des choſes, les qualités qu'on leur attribuë, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on

les désigne servent à les *distinguer.* L'arrangement, la place, le tems, & le lieu servent à les *séparer.*

Vouloir trop se *distinguer* des personnes avec qui nous devons vivre c'est leur donner occasion à se *séparer* de nous.

La différence des modes & du langage *distingue* plus les nations que celle des mœurs. L'absence *sépare* les amis sans en desunir le cœur ; je n'oserois dire la même chose des amans ; & ce n'est qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit que les absens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots signifient que d'un tout on en fait plusieurs parties ; mais celui de *diviser* ne marque précisément que la desunion du tout pour former de simples parties ; & celui de *partager*, outre cette desunion du tout, a de plus un certain rapport à l'union propre de chaque partie pour en former de nouveaux tous particuliers.

La différence des interêts *divise* les Princes ; celle des opinions *partage* les peuples.

On *divise* le tout en ses parties ; on le *partage* en ses portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviser* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRESENTER. OFFRIR.

L'idée du don est le fondement essentiel & commun qui rend Synonyme en beaucoup d'occasions la signification de ces mots. Mais *donner* est plus familier ; *presenter* est toûjours respectueux ; *offrir* est quelquefois religieux. Nous *donnons* aux domestiques. Nous *présentons* aux Princes. Nous *offrons* aux Dieux.

On *donne* à une personne afin qu'elle reçoive. On lui *présente* afin qu'elle agrée. On lui *offre* afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui est à nous ; *offrir* que ce qui est en notre pouvoir ; mais nous *présentons* quelquefois ce qui n'est ni à nous ni en notre puissance.

Donner marque plus positivement l'acte de la volonté qui transporte actuellement la propriété de la chose. *Presenter* désigne proprement l'action

extérieure de la main ou du geste, pour livrer la chose dont on veut transporter la propriété ou l'usage. *Offrir* exprime particuliérement le mouvement du cœur qui tend à ce transport. Ainsi la valeur des deux derniers mots a plus de rapport à la partie préliminaire du don; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté; c'est pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *présente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner*; mais on ne peut changer l'ordre de ce sens.

Les biens, le cœur, l'estime se *donnent*. Les respects, le pain-bénit, les cayers des Etats ou des delibérations se *présentent*. Les services personnels s'*offrent*.

Ce n'est pas toûjours la libéralité qui fait *donner*; l'interêt y a quelquefois beaucoup de part. La maniére de *présenter* peut être plus agréable que le don même de la chose. On *offre* plus souvent par pure politesse que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque sens qu'on prenne

ces mots, le plaiſir eſt toûjours l'oppoſé de la *douleur*, & le bien l'eſt du *mal*. Mais ils ne ſont proprement ſynonymes que dans le ſens où ils marquent une ſorte de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſouffrir ; & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité, le *mal* dit quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là qu'elle eſt aiguë ; de l'autre qu'il eſt violent. On dit auſſi par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

CHAGRIN. TRISTESSE. MÉLANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des trecaſſeries de la vie ; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions ; le goût des plaiſirs en eſt émouſſé. La *mélancolie* eſt l'effet du tempérament ; les idées ſombres y do-

minent & en éloignent celles qui ſont, réjoüiſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorſqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorſque par un excès de ſenſibilité il s'en laiſſe entierement ſaiſir. Le ſang s'altere dans la *mélancolie*, lorſqu'on n'a pas ſoin de ſe procurer des divertiſſemens & des diſſipations.

DROIT. DEBOUT.

On eſt *droit* lorſqu'on n'eſt ni courbé ni panché. On eſt *debout* lorſqu'on eſt ſur ſes pieds.

La bonne grace veut qu'on ſe tienne *droit*. Le reſpect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice*; c'eſt ce qui eſt dû à chacun. La *juſtice* eſt la conformité des actions avec le *droit*; c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt dû. Le premier eſt dicté par la nature; ou établi par l'autorité ſoit divine ſoit humaine; il peut

quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde eſt la régle qu'il faut toûjours ſuivre ; elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les loix de la *juſtice* que de ſoûtenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point ; il eſt ferme par ſa ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas ; il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante* & qui l'eſt le moins.

ECLAIRÉ. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne ſe trompe pas ; il ſait. Le *clairvoyant* ne ſe laiſſe pas tromper ; il diſtingue.

L'étude rend *éclairé*. L'eſprit rend *clairvoyant*.

Un juge *éclairé* connoît la juſtice

d'une cauſe ; il eſt inſtruit de la loi qui la favoriſe ou qui la condamne. Un juge clairvoyant pénétre les circonſtances & la nature d'une cauſe ; il eſt d'abord au fait, & voit de quoi il eſt queſtion.

ECLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit ſur le *brillant*, & celui-ci ſur le *luſtre*. De ſorte que c'eſt avec raiſon qu'on a critiqué l'expreſſion d'un auteur qui a défini le JE-NE-SAIS-QUOI le *luſtre* du *brillant*, & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *luſtre* ; il auroit même mieux dit s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui eſt abſolument mauvais. Mais ces mots ne ſont pas faits pour être ſous le régime l'un de l'autre ; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant* ni le *brillant* du *luſtre* ; encore moins le *luſtre* du *brillant* & le *brillant* de l'*éclat* : il faut opter pour l'un des trois, ſelon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer ; ou ſi l'on veut les appliquer tous au même ſujet, il faut que ce ſoit ſans régime & par forme de gradation ; en diſant, par

exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *luſtre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *luſtre* que les couleurs uſées.

Il ſemble que l'*éclat* tienne du feu ; que le *brillant* tienne de la lumiere ; & que le *luſtre* tienne du poli.

On ne ſe ſert guére du mot de *luſtre* que dans le ſens littéral, pour ce qui tombe ſous la vûë ; mais on employe quelquefois celui *d'éclat* & encore plus ſouvent celui de *brillant* dans le ſens figuré, pour le diſcours & les ouvrages de l'eſprit. Etant conſidérés dans ce ſens, il me paroît que c'eſt par la vérité, la force & la nouveauté des penſées qu'un diſcours a de l'*éclat* ; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicateſſe de l'expreſſion ; & que c'eſt par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la phraſe qu'on donne du *luſtre* à ce qu'on dit.

EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.

L'*effigie* eſt pour tenir la place de la choſe même. L'*image* eſt pour en repréſenter ſimplement l'idée. La *figure* eſt pour en montrer l'attitude & le deſſein. Le portrait eſt uniquement pour la reſſemblance.

On pend en *effigie* les criminels fugitifs. On peint des *images* de nos myſtères. On fait des *figures* équeſtres de nos Rois. On grave les *portraits* des hommes illuſtres.

Effigie & *portrait* ne ſe diſent dans le ſens littéral qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *figure* ſe diſent de toutes ſorte de choſes. *Portrait* ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les Orateurs font, ſoit des perſonnes, des caractères, ou des actions.

E'LE'GANCE. E'LOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* conſiſte à donner à la penſée un tour noble & poli, & à la rendre par des expreſſions châtiées, & coulantes, gracieuſe à l'oreille : que ce qui fait que l'*éloquence*

eſt un tour vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes, & figurées ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles.

L'*élégance* s'applique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la phraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des idées. La premiere, contente de plaire, ne cherche que les graces de l'élocution. La ſeconde, voulant perſuader, met du véhément & du ſublime dans le diſcours. L'une fait les beaux parleurs; & l'autre les grands Orateurs.

DIFFICULTE'. OBSTACLE. EMPECHEMENT.

La *difficulté* embarraſſe: elle ſe trouve ſur-tout dans les affaires, & en ſuſpend la déciſion. L'*obſtacle* arrête; il ſe rencontre proprement ſur nos pas, & barre nos démarches. L'*empêchement* réſiſte; il ſemble mis exprès pour s'oppoſer à l'exécution de nos volontés.

On dit lever la *difficulté*; ſurmonter l'*obſtacle*; ôter ou vaincre l'*empêchement*.

Le mot de *difficulté* me paroît ex-

primer quelque chose qui naît de la nature & des propres circonstances de ce dont il s'agit. Celui d'*obstacle* semble dire quelque chose qui vient d'une cause étrangere. Celui d'*empêchement* fait entendre quelque chose qui dépend d'une loi ou d'une force supérieure.

La disposition des esprits fait souvent naître dans les traités plus de *difficultés* que la matiére même sur laquelle il est question de statuer. L'éloquence de Démosthene fut le plus grand *obstacle* que Philippe de Macedoine trouva dans ses routes politiques, & qu'il ne pût jamais surmonter que par la force des armes. La proche parenté est un *empêchement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de rapport au nombre & à la quantité ; sa propre énergie est d'ajoûter & d'augmenter : quand il n'y en a pas assez il en faut *encore* : l'amour est non-seulement libéral, mais *encore* prodigue. *Aussi* tient davantage

de la ſimilitude & de la comparaiſon : ſa valeur particuliére eſt de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choſes : lorſque le corps eſt malade l'eſprit l'eſt *auſſi* ; ce n'eſt pas ſeulement à Paris qu'il y a de la politeſſe, on en trouve *auſſi* dans la province.

ENFANT. PUE'RIL.

On applique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on diroit d'un homme qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le premier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité, & le ſecond un défaut d'élévation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon : un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoître le ſolide ; une conduite *puérile* eſt une conduite ſans goût, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des ſentimens.

GAI. ENJOUÉ. RÉJOUISSANT.

C'eſt par l'humeur qu'on eſt *gai* ; par le caractère d'eſprit qu'on eſt *enjoué* ; & par les façons d'agir qu'on eſt *réjoüiſſant*. Le triſte, le ſérieux, & l'ennuyeux ſont préciſément leurs oppoſés.

Notre *gaïeté* tourne preſqu'entierement à notre profit ; notre *enjouement* ſatisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes ; mais nous ſommes uniquement *réjoüiſſans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* eſt de bonne compagnie. Un homme *réjoüiſſant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertiſſemens ; d'être *enjoué* dans les converſations libres, & il faut éviter d'être *réjoüiſſant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APPRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE-SAVOIR.

Enſeigner c'eſt uniquement donner des leçons. *Apprendre* c'eſt donner des leçons dont on profite. *Inſtruire*

c'eſt mettre au fait des choſes par des mémoires détaillés. *Informer* c'eſt avertir les perſonnes des évenemens qui peuvent être de quelque conſéquence. *Faire-ſavoir* c'eſt ſimplement rapporter ou mander fidélement les choſes.

Enſeigner & *apprendre* ont plus de rapport à tout ce qui eſt propre à cultiver l'eſprit & à former une belle éducation ; c'eſt pourquoi l'on s'en ſert très-à-propos lorſqu'il eſt queſtion des arts & des ſciences. *Inſtruire* a plus de rapport à ce qui eſt utile à la conduite de la vie & au ſuccès des affaires ; ainſi il eſt à ſa place lorſqu'il s'agit de quelque choſe qui regarde ou notre devoir ou nos interêts. *Informer* renferme particulierement, dans l'étenduë de ſon ſens, une idée d'autorité à l'égard des perſonnes qu'on informe & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits ſont l'objet de l'*information* ; c'eſt par cette raiſon que ce mot eſt à merveille lorſqu'il eſt queſtion des ſervices ou des malverſations des gens employés par d'autres, & de la maniére dont ſe

comportent les enfans , les domestiques, les sujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raison à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions, *Faire-savoir* a plus de rapport à ce qui satisfait simplement la curiosité; de sorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Professeur *enseigne* dans les écoles publiques ceux qui viennent entendre ses leçons. L'Historien *apprend* à la postérité les événemens de son siécle. Le Prince *instruit* ses Ambassadeurs de ce qu'ils ont à négocier : le Pere *instruit* aussi ses enfans de la maniére dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui se passe dans la province ; comme le surveillant *informe* les supérieurs de la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui leur sont soûmis. Les Correspondans se *font-savoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils sont.

Il faut savoir à fond pour être en état d'*enseigner*. Il faut de la métode & de la clarté pour *apprendre* aux autres , de l'expérience & de l'habileté

pour bien *inſtruire* ; de la prudence & de la ſincérité pour *informer* à propos & au vrai ; des ſoins & de l'exactitude pour *faire-ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *apprennent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire*. Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être deſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font-ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre deſavantage.

ENTENDRE. E'COUTER. OUIR.

Entendre c'eſt être frappé des ſons. *Ecouter* c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on n'*entend* pas quoiqu'on *écoute* ; & ſouvent on *entend* ſans *écouter*. *Oüir* n'eſt guére d'uſage qu'au préterit ; il différe d'*entendre* en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe ; on a quelquefois *oüi* parler ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de feindre de ne pas *entendre*. Il eſt malhonnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte il faut avoir *oüi* diſtinctement.

ENTENDRE. COMPRENDRE. CONCEVOIR.

Se faire des idées conformes aux objets préſentés, c'eſt la ſignification commune de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité qui a préciſement rapport à la valeur des termes dont on ſe ſert; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choſes qu'on explique; & celle qu'exprime le mot de *concevoir* regarde plus particulierement l'ordre & le deſſin de ce qu'on ſe propoſe. Le premier s'applique très-bien aux circonſtances du diſcours, au ton dont on parle, au tour de la phraſe, à la délicateſſe des expreſſions; tout cela *s'entend*. Le ſecond paroît mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoiſſances ſpéculatives : ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſieme s'employe avec grace pour les formes, les arrangemens, les pro-

jets, les plans ; enfin tout ce qui dépend de l'imagination ſe *conçoit*.

On *entend* les langues : on *comprend* les ſciences : & l'on *conçoit* ce qui regarde les arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique : de *comprendre* ce qui eſt abſtrait : & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* déſigne un eſprit fin ; celle de *comprendre* déſigne un eſprit pénétrant ; celle de *concevoir* déſigne un eſprit net & métodique.

Le courtiſan *entend* le langage des paſſions. L'homme docte *comprend* les queſtions métaphiſiques de l'école. L'Architecte *conçoit* le plan & l'économie des édifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui eſt délicat : ne *comprend* pas ce qui eſt relevé : & ne *conçoit* pas ce qui eſt grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot ; ne s'entretenir que de choſes communes & ſenſibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de ſublimes : & mettre autant que la converſation le permet,

de l'ordre dans ſon diſcours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTÊTÉ. OPINIATRE. TÊTU. OBSTINÉ.

Ces épithetes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention, qui le ſéduit, & qui, lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empêche d'en approuver & d'en goûter d'autres. Dans un *opiniâtre* ce défaut paroît être l'effet d'une conſtance mal-entenduë, qui le confirme dans ſes volontés, & qui lui faiſant trouver de la honte à avouër le tort qu'il a, l'empêche de ſe retracter. Dans un *têtu* ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de ſoi même, qui fait que, ſe conſultant ſeul, il ne compte pour rien le ſentiment d'autrui. Dans un *obſtiné* ce défaut me paroît provenir d'une eſpèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impoliteſſe, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* déſignent un défaut plus fondé ſur un eſprit trop fortement perſuadé que ſur une volonté trop difficile à réduire, & dont par conſéquent le propre effet eſt de faire trop abonder en ſon ſens ; avec cette différence entr'eux ; que l'*entêté* croit & ſe perſuade également les ſentimens des autres comme les ſiens, & même après quelque ſorte d'examen ou de raiſonnement ; au lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux ſiens propres, & le plus ſouvent du premier aſpect ſans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obſtiné* déſignent tout au contraire un défaut plus fondé ſur une volonté revêche que ſur une conviction d'eſprit ; & dont l'effet particulier tend directement à ne ſe point rendre au ſens des autres, malgré toutes les lumieres contraires ; avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuſe ordinairement de ſe rendre à la raiſon par une oppoſition à céder qui lui eſt comme naturelle & de tempérament : au lieu que l'*obſtiné* ne s'en défend ſouvent que par une volonté de pur caprice, & de propos délibéré.

ENTIER.

ENTIER. COMPLET.

Une chose est *entiere* lorsqu'elle n'est ni mutilée, ni brisée, ni partagée, & que toutes ses parties sont jointes ou assemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle est *complette* lorsqu'il ne lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de rapport à la totalité des portions qui servent simplement à constituer la chose dans son intégrité essentielle. Le second en a davantage à la totalité des portions qui contribuënt à la perfection accidentelle de la chose.

Les bourgeois dans les provinces occupent des maisons *entieres*; à Paris ils n'ont pas toûjours des appartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui naît du dessin & de la construction de l'ouvrage; & le *fini* celle qui vient du travail & de la main de l'ouvrier. L'un exclud tout défaut; & l'autre montre un soin particulier,

& une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire n'est pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler n'est pas *fini*.

Les anciens se sont plus attachés au *parfait* ; & les modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *acheve* ce qui est commencé en continuant à y travailler. On *finit* ce qui est avancé en y mettant la derniere main. On *termine* ce qui ne doit pas durer en le faisant discontinuër. De sorte que l'idée caractéristique d'*achever* est la conduite de la chose jusqu'à son dernier période ; celle de *finir* est l'arrivée de ce période ; & celle de *terminer* est la cessation de la chose.

Achever n'a proprement rapport qu'à l'ouvrage permanent, soit de la main, soit de l'esprit ; on désire qu'il soit *achevé* par la curiosité qu'on a de le voir dans son entier. *Finir* se place particulierement à l'égard de l'occupation passagere ; on souhaite qu'elle soit *finie* par l'envie de s'en donner une

autre, ou par l'ennui d'être toûjours appliqué à la même. *Terminer* ne se dit guére que pour les discussions, les différends, & les courses.

Les esprits légers commencent beaucoup de choses sans en *achever* aucune. Les personnes extrêmement prévenuës en leur faveur ne donnent guére de loüanges aux autres sans *finir* par un correctif satirique. Ne peut-on pas douter de la sagesse de ces loix qui, au lieu de *terminer* les procès, ne servent qu'à les prolonger.

ENVIER. AVOIR-ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils possedent ; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons-envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession ; nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité. Le second l'est de cupidité ou de volupté.

Les subalternes *envient* l'autorité des supérieurs. Les enfans *ont-envie* de tout ce qu'ils voyent.

Il me paroît qu'on se sert plus à propos d'*envier* pour les avantages per-

ſonnels & généraux ; mais qu'*avoir-envie* va mieux pour les choſes particuliéres & détachées de la perſonne. Ainſi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir-envie* d'un mets.

EQUIVOQUE. AMBIGUITE'. DOUBLE-SENS.

L'*équivoque* a deux ſens ; l'un naturel, qui paroît être celui qu'on veut faire entendre & qui eſt effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné, qui n'eſt entendu que de la perſonne qui parle, & qu'on ne ſoupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un ſens général ſuſceptible de diverſes interprétations; ce qui fait qu'on a peine à démêler la penſée préciſe de l'auteur, & qu'il eſt même quelquefois impoſſible de la pénétrer au juſte. Le *double-ſens* a deux ſignifications naturelles & convenables, par l'une deſquelles il ſe préſente littéralement pour être compris de tout le monde, & par l'autre il fait une fine alluſion pour n'être entendu que de certaines perſonnes.

Ces trois façons de parler ſont dans l'occaſion des ſubterfuges adroits pour cacher ſa véritable penſée. Mais on ſe ſert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguité* pour ne pas trop inſtruire; & du *double-ſens* pour inſtruire avec précaution.

Il eſt bas & indigne d'un honnête-homme d'uſer d'*équivoque*; il n'y a que la ſubtilité d'une éducation ſcolaſtique qui puiſſe perſuader qu'elle ſoit un moyen de ſauver du naufrage ſa ſincérité; car dans le monde elle n'empêche pas de paſſer pour menteur ou pour mal-honnête-homme, & elle y donne de-plus un ridicule d'eſprit très mépriſable. L'*ambiguité* eſt peut-être plus ſouvent l'effet d'une confuſion d'idées que d'un deſſein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent; on ne doit en faire uſage que dans les occaſions où il eſt dangereux de trop inſtruire. Le *double-ſens* eſt d'un eſprit fin; la malignité & la politeſſe en ont introduit l'uſage; il faudroit ſeulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

ESPERER. ATTENDRE.

Le premier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même ; & il déſigne une confiance appuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particuliérement le moment heureux de l'évenement, ſans exclurre ni déſigner, par ſa propre énergie, aucun fondement de confiance. On *eſpére* d'obtenir les choſes ; on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toûjours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpére* ſoit plus une grace ou une faveur ; & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos demandes ; & nous en *attendons* de convenables à nos propoſitions.

J'*eſpère* que mon ouvrage ſera goûté du Public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GE'NIE.

Le ſens littéral d'*eſprit* eſt d'une vaſte étenduë ; il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes ; & par conſéquent il eſt le fondement du rapport & de la reſſemblance qu'ils ont entr'eux. Mais ce mot a auſſi un ſens particulier & d'un uſage moins étendu, qui le diſtingue & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particuliére qu'il eſt ici placé, défini, & caractèriſé. J'ai crû ce préliminaire néceſſaire pour aller au-devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caractères ſuivans.

L'*eſprit* eſt fin & délicat ; mais il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie ; ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées : ſon propre eſt de donner

du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée ; elle ne s'accommode d'aucune extravagance : tout ce qu'elle fait ne ſort point de la régle : ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon-ſens* eſt droit & ſûr : ſon objet ne va pas au-delà des choſes communes : il empêche d'être la dupe des charlatans & des fripons ; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & clairvoyant ; il bannit l'air imbécille & nigaud ; met aiſément au fait des choſes : parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & promte : elle épargne les longues explications : donne beaucoup d'ouverture pour les ſciences & pour les arts : met de la clarté dans les expreſſions & de l'ordre dans les ouvrages. L'*intelligence* eſt habile & pénétrante : elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles : rend les hommes propres aux divers emplois

de la ſociété civile : fait qu'on s'énonce en termes corrects, & qu'on exécute réguliérement. Le *génie* eſt heureux & fécond : c'eſt plus un don de la nature qu'un ouvrage de l'éducation : quand on a ſoin de le cultiver, on en eſt toûjours récompenſé par le ſuccès : il met du caractère & du goût dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne ſe pique point d'*eſprit* : s'attache à avoir de la *raiſon* : veille à ne ſe point écarter du *bon-ſens* : travaille à former ſon *jugement* : exerce ſon *entendement* : cherche à rendre ſa *conception* juſte : ſe procure en toutes choſes le plus d'*intelligence* qu'il peut, & ſuit ſon génie.

La bêtiſe eſt l'oppoſé de l'*eſprit* : la folie l'eſt de la *raiſon* : la ſottiſe l'eſt du *bon-ſens* : l'étourdérie l'eſt du *jugement* : l'imbécilité l'eſt de l'*entendement* : la ſtupidité l'eſt de la *conception* : l'incapacité l'eſt de l'*intelligence* : & l'ineptie l'eſt du *génie*.

Il faut, dans le commerce des Dames, de l'*eſprit*, ou du jargon qui en ait l'apparence. L'on n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon* dans les cercles

d'amis. Le *bon-ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les politiques & les courtiſans. La *conception* fait goûter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

E'TONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION.

Un évenement imprévû, ſupérieur aux connoiſſances & aux forces de l'ame, lui cauſe les ſituations humiliantes qu'expriment ces trois mots. Mais l'*étonnement* eſt plus dans les ſens, & vient de choſes blâmables ou peu approuvées. La *ſurpriſe* eſt plus dans l'eſprit, & vient de choſes extraordinaires. La *conſternation* eſt plus dans le cœur, & vient de choſes affligeantes.

Le premier de ces mots ne ſe dit guére en bonne part; le ſecond ſe dit également en bonne & en mauvaiſe part; & le troiſiéme ne s'employe jamais qu'en mauvaiſe part. La beauté

d'une femme ne cause point d'*étonnement*, & sa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami comme celle d'un ennemi peut causer de la *surprise*. Un accident qui attaque l'honneur ou qui dérange la fortune est capable de jetter dans la *consternation*.

L'*étonnement* suppose dans l'évenement qui le produit une idée de force; il peut frapper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs. La *surprise* y suppose une idée de merveilleux; elle peut aller jusqu'à l'admiration. La *consternation* y en suppose une de généralité; elle peut pousser la sensibilité jusqu'à un entier abattement.

Les cœurs bien placés sont toûjours *étonnés* des perfidies, quelques fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liste des miracles ou des sortileges. Dans les calamités publiques & dans les maux pressans, on est *consterné*; parce qu'on manque de ressources, ou qu'on se défie de celles qu'on a.

Plus on est expérimenté moins on

eſt ſuſceptible d'*étonnement*; parce que les choſes réelles donnent l'idée des poſſibles. L'eſprit ſupérieur trouve rarement un ſujet de *ſurpriſe*; parce qu'il ſait que ce qu'il ne connoît pas n'eſt pas plus extraordinaire que ce qu'il connoît ; & que les cauſes cachées ſont également, comme les cauſes connuës, des reſſorts mécaniques de la nature ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai Philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation*; parce qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes premiéres, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entiere ſoumiſſion.

ETRE. SUBSISTER. EXISTER.

Etre convient à toutes ſortes de ſujets, ſubſtance ou modes, & à toutes les maniéres d'être, ſoit réelles, ſoit idéales, ſoit qualificatives ou rélatives. *Exiſter* ne ſe dit que des ſubſtances, & ſeulement pour en marquer l'être réel. *Subſiſter* s'applique également aux ſubſtances & aux modes; mais avec un rapport à la durée de

leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers rapports, qu'ils *ſont*. On dit de la matiére, de l'eſprit, des corps, & de tous les êtres réels, qu'ils *exiſtent*. On dit des états, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établiſſemens qui ne ſont ni détruits, ni changés, qu'ils *ſubſiſtent*.

Le verbe *être* ſert ordinairement à marquer l'évenement de quelque modification ou propriété dans le ſujet; celui d'*exiſter* n'eſt d'uſage que pour exprimer l'évenement de la ſimple exiſtence; & l'on employe celui de *ſubſiſter* pour déſigner un évenement de durée, qui répond à cette exiſtence ou à cette modification. Ainſi l'on dit que l'homme *eſt* inconſtant; que le phénix n'*exiſte* pas; que tout ce qui eſt d'établiſſement humain ne *ſubſiſte* qu'un tems.

E'VEILLER. RE'VEILLER.

Le premier de ces mots eſt d'un

plus fréquent usage dans le sens littéral ; le second est plus souvent employé dans le sens figuré. L'un se fait quelquefois sans le vouloir ; mais l'autre marque ordinairement du dessein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le sommeil tendre. Il faut peu de chose pour *réveiller* une passion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

E'VENEMENT. ACCIDENT. AVANTURE.

Evenement se dit en général de tout ce qui arrive dans le monde, soit au Public, soit aux Particuliers ; & il est le mot convenable pour les faits qui concernent l'Etat ou le gouvernement. *Accident* se dit de ce qui arrive de fâcheux, soit à un seul, soit à plusieurs Particuliers ; & il s'applique également aux faits qui ne sont pas personnels comme à ceux qui le sont. *Avanture* se dit uniquement de ce qui arrive aux personnes, soit que les choses viennent inopinément, soit qu'elles soient la suite d'une intrigue ; & ce mot marque quelque chose qui

tient plus du bonheur que du malheur. Il me ſemble auſſi que le hazard a moins de part dans l'idée d'*évenement* que dans celle d'*accident* & d'*avanture*.

Les révolutions d'Etat ſont des *évenemens* : les chûtes d'édifices ſont des *accidens* : les bonnes-fortunes de jeunes gens ſont des *avantures*.

La vie eſt pleine d'*évenemens* que la prudence ne peut prévoir. La plûpart des *accidens* n'arrivent que par défaut d'attention. Il eſt peu de gens qui ayent vécu dans le monde ſans avoir eû quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE-EXCELLENT.

Exceller ſuppoſe une comparaiſon ; met au-deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpêce ; exclud les pareils ; & s'applique à toutes ſortes d'objets. *Etre-excellent* place ſimplement dans le plus haut degré ſans faire de comparaiſon ; ſouffre des égaux ; & ne convient bien qu'aux choſes de goût. Ainſi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Mikel-Ange dans le deſ-

ſin, & que Silvia *eſt excellente* Actrice.

Quelque mécanique que ſoit un art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt excellent*, plus il eſt quelquefois dangereux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuſe* d'une faute apparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier; & part d'un fond de politeſſe. L'autre eſt pour arrêter la vengeance ou pour empêcher la punition; & déſigne un mouvement de repentir.

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promptement.

EXPE'RIENCE. ESSAI. E'PREUVE.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des choſes; elle décide de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, éclaircit le doute, & diſſipe l'ignorance. L'*eſſai* concerne particuliérement l'uſage des choſes; il juge de ce qui con-

vient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choſes; elle inſtruit de ce qui eſt bon ou mauvais, diſtingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour ſavoir, des *eſſais* pour choiſir, & des *épreuves* pour connoître.

L'*expérience* confirme nos opinions; elle eſt la mere de la ſcience. L'*eſſai* conduit notre goût; il eſt la voïe de de la ſatisfaction. L'*épreuve* raſſûre notre confiance; elle eſt le remède contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTE'RIEUR. DEHORS. APPARENCE.

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit; il fait partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en approche le plus. L'*apparence* eſt l'effet que la vûë de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vûë.

Les toits, les murs, les jours, & les

entrées ſont l'*extérieur* d'un château ; les foſſés, les cours, les jardins, & les avenuës en font les *déhors* ; la figure, la grandeur, la ſituation, & le plan de l'architecture en ſont l'*apparence.*

Dans le ſens figuré, *extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes ; *dehors* eſt plus ordinaire pour les maniéres & pour la dépenſe ; & *apparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas toûjours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide. Les pratiques de dévotion ſont des *apparences* qui ne décident rien ſur la vertu.

FACILE. AISÉ.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui ſe fait ſans peine : mais le premier de ces mots exclud proprement la peine qui naît des obſtacles & des oppoſitions qu'on met à la choſe ; & le ſecond exclud la peine qui naît de l'état même de la choſe. Ainſi l'on dit

que l'entrée eſt *facile*, lorſque perſonne n'arrête au paſſage ; & qu'elle eſt *aiſée*, lorſqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par la raiſon de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile* ; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il eſt *aiſé*.

Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir du mot de *facile* en dénommant l'action ; & de celui d'*aiſé* en exprimant l'évenement de cette action. De ſorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en eſt *facile*, & qu'il eſt *aiſé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs ſe forment les deux adverbes *aiſément* & *facilement*, qui, outre les différences qu'ils puiſent de leurs ſources, en ont encore une particuliére, que je dois ſans doute faire remarquer ici ; c'eſt que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'eſprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois, donc en parlant d'une perſonne de bonne ſociété, qu'elle comprend *aiſément* les choſes fines, & pardonne *facilement* les deſobligeantes ; plûtôt que de dire qu'elle

comprend *facilement* & pardonne *aisément*. Ce choix est délicat, je l'avouë ; mais je le sens, pourquoi un autre ne le sentiroit-il pas.

FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.

La *façon* naît du travail, & résulte de la matiére mise en œuvre ; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, selon qu'il est habile dans l'art. La *figure* naît du dessin, & résulte du contour de la chose ; l'auteur du plan la fait plus ou moins réguliere, selon qu'il est capable de justesse. La *forme* naît de la construction, & résulte de l'arrangement des parties ; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, selon qu'il sait régler son imagination. La *conformation* ne se dit guére qu'à l'égard des parties du corps animal ; elle naît de leur rapport, & résulte de la disposition qu'elles ont à s'aquitter de leurs fonctions ; la nature la produit plus ou moins convenable, selon la concurrence accidentelle des causes physiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte ſouvent ſur le prix de la matiére. On ne donne guére en architecture la *figure* ronde qu'aux piéces uniques & iſolées. Le Paganiſme a peint la Divinité ſous toutes ſortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'eſprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle eſt belle ou laide ; de la *figure*, qu'elle eſt gracieuſe ou deſagréable , de la *forme*, qu'elle eſt ordinaire ou extraordinaire ; & de la *conformation*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe.

La mode décide ſur la *façon* ; l'ancienneté ayant toûjours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure* ; il ne s'agit que de l'avoir juſte. L'eſpêce regle la *forme* ; il faut y aſſujettir le goût. La proportion préſide à la *conformation* ; les cauſes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'eſt point employé dans le ſens figuré ; *façon*, *figure*, & *forme* le ſont : avec cette différence

qu'alors le premier de ces mots ſe dit particuliérement à l'égard de l'action perſonnelle : le ſecond à l'égard de la contenance : & le troiſiéme à l'égard du cérémonial.

Chacun a ſa *façon* propre de penſer & d'agir. Un homme qui ſouffre fait une triſte *figure* avec des gens en pleine ſanté qui ne reſpirent que la joïe. La *forme* devient ſouvent plus eſſentielle que le fond.

FAC,ONS. MANIE'RES.

Il me ſemble que *façon* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; & que *maniéres* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractère ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourdhui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner de graces ; & quelques femmes ont pris les *maniéres* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe : cet échange n'eſt pas à l'avantage des premiers.

Les *maniéres* de la Cour deviennent *façons* dans la Province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui eſt *fade* ne pique pas le goût. Ce qui eſt *inſipide* ne le touche point du tout. Ainſi le dernier enchérit ſur le premier : il ne manque à l'un qu'un degré d'aſſaiſonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'eſprit, ils ſont tous les deux très-éloignés du beau : mais le *fade* paroiſſant en affecter & en chercher les graces, déplaît & choque : l'*inſipide* ne paroiſſant pas même le connoître, ennuye & rebute.

A l'égard de la beauté du ſexe, je ne crois pas qu'il y en ait d'*inſipide* qu'à ceux qui ſont d'un tempérament tout-à-fait inſenſible : mais on dit une beauté *fade*, lorſqu'elle n'eſt point animée, & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, ſoit de vivacité ou de langueur, qui ſont faits pour réveiller l'œil du ſpectateur.

FAIRE. AGIR.

On *fait* une choſe : on agit pour la *faire*.

Le mot de *faire* ſuppoſe, outre

l'action de la perſonne, un objet qui termine cette action & qui en ſoit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la perſonne, & peut de-plus être lui-même l'objet du mot *faire*.

L'ambitieux pour *faire* réüſſir ſes projets ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La ſageſſe veut que dans tout ce que nous *faiſons* nous *agiſſions* avec réflexion.

FAMEUX. ILLUSTRE. CE'LEBRE. RENOMME'.

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux* n'eſt fondée que ſur une ſimple diſtinction du commun, qui fait parler du ſujet dans une vaſte étenduë de contrées & de ſiécles : ſoit que cette diſtinction ſe prenne en bonne ou en mauvaiſe part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illuſtre* eſt fondée ſur un mérite appuyé de dignité & d'éclat qui fait non-ſeulement connoître mais qui fait encore eſtimer le ſujet, & le place dans

dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célebre* est fondée sur un mérite de talent mais de talent d'esprit ou de science, qui, sans placer dans le grand & sans supposer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au sujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé* est uniquement fondée sur la vogue que donne le succès ou le goût public, qui sans procurer beaucoup d'honneur au sujet, le tire simplement de l'oubli, & rend son nom connu dans le monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, estimée par les François, est également *fameuse* chez l'une & l'autre nation. Les Princes brillent pendant leur vie; mais ils ne sont *illustres* dans la postérité que par les monumens de grandeur, de sagesse, & de bonté qu'ils laissent après eux. Il y a des auteurs *célebres* qu'il n'est pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, sans faire courir beaucoup de risque à sa propre réputation. Il suffit d'être *renommé* dans un art ou dans un métier à Paris pour y faire bien vîte sa fortune.

Fameux, *célebre* & *renommé* ſe diſent des perſonnes & des autres choſes ; mais *illuſtre* ne s'applique qu'aux perſonnes, du moins quand on veut être ſcrupuleux ſur le choix des termes.

Eroſtrate chez les Grecs brûla le Temple de Diane pour ſe rendre *fameux* : il y réüſſit plus par la défenſe que les juges firent de le nommer que par ſon action : la plûpart de nos libelles ont le même ſort, ils ſe tirent de la pouſſiere & ſe rendent *fameux* par un Arrêt. La bataille de Cannes rendit les Carthaginois *illuſtres*;la journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les Eſpagnols ; & ces deux actions ſont *célebres* dans l'hiſtoire quoique malheureuſes pour les Peuples qui en ont conſervé la mémoire. Les Gobelins ont été des Teinturiers ſi *renommés* que leur nom eſt demeuré au lieu où ils travailloient & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les vins de Falerne ayent été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille eſt plus de bourgeoiſie. *Maiſon* eſt plus de qualité.

On dit, en parlant de naiſſance, être d'honnête *famille* & de bonne *maiſon*. On dit auſſi *famille* royale & *maiſon* ſouveraine.

Les *familles* ſe font par les alliances, par une façon de vivre polie par des maniéres diſtinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui paſſent de pere en fils. Les *maiſons* ſe forment par les titres, par les hautes dignités dont elles ſont illuſtrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FANE'E. FLETRIE.

Ces deux mots différent entr'eux du plus au moins; le ſecond enchérit au-deſſus du premier; une fleur qui n'eſt que *fanée* peut quelquefois reprendre ſon éclat; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, ſe *fane* par la longueur du tems, & peut ſe *flétrir* promptement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.

Toutes ces qualités, très opposées à la bonne société, sont l'effet & en même tems l'expression d'un goût particulier, qui s'écarte mal-à-propos de celui des autres. C'est-là l'idée générale qui les fait synonymes, & sous laquelle ils sont employés assez indifféremment dans beaucoup d'occasions, parce qu'on n'a point alors en vûë les idées particuliéres qui les distinguent. Mais chacun n'en a pas moins son propre caractère, que je crois rencontrer assez heureusement en disant, que s'écarter du goût par excès de délicatesse ou par une recherche du mieux faite hors de saison c'est être *fantasque*; s'en écarter par une singularité d'objet non convenable c'est être *bizarre*; par inconstance ou changement subit de goût c'est être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penser c'est être *quinteux*; par grossiereté de mœurs & défaut d'éducation c'est être *bourru*.

Le *fantaſque* dit proprement quelque choſe de difficile ; le *bizarre* quelque choſe d'extraordinaire ; le *capricieux* quelque choſe d'arbitraire ; le *quinteux* quelque choſe de périodique ; & le *bourru* quelque choſe de mauſſade.

FATAL. FUNESTE.

Ils ſignifient également une choſe triſte & malheureuſe : mais le premier eſt plus un effet du ſort ; & le ſecond eſt plus une ſuite du crime.

Les gens de guerre ſont en danger de finir leurs jours d'une maniére *fatale* ; & les ſcélérats ſont ſujets à mourir d'une maniére *funeſte*.

Ces mots ont ſouvent un ſens augural, je veux dire qu'on s'en ſert pour marquer quelque choſe qui annonce un fâcheux évenement ou qui en eſt l'occaſion. Alors *fatal* ne déſigne qu'une certaine combinaiſon, dans les cauſes inconnuës, qui empêche que rien ne réüſſiſſe, & fait toûjours arriver le mal plûtôt que le bien. *Funeſte* préſage des accidens plus grands & plus accablans, ſoit pour la vie, pour l'honneur, ou pour le cœur.

La galanterie fait la fortune aux uns & devient *fatale* aux autres. Toute liaiſon noüée par le vice eſt *funeſte*.

FAUTE. DE'FAUT. DE'FECTUOSITE'. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans ſon idée un rapport acceſſoire à l'auteur de la choſe ; en ſorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvage, il déſigne auſſi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce ce qu'il y a de mal dans la choſe ſans rapport à l'auteur ; mais il exprime un mal qui conſiſte dans un écart poſitif de la régle. *Défectuoſité* marque quelque choſe qui n'eſt pas mal par lui-même mais uniquement par raport au but de la choſe ou au ſervice qu'on s'en propoſe. *Vice* dit un mal qui naît du fond ou de la diſpoſition naturelle de la choſe, & qui en corrompt la bonté. *Imperfection* déſigne quelque choſe de moins de conſéquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il eſt plus d'uſage dans

la morale que dans la phyſique & dans la mécanique.

La conceſſion d'un pouvoir ſans bornes eſt une grande *faute* dans l'établiſſement du gouvernement,il n'eſt point de légiſlateur qui l'ait faite. Quelques connoiſſeurs ont obſervé qu'il y avoit dans la Chapelle de Verſailles un *défaut* de proportion ,en ce que la grandeur du Vaiſſeau ne répondoit pas à l'élévation. La roture eſt en France une *défectuoſité* qui prive les ſujets de beaucoup de places brillantes , dont ils ſeroient néanmoins capables , comme la nobleſſe en eſt une en Suiſſe qui empêche d'avoir part au gouvernement. L'indigeſtion cauſée par un excès d'alimens eſt moins dangereuſe que celle qui vient du *vice* de l'eſtomac. Les perſonnes ſcrupuleuſes regardent les *imperfections* comme de vrais péchés , dont Dieu doit les punir ; mais les Chrétiens raiſonnables ne les regardent que comme ſuites néceſſaires de l'humanité , dont Dieu ſe ſert ſimplement pour les humilier & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PE'CHE'. DE'LIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la foibleſſe humaine ; elle va contre les régles du devoir. Le *crime* part de la malice du cœur ; il eſt contre les loix de la nature. Le *péché* ne ſe dit que par rapport aux préceptes de la religion ; il va proprement contre les mouvemens de la conſcience. Le *délit* part de la déſobéïſſance ou de la rebellion contre l'autorité légitime ; il eſt une tranſgreſſion de la loi civile ; voilà pourquoi il eſt du ſtile du palais. Le *forfait* vient de ſcélérateſſe & d'une corruption entiére du cœur ; il bleſſe les ſentimens d'humanité, viole la foi, & attaque lu ſûreté publique.

Les emportemens de la colére & les intrigues de la galanterie ſont des *fautes*. Les calomnies & les aſſaſſinats ſont des *crimes*. Les menſonges & les jugemens téméraires ſont des *péchés*. Les duels & les contrebandes ſont des *délits*. Les incendies & les empoiſonnemens ſont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le

crime, ne point décider ſur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTÉ. DÉDAIN.

Le premier de ces mots ſe dit également en bien & en mal ; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaiſe part ; parce que c'eſt dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un ſentiment qui nous empêche de nous familiariſer, & qui nous éloigne des perſonnes que nous croyons au-deſſous de nous, ſoit par la naiſſance, les biens, ou les talens ; avec cette différence que la *fierté* eſt fondée ſur l'eſtime qu'on a de ſoi-même ; & le *dédain* ſur le peu de cas qu'on fait des autres : ce qui rend celui-ci plus odieux & plus inſupportable.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit eſprit ou d'une ſotte éducation. Il y a une ſorte de gens vains qui ſe font du *dédain* une décoration perſonnelle, qu'ils produiſent comme une étiquette pour annoncer le mérite qu'ils prétendent

avoir, & où l'on ne manque pas de lire le contraire de ce qu'ils y croyent écrit.

Il faut éviter de parler & encore plus de badiner avec les personnes *fieres* : pour les *dédaigneuses*, il faut les fuïr ou ne les joindre que pour les mortifier.

FIN. DÉLICAT.

Il suffit d'avoir assez d'esprit pour concevoir ce qui est *fin* ; mais il faut encore du goût pour entendre ce qui est *délicat*. Le premier est au-dessus de la portée de bien des gens ; & le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne.

Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu ; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier goût ne le sentira jamais. On peut chercher l'un ; & il faut saisir l'autre.

Fin est d'un usage plus étendu ; on s'en sert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service, comme d'un mérite, plus rare ; il ne sied pas

aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choses flâteuses. Ainsi l'on dit une satire *fine*, une loüange *délicate*.

FIN. SUBTIL. DE'LIE'.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *subtil* avance adroitement par des voyes courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aisé par des routes sûres.

La défiance rend *fin*. L'envie de réüssir jointe à la présence d'esprit rend *subtil*. L'usage du monde & des affaires rend *délié*.

Les Normands ont la réputation d'être *fins*. Les Gascons passent pour *subtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. E'TABLIR. INSTITUER. E'RIGER.

Fonder c'est donner le nécessaire pour la subsistance ; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir* c'est accorder une place & un lieu de résidence ; il a un rapport par-

ticulier à l'autorité & au gouvernement civil. *Instituer* c'est créer & former les choses ; il en désigne l'auteur on celui qui les a le premier imaginées & mises au monde. *Eriger* c'est changer en mieux la valeur des choses ; il ne s'employe bien que pour les fiefs & les dignités.

Loüis IX a *fondé* les Quinze-Vingts. Loüis XIV. a *établi* les Filles de S. Cyr. S. Ignace de Loyola a *institué* les Jésuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622. sous Loüis XIII.

FOU. EXTRAVAGANT. INSENSE'. IMBECILE.

Le *fou* manque par la raison, & se conduit par la seule impression Mécanique. L'*extravagant* manque par la régle, & suit ses caprices. L'*insensé* manque par l'esprit, & marche sans lumiére. L'*imbécile* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui sans aucun discernement.

Les *fous* ont l'imagination forte : les *extravagans* ont les idées singuliéres : les *insensés* les ont bornées : les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond.

GAIN. PROFIT. LUCRE. E'MOLUMENT. BE'NEFICE.

Le *gain* ſemble être quelque choſe de très-caſuel qui ſuppoſe des riſques & du hazard ; voilà pourquoi ce mot eſt d'un grand uſage pour les joüeurs & pour les commerçans. Le *profit* paroît être plus ſûr & venir d'un rapport habituel, ſoit de fonds, ſoit d'induſtrie ; ainſi l'on dit les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à joüer ou fourniſſent les cartes, & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par les baux. Le *lucre* eſt d'un ſtile plus ſoûtenu, & dont l'idée a quelque choſe de plus abſtrait & de plus général ; ſon caractère conſiſte dans un ſimple rapport à la paſſion de l'interêt, de quelque maniére qu'elle ſoit ſatisfaite ; voilà pourquoi l'on dit très-bien d'un homme, qu'il aime le *lucre* ; & qu'en pareille occaſion l'on ne ſe ſerviroit pas des autres mots avec la même grace. L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois ; marquant non-ſeulement la finance réglée des apointe-

mens, mais encore tous les autres revenants-bons. *Bénéfice* ne ſe dit guére que pour les Banquiers, les commiſſionnaires le change & le produit de l'argent ; ou dans la juriſprudence pour les héritiers, qui craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite tout *gain* fait aux jeux de haſard. On nomme ſouvent *profit* ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que *lucre* pour objet eſt roturier. Ce n'eſt pas toûjours où il y a le plus d'*émolumens* que ſe trouve le plus d'honneur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement de monnoïes ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête-homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſſede, lorſque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

GE'NE'RAL. UNIVERSEL.

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général*; mais la providence de Dieu eſt *univerſelle*.

Un Orateur parle en *général*, lorſqu'il ne fait point d'application particuliére. Uu ſavant eſt *univerſel* lorſqu'il ſait de tout.

GE'NIE. TALENT.

Il naiſſent tous les deux avec nous, & ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les arts & pour les emplois: mais le *génie* paroît être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif; le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On a le *génie* de la Poëſie & de la

Peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir un rapport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de rapport au ſexe quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour ; les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſouffre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoître la qualité des *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les gouvernemens il ſe trouve de *gens* mal-intentionnés ; & il y a toûjours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les Rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONNEUR.

La *gloire* dit quelque choſe de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de ſon propre mouvement & ſans y être obligé, les choſes les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute ; ſans répugnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire* ; mais il ne lui eſt pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le déſir d'acquérir de la *gloire* pouſſe quelquefois le courage du ſoldat juſqu'à la témérité ; & les ſentimens d'*honneur* le retiennent ſouvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il eſt aſſez d'uſage, dans le diſcours, de mettre l'interêt en antitheſe avec la *gloire*, & le goût avec l'*honneur*. Ainſi l'on dit qu'un auteur qui travaille pour la *gloire*, s'attache plus à perfectionner ſes ouvrages que celui

qui travaille pour l'interêt ; & que quand un avare fait de la dépense c'est plus par *honneur* que par goût.

GRACES. AGRE'MENS.

Les *graces* naissent d'une politesse naturelle accompagnée d'une noble liberté ; c'est un verni qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agrémens* viennent d'un assemblage de traits fins que l'humeur & l'esprit animent ; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulierement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *graces*, & l'esprit d'*agrémens*. L'on dit d'une personne, qu'elle marche, danse, chante avec *grace*, & que sa conversation est pleine d'*agrémens*.

Que peut désirer un homme dans une Dame que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *graces* & *d'agrémens*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit & de plus délicat dans les sentimens? En est-il de ce caractère ?

GRAVE. SE'RIEUX. PRUDE.

On eſt *grave* par ſageſſe & par mâturité d'eſprit. On eſt *ſérieux* par humeur & par tempérament. On eſt *prude* par goût & par affectation.

La légereté eſt l'oppoſé de la *gravité*; l'enjoüement l'eſt du *ſérieux*; le badinage l'eſt de la *pruderie*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale ſévere rendent *ſérieux*. Le déſir de paſſer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS. E'PAIS.

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité de ſa circonférence : elle eſt *épaiſſe* par l'une de ſes dimenſions.

Un arbre eſt *gros*. Une planche eſt *épaiſſe*.

Il eſt difficile d'embraſſer ce qui eſt *gros*. On a de la peine à percer ce qui eſt *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en pratique rendent *habile*. Celles qui

ne demandent que de la ſpéculation font le *ſavant*. Celles qui rempliſſent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils ſont *habiles*; du Philoſophe & du Mathématicien, qu'ils ſont *ſavans*; de l'Hiſtorien & du Juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu; le *ſavant* plus profond; & le *docte* plus univerſel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience; *ſavans* par la méditation; *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. RE'PUGNANCE.

Le mot de *haine* s'applique plus ordinairement aux perſonnes. Les mots d'*averſion* & d'*antipathie* conviennent à tout également. On ne ſe ſert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions; c'eſt-à-dire, lorſqu'il s'agit de faire quelque choſe.

La *haine* eſt plus volontaire; & paroît jetter ſes racines dans la paſſion, ou dans le reſſentiment d'un cœur irrité & plein de fiel. L'*averſion* & l'*an-*

tipathie ſont moins dépendantes de la liberté ; & paroiſſent avoir leur ſource dans le tempérament, ou dans le goût naturel ; mais avec cette différence que l'*averſion* a des cauſes plus connuës ; & que l'*antipathie* en a de plus ſecrettes. Pour la *repugnance* elle n'eſt pas comme les autres, une habitude qui dure ; c'eſt un ſentiment paſſager, cauſé par la peine où par le dégoût de ce qu'on eſt obligé de faire.

Les maniéres impertinentes & les mauvaiſes qualités, qu'on remarque dans les perſonnes ou qu'on leur attribuë, nourriſſent la *haine* ; elle ne ceſſe que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, ſoit par un retour d'eſtime, ſoit par reconnoiſſance pour quelque ſervice, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur & les façons d'agir oppoſées aux nôtres nous donnent de l'*averſion* pour les perſonnes qui les ont ; elle ne ceſſe que lorſque ces perſonnes changent & s'accommodent à notre eſprit & à nos mœurs ; ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclina-

tions. La différence du tempérament, la ſingularité de l'humeur , l'eſprit particulier, & le je-ne-ſais quoi d'un air qui déplaît produiſent l'*antipathie*; elle dure juſqu'à ce que les reſſorts ſecrets du ſang & de la nature ayent fait un aſſez grand changement dans le goût, pour qu'il ſoit univerſel ou entiérement ſoumis à la raiſon. Une infinité de motifs particuliers peuvent cauſer la *répugnance* qu'on a à uſer des choſes ou à les faire, ſelon la nature de ces choſes, les occaſions, & les circonſtances ; on ne la ſent qu'autant qu'on eſt contraint par les autres, ou qu'on ſe contraint ſoi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les perſonnes qu'on hait, & y noircit juſqu'aux vertus. L'*averſion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la ſociété comme quelque choſe de fort déſagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut ſouffrir, & nous en rend la compagnie fâtigante. La *répugnance* empêche qu'on ne faſſe les choſes de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'eſt pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un un homme d'esprit, de la *haine* à l'amour que de la *haine* à l'indifférence. C'est quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre que nous avons le plus d'*aversion*. Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie*; tout ce que nous pouvons faire c'est de la dissimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance* ce que la raison, l'honneur, & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice ; de l'*aversion* que pour ce qui est nuisible ; de l'*antipathie* que pour ce qui porte au crime ; & de la *répugnance* que pour les fausses démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.

Le dernier de ces mots suppose toûjours quelque appareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluënt l'éclat ; la *harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connuë, & le *discours* étant souvent pré-

paré pour des occaſions publiques & brillantes. Je fais donc excuſe à certains critiques ſi je n'adhére pas au jugement qu'ils ont porté ſur cet article; & ſi je ne penſe pas, comme eux, que ce ſoit dans cette idée d'appareil que conſiſte la différence qui eſt entre la *harangue* & le *diſcours*. Ce n'eſt pas faute de docilité, c'eſt faute de perſuaſion; puiſque les *diſcours*, qu'on prononce aux réceptions des Académiciens, dans les chaires, & en cent autres occaſions, peuvent avoir l'appareil le plus éclatant ſans être ni *harangues* ni *oraiſons*; & que, dans une converſation ſecrette ou dans une tête à tête on peut *haranguer* au lieu de *diſcourir*. Leur cenſure n'a été fondée que ſur ce qu'ils ont penſé que le mot de *diſcours* étoit placé dans le ſens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le ſens particulier d'un *diſcours* préparé. Mais quelle apparence qu'on puiſſe le prendre dans un autre ſens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaiſon & en faire un ſynonyme avec le mot de *harangue*. Ce préliminaire poſé,

posé, voici comment je crois devoir caractèriser ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur ; elle a pour but de persuader & d'émouvoir ; sa beauté consiste à être vive, forte, & touchante. Le *discours* s'adresse directement à l'esprit; il se propose d'expliquer & d'instruire; sa beauté est d'être clair, juste, & élégant. L'*oraison* travaille à prévenir l'imagination ; son plan roule ordinairement sur la loüange ou sur la critique ; sa beauté consiste à être noble, délicate, & brillante.

Le Capitaine fait à ses soldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *discours*, pour déveloper ou pour soûtenir un systême. L'Orateur prononce une *oraison* funébre, pour donner à l'assemblée une grande idée de son héros.

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *discours* en diminuënt souvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraison* fait perdre l'avantage du vrai.

HASARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.

Le *hasard* ne forme ni ordre ni dessein ; on ne lui attribuë ni connoissance ni volonté ; & ses évenemens sont toûjours très-incertains. La *fortune* forme des plans & des desseins, mais sans choix : on lui attribuë une volonté sans discernement ; & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *sort* suppose des différences & un ordre de partage ; on ne lui attribuë qu'une détermination cachée, qui laisse dans le doute jusqu'au moment qu'elle se manifeste. Le *destin* forme des desseins, des ordres, & des enchaînemens de causes ; on lui attribuë la connoissance, la volonté, & le pouvoir ; ses vûës sont fixes & déterminées.

Le *hasard* fait. La *fortune* veut. Le *sort* décide. Le *destin* ordonne.

La plûpart des succès sont plus l'effet du *hasard* que de l'habileté. Il en coûte beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vû des intrépides abandonner volontairement leur vie

au *ſort* du dé. Tout ce qui eſt écrit dans le livre du *deſtin* eſt inévitable ; parce qu'on ne peut ni forcer ſon tempérament ni voir au-delà de la portée de ſes lumiéres.

HONNETE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.

Nous ſommes *honnêtes* par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils* par les honneurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à notre rencontre. Nous ſommes *polis* par les façons flâteuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux* par des airs prévenans pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſommes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les maniéres *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſtime. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie; *civil* ſans importunité : *poli* ſans fadeur : *gracieux* ſans minauderie : & *affable* ſans familiarité

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentimens de modeſtie produiſent la *pudeur*. Elles font quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au viſage : mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de ſe glorifier ni d'avoir *honte* de ſa naiſſance, ce ſont des traits d'orguëil ; mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pudeur* ſoit une vertu, il y a néanmoins des occaſions où elle paſſe pour foibleſſe & timidité.

ICI. LA.

Ici eſt le lieu même où eſt la perſonne qui parle. *Là* eſt un lieu différent. Le premier marque & ſpécifie l'endroit. Le ſecond eſt plus vague ; il a beſoin, pour être entendu, d'être

accompagné de quelque ſigne de l'œil ou de la main.

On dit venez *ici*, allez-*là*. L'un eſt plus près, l'autre eſt plus éloigné.

IDE'E. PENSE'E. IMAGINATION.

L'*idée* repréſente l'objet : la *penſee* le conſidére : l'*imagination* le forme. La premiére peint : la ſeconde examine : la troiſiéme ſéduit.

On eſt ſûr de plaire dans la converſation quand on a des *idées* juſtes, des *penſées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plûpart des conteſtations, faute de ſimplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuſer les *penſées*. On accuſe les femmes de prendre ſouvent les *imaginations* pour des réalités.

IL-FAUT. IL-EST-NE'CESSAIRE. ON-DOIT.

La premiére de ces expreſſions marque plus préciſément une obligation de complaiſance, de coûtume, ou d'interêt perſonnel : *il-faut* hurler

avec les loups : *il-faut* ſuivre la mode : *il-faut* connoître avant que d'aimer. La ſeconde marque plus particuliérement une obligation eſſentielle & indiſpenſable : *il-eſt-néceſſaire* d'aimer Dieu pour être ſauvé : *il-eſt-néceſſaire* d'être complaiſant pour plaîre. La troiſiéme eſt plus propre à déſigner une obligation de raiſon ou de bienſéance : *on-doit* dans chaque choſe s'en rapporter aux maîtres de l'art : *on-doit* quelquefois éviter dans le public ce qui a du mérite dans le particulier.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'eſt un plus grand défaut d'être *groſſier* que d'être ſimplement *impoli*, & c'en eſt encore un plus grand d'être *ruſtique*.

L'*impoli* manque de belles maniéres ; il ne plaît pas. Le *groſſier* en a de déſagréables ; il déplaît. Le *ruſtique* en a de choquantes : il rebute.

L'*impoliteſſe* eſt le défaut des gens d'une médiocre éducation : la *groſſiereté* l'eſt de ceux qui en ont eû une mauvaiſe : la *ruſticité* l'eſt de ceux qui n'en ont point eû.

On souffre l'*impoli* dans le commerce du monde : on évite le *grossier* : on ne se lie point du tout avec le *rustique*.

INCERTITUDE. DOUTE. IRRE'SOLUTION.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision ; mais l'*incertitude* vient de ce que l'évenement des choses est inconnu ; le *doute* vient de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix ; & l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches ; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire ; & dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire.

L'homme sage ne sort guére de l'*incertitude* sur l'avenir ; du *doute* sur les opinions ; & de l'*irrésolution* sur les engagemens.

INCLINATION. PENCHANT.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *penchant*. La premiére nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne.

Il ſemble auſſi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation ; & que le *penchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies eſt eſſentiel pour les jeunes gens ; parce qu'à cet âge on prend aiſément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *penchant* inſurmontable vers le plaiſir ; il le cherche même au moment qu'il croît ſe faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête ; mais on ſuppoſe celui du *penchant* plus ſenſuel, & quelquefois même honteux. Ainſi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les arts & pour les ſciences ; & qu'il a du *penchant* à la débauche & au libertinage.

INCROYABLE. PARADOXE.

On ſe ſert d'*incroyable* en fait d'évenemens ; & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choſes *incroyables* : on propoſe des *paradoxes*.

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable* lorſque c'eſt leurs maîtres qui parlent. Une propoſition

nouvelle, quoique vraïe, risque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoique extravagante, conserve tout son crédit.

INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NEGLIGENT.

On est *indolent* par défaut de sensibilité; *nonchalant* par défaut d'ardeur; *paresseux* par défaut d'action; *négligent* par défaut de soin.

Rien ne pique l'*indolent*; il vit dans la tranquillité & hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant*; il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *paresseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'appanage du *négligent*; tout lui échappe,& il ne se pique point d'exactitude.

L'*indolence* émousse le goût. La *nonchalance* craint la fâtigue. La *paresse* fuït la peine. La *négligence* apporte des délais & fait manquer l'occasion.

Je crois que l'amour est de toutes les passions la plus propre à vaincre

l'*indolence*. Il me semble qu'on surmonte plus aisément la *nonchalance* par la crainte du mal que par l'espérance du bien. L'ambition fut toûjours l'ennemie mortelle de la *paresse*. Des intérêts personnels & considérables ne souffrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite. Le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent.

Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte ; celle du *savoir-faire* est plus sûre.

On nomme chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans emplois, sans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'aquiert plus par pénétration que par maximes.

INIMITIÉ. RANCUNE.

L'*inimitié* est plus déclarée ; elle paroît toûjours ouvertement. La *rancune* est plus cachée ; elle dissimule.

Les mauvais ſervices & les diſcours déſobligeans entrétiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorſque fâtigué de chercher à nuïre on ſe raccommode, ou que perſuadé par des amis communs on ſe réconcilie. Le ſouvenir d'un tort ou d'un affront reçû conſerve la *rancune* dans le cœur ; elle n'en ſort que lorſqu'on n'a plus aucun déſir de vengeance, ou qu'on pardonne ſincérement.

L'*inimitié* n'empêche pas toûjours d'eſtimer ſon ennemi, ni de lui rendre juſtice; mais elle empêche de le careſſer, & de lui faire du bien autrement que par certains mouvemens d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on ſacrifie quelquefois ſa vengeance. La *rancune* fait toûjours embraſſer avec plaiſir l'occaſion de ſe venger, mais elle ſait ſe couvrir de l'extérieur de l'amitié juſqu'au moment qu'elle trouve à ſe ſatisfaire.

Il y a quelquefois de la nobleſſe dans l'*inimitié*, & il ſeroit honteux de n'en point avoir pour certaines perſonnes : mais la *rancune* a toûjours quelque choſe de bas; un courage

fier refuſe nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vû les ſentimens être héréditaires, & l'*inimitié* ſe perpétuer dans les familles ; les mœurs ſont changées, le fils ne veut du pere que la ſucceſſion des biens. Les réconciliations parfaites ſont rares ; il reſte ſouvent bien de la *rancune* après celles qui paroiſſent être les plus ſincéres ; & la façon de pardonner qu'on attribuë aux Italiens eſt aſſez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un philoſophe. S'il y a un cas où la *rancune* ſoit excuſable, c'eſt à l'égard des traitres; leur crime eſt trop noir pour qu'on puiſſe penſer à eux ſans indignation.

INSINUER. PERSUADER. SUGGE'RER.

On *inſinuë* finement & avec adreſſe. On *perſuade* fortement & avec éloquence. On *ſuggere* par crédit & avec artifice.

Pour *inſinuer*, il faut ménager le

tems, l'occaſion, l'air, & la maniére de dire les choſes. Pour *perſuader*, il faut faire ſentir les raiſons & l'avantage de ce qu'on propoſe. Pour *ſuggérer*, il faut avoir aquis de l'aſcendant ſur l'eſprit des perſonnes.

Inſinuer dit quelque choſe de plus délicat. *Perſuader* dit quelque choſe de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans ſa valeur quelque choſe de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *inſinuer*. On propoſe nettement ce qu'on veut *perſuader*. On fait valoir ce qu'on veut *ſuggérer*.

On croit ſouvent avoir penſé de ſoi-même ce qui a été *inſinué* par d'autres. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raiſonnement a *perſuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonſtratives. La ſociété des perſonnes qui ne penſent & n'agiſſent qu'autant qu'elles ſont *ſuggérées* par leurs domeſtiques ne peut pas être d'un goût bien délicat.

INTE'RIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* est caché par l'extérieur. Le *dedans* est renfermé par les dehors.

Il faut savoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en-*dedans*, & régulier en-dehors.

Les politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame ; ils retiennent au-*dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs passions.

INTE'RIEUR. INTERNE. INTRINSEQUE.

Intérieur se dit plus particuliérement des choses spirituelles. *Interne* a plus de rapport aux parties du corps. *Intrinseque* s'applique à la valeur ou à la qualité qui résulte de l'essence des choses mêmes, indépendamment de l'estimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* sont les plus dangereuses. Les fréquentes mutations de monnoyes ont appris à faire attention à leur valeur *intrinseque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On *trouve* des choſes cachées, par la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'eſprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Phyſique *trouve* les cauſes & les effets.

Le Baron de Ville a *inventé* la machine de Marli. Harvée a *trouvé* la circulation du ſang.

JOYE. GAYETÉ.

La *joye* eſt dans le cœur. La *gayeté* eſt dans les maniéres. L'une conſiſte dans un doux ſentiment de l'ame; l'autre dans une agréable ſituation d'eſprit.

Il arrive quelquefois que la poſſeſſion d'un bien, dont l'eſpérance nous avoit cauſé beaucoup de *joye*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut ſouvent qu'un tour d'imagination, pour faire ſuccéder une grande *gayeté* aux larmes qui paroiſſent les plus amères.

JUSTESSE. PRECISION.

La *justeſſe* empêche de donner dans le faux ; & la *préciſion* écarte l'inutile.

Le diſcours *précis* eſt une marque ordinaire de la *juſteſſe* de l'eſprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule, le *poltron* n'oſe avancer. Le premier ne ſe défend pas ; il manque de valeur. Le ſecond n'attaque point ; il péche par le courage.

Il ne faut pas conter ſur la réſiſtance d'un *lâche*, ni ſur le ſécours d'un *poltron*.

LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.

Ce ſont gens qui prennent ce qui ne leur appartient pas ; avec cette différence que le *larron* prend en cachette : il dérobe. Le *fripon* prend par fineſſe : il trompe. Le *filou* prend avec adreſſe & ſubtilité : il eſcamote. Le *voleur* prend de toutes maniéres, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert ; le *fripon* d'être reconnu ; le *filou* d'être ſurpris : & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même chose *lasse*. La peine *fâtigue*. On se *lasse* à se tenir debout. On se *fâtigue* à travailler.

Etre *las* c'est ne pouvoir plus agir. Etre *fâtigué* c'est avoir trop agi.

La *lassitude* se fait quelquefois sentir sans qu'on n'ait rien fait ; elle vient alors d'une disposition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le sang. La *fâtigue* est toûjours la suite de l'action ; elle suppose un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le sens figuré, un suppliant *lasse* par sa persévérance ; & il *fâtigue* par ses importunités.

On se *lasse* d'attendre. On se *fâtigue* à poursuivre.

LEGERE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légere* ne s'attache pas fortement. Une *inconstante* ne s'attache pas pour long-tems. Une *volage* ne s'attache pas à un seul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légere* ſe donne à un autre parce que le premier ne la retient pas ; l'*inconſtante* parce que ſon amour eſt fini ; la *volage* parce qu'elle veut goûter de pluſieurs ; & la *changeante* parce qu'elle en veut goûter de différens.

Les hommes ſont ordinairement plus *légers* & plus *inconſtans* que les femmes ; mais celles-ci ſont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainſi les premiers péchent par un fond d'indifférence, qui fait ceſſer leur attachement ; & les ſecondes par un fond d'amour, qui leur fait ſouhaiter de nouveaux attachemens. Par conſéquent le mérite des hommes me paroît être dans la perſévérance ; & celui des femmes dans la réſiſtance : le premier eſt plus rare ; le ſecond plus glorieux. Les uns doivent ſe munir contre les dégoûts ; & les autres contre les attaques : choſes très-difficiles, que j'oſe même dire impoſſibles à moins que la raiſon de concert avec le cœur ne ſoit également de la partie.

LEVER. ELEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.

On *leve* en dreſſant ou en mettant débout. On *éleve* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *ſouleve* en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe* en ajoûtant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étenduë. On *exhauſſe* en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt-à-dire en donnant plus de hauteur par une continuation de la choſe-même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une ſtatuë, *ſoulever* un coffre, *hauſſer* les épaules & la voix, *exhauſſer* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agiſſent, ou que les parties d'une choſe ne ſe ſéparent. On *attache* pour arrêter une choſe, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les pieds & les mains d'un criminel; & on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faiſceau de verges avec

une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le ſens figuré un homme eſt *lié* lorſqu'il n'a pas la liberté d'agir ; & il eſt *attaché* quand il n'eſt pas en état de changer de parti ou de le quitter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorſque nous ne voyons pas nos liens ; & nous ne ſentons pas que nous ſommes *attachés*, lorſque nous ne penſons point à faire uſage de notre liberté.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'eſpace. ***Endroit*** n'indique proprement que la partie d'un eſpace plus étendu. ***Place*** inſinuë une idée d'ordre & d'arrangement. Ainſi l'on dit le *lieu* de l'habitation ; l'*endroit* d'un livre cité ; la *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a ſcéance dans une aſſemblée.

On eſt dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la place.

Paris eſt le *lieu* du monde le plus agréable. Les eſpions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premiéres

places ne ſont pas toûjours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préferer les *lieux* ſains, les *endroits* connus, & les *places* convenables.

LITE'RATURE. E'RUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me ſemble, entre les quatre premiéres de ces qualités un ordre de gradation & de ſublimité d'objet, ſuivant le rang où elles ſont ici placées. La *litérature* déſigne ſimplement les connoiſſances qu'on aquiert par les études ordinaires du collège; car ce mot n'eſt pas pris ici dans le ſens où il ſert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoiſſances plus recherchées, mais dans l'ordre ſeulement des belles-lettres. Le *ſavoir* dit quelque choſe de plus étendu, principalement dans ce qui eſt de pratique. La *ſcience* enchérit par la profondeur des connoiſſances, avec un rapport particulier à ce qui eſt de ſpéculation. Quant-au mot

de *doctrine* il ne se dit proprement qu'en fait de mœurs & de réligion : il emporte aussi une idée de choix dans le dogme , & d'attachement à un parti ou à une secte.

La *litérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *savoir* fait les doctes. La *science* fait les savans. La *doctrine* fait les gens instruits.

Il y a eû un tems où la noblesse se piquoit de n'avoir pas même les premiers élemens de *litérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amusemens infinis à une vie tranquille & retirée. Il faut dans le *savoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orguëil qu'on fait à la *science* n'est qu'une orguëilleuse insulte de la part de l'ignorance. On suit ordinairement la *doctrine* de ses maîtres ; sans trop examiner si elle est la bonne.

LOURD. PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps : celui de *pesant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'esprit. Il faut de la

force pour porter l'un ; de la ſupério·rité de génie pour ſoûtenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un Etat eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul.

LUEUR. CLARTE'. SPLENDEUR.

La *lueur* eſt un commencement de *clarté*, & la ſplendeur en eſt la perfection : ce ſont les trois différens dégrés de l'effet de la lumiére.

Tout le ſécours de la *lueur* ſe borne à faire appercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement diſtinguer & connoître. La *ſplendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT. DESASTRE.

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux évenement. Mais le *malheur* s'applique particuliérement aux évenemens de fortune & de choſes étrangeres à la perſonne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne - même. Le

desastre dit quelque chose de plus général.

C'est un malheur de perdre son argent ou son ami. C'est un *accident* de tomber ou d'être blessé. C'est un *desastre* de se voir tout-à-coup ruïné & deshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident*, & un *desastre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. ME'CHANT. MALICIEUX.

Le *malin* l'est de sang froid ; il est rusé quand il nuït c'est un tour qu'il joüe : pour s'en défendre il faut s'en défier. Le *mauvais* l'est par emportement : il est violent : quand il nuït il satisfait sa passion: pour n'en rien craindre il ne faut pas l'offenser. Le *méchant* l'est par tempérament : il est dangereux : quand il nuït il suit son inclination : pour en être à couvert le meilleur est de le fuïr. Le *malicieux* l'est par caprice : il est obstiné : s'il nuït c'est de rage : pour l'appaiser il faut lui céder.

L'amour est un Dieu *malin* qui se moque de ceux qui l'adorent. Le poltron

poltron fait le *mauvais* quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes ſont quelquefois plus *méchans* que les femmes ; mais les femmes ſont toûjours plus *malicieuſes* que les hommes.

MASQUÉ. DÉGUISÉ. TRAVESTI.

Il faut pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert du mot de *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, lorſqu'il s'agit de paſſer en inconnu ; & c'eſt alors prendre un habit ordinaire & commun dans la ſociété mais très-éloigné & très-différent de celui de ſon état.

On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes ennemis.

MATIERE. SUJET.

La *matière* eſt ce qu'on employe dans le travail. Le *ſujet* eſt ſur quoi l'on travaille.

La *matière* d'un diſcours conſiſte

dans les mots, dans les phrafes, & dans les penfées. Le *fujet* eft ce qu'on explique par ces mots, par ces phrafes, & par ces penfées.

Les raifonnemens, les paffages de l'Ecriture fainte, les penfées des Peres de l'Eglife, les caractères des paffions, & les maximes de morale font la *matiére* des fermons. Les myftères de la Foi & les préceptes de l'Evangile en doivent être le *fujet*.

ME'NAGE. M'ENAGEMENT. E'PARGNE.

On fe fert du mot de *ménage* en fait de dépenfe ordinaire; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires; & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* eft le talent des femmes; il empêche de fe trouver court dans le befoin. Le *ménagement* eft du reffort des maris; il fait qu'on n'eft jamais dérangé. L'*épargne* convient aux peres; elle fert à amaffer pour l'établiffement de leurs enfans.

MENU. DÉLIÉ. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la grosseur dont il manque, & d'autres fois il en a à la grandeur en tous sens. Le *délié* n'est opposé qu'à la grosseur, supposant toûjours une sorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaisseur, pouvant beaucoup avoir des autres dimensions. Ainsi l'on dit une jambe & une écriture *menuë*; un fil *délié*; une planche & une étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un sens plus général; *poser* & *placer* en ont un plus restraint; mais *poser* c'est mettre avec justesse, dans le sens & de la maniére dont les choses doivent être mises; *placer* c'est le mettre avec ordre, dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poser* il faut de l'adresse dans la main: pour bien *placer* il faut du goût & de la science.

On *met* des colonnes pour soûtenir un édifice; on les *pose* sur des bases; on les *place* avec symétrie.

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'eſt pas long : un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *moment* a une ſignification plus étenduë ; il ſe prend quelquefois pour le tems en général, & il eſt d'uſage dans le ſens *figuré*. Le mot d'*inſtant* a une ſignification plus reſſerrée ; il marque la plus petite durée du tems, & n'eſt jamais employé que dans le ſens litéral.

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable ; quelquefois un *inſtant* trop-tôt ou trop-tard eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toûjours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſauroit prévoir. Il ne faut ſouvent qu'un *inſtant* pour changer la face entiére des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* ſont chers à qui connoît le prix du tems. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans ſa valeur que l'idée d'un Etre ſeul quoique général ; c'eſt ce qui exiſte. *Univers* renferme l'idée de pluſieurs Etres, ou plûtôt celle de toutes les parties du monde ; c'eſt tout ce qui exiſte. Le premier de ces mots ſe prend quelquefois dans un ſens particulier, comme quand on dit l'ancien & le nouveau *monde*, & dans un ſens figuré, comme quand on dit en ce *monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le ſecond ſe prend toûjours à la lettre, & dans un ſens qui n'excepte rien. C'eſt pourquoi il faut ſouvent joindre le mot TOUT avec celui de *monde* ; mais il n'eſt pas néceſſaire de donner cette épithéte au mot d'*univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échauffe tout *le monde*, & qu'il eſt le foyer de l'*univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le *mot* eſt la langue ; l'uſage en décide. Le *terme* eſt du ſujet ; la convenance en fait la bonté. L'*expreſſion*

eſt de la penſée ; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots* ; ſa préciſion dépend des *termes* ; & ſon brillant dépend des *expreſſions*.

Tout diſcours travaillé demande que les *mots* ſoient françois ; que les *termes* ſoient propres ; & que les *expreſſions* ſoient nobles.

Un *mot* haſardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'arts ſont aujourdhui moins ignorés dans le grand monde ; il en eſt pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profeſſion de ces arts. Les *expreſſions* guindées & trop recherchées font à l'égard du diſcours ce que le fard fait à l'égard de la beauté du ſexe ; employées pour embelir, elles enlaidiſſent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne ſoûtient pas ſes entrepriſes. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté ; on l'arrête, on le tourne, on l'intimide, & on le fait changer aiſément. Le ſecond manque

de volonté & d'émulation ; on ne peut le piquer ni le rendre ſenſible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'eſt pas propre à le former.

NE'GOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de banque & de marchandiſes. Le *commerce* & le *trafic* ne regardent que celles de marchandiſes ; avec cette différence, ce me ſemble, que le *commerce* ſe fait plus par vente & par achat ; & le *trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RE'CENT.

Ce qui n'a point ſervi eſt *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru eſt *nouveau*. Ce qui vient d'arriver eſt *récent*.

On dit d'un habit qu'il eſt *neuf* ; d'une mode qu'elle eſt *nouvelle* ; d'un fait qu'il eſt *récent*.

Une penſée eſt *neuve* par le tour qu'on lui donne ; *nouvelle* par le ſens qu'elle exprime ; *récente* par le tems de ſa production.

Celui qui n'a pas encore l'expé-

rience & l'uſage du monde eſt un homme *neuf*. Celui qui ne commence que d'y entrer, ou qui eſt le premier de ſon nom, eſt un homme *nouveau*. L'on eſt moins touché des anciennes hiſtoires que des *récentes*.

NOMMER. APPELLER.

On *nomme* pour diſtinguer dans le diſcours. On *appelle* pour faire venir dans le beſoin.

Le Seigneur *appella* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam, pour l'inſtruire de leurs noms ; tel eſt le ſens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toûjours *nommer* les choſes par leurs noms, ni *appeller* toutes ſortes de gens à ſon ſécours.

NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. RÉFLEXIONS.

Les *notes* diſent quelque choſe de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une diſtinction. Les *obſervations* déſignent quelque choſe de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment ſeulement quelque choſe d'ajoûté aux penſées de l'auteur.

Les *notes* ſont ſouvent néceſſaires. Les *remarques* ſont quelquefois utiles. Les *obſervations* doivent être ſavantes. Les *réflexions* ne ſont pas toûjours juſtes.

Le changement des mœurs & des uſages fait que la plûpart des Auteurs ont beſoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'aûſſi bonnes *remarques* à faire ſur les modernes que ſur les anciens. Les *obſervations* hiſtoriques qu'on a faites rendent l'antiquité plus connuë. Les *réflexions* ne ſervent le plus ſouvent qu'à faire perdre de vûë la premiére penſée.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils ſont tous les deux des interpretations ou des explications d'un texte : mais la *gloſe* eſt plus litérale, & ſe fait preſque mot-à-mot : le *commentaire* eſt plus libre, & moins ſcrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur eſt aſſez ordinaire d'être diffus ſur ce qui s'entend aiſément, & de garder le ſilence ſur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occaſion ſe dit pour l'arrivée de quelque choſe de nouveau, ſoit que cela ſe préſente ou qu'on le cherche ; & dans un ſens aſſez indéterminé pour le tems comme pour l'objet. *Occurence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche ; & avec un rapport fixé au tems préſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'évenemens, d'affaires, ou d'intérêts. *Cas* s'employe pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport ſingulier à l'eſpêce & à la particularité de la choſe. *Circonſtance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une choſe acceſſoire à une autre qui eſt la principale.

On connoît les gens dans l'*occaſion*. Il faut ſe comporter ſelon l'*occurence* des tems. Ce ſont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raiſon défend de conſulter la vertu. La di-

verſité des *circonſtances* fait que le même homme penſe différemment ſur la même choſe.

Quoique tous ces mots s'uniſſent aſſez indifféremment avec les mêmes épithétes, il me ſemble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, une belle *occaſion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuſe, un *cas* preſſant, une *circonſtance* délicate ; & qu'on ne diroit pas une *occaſion* heureuſe, une *occurrence* délicate ; une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* preſſante.

OEUVRE. OUVRAGE.

Oeuvre dit préciſément une choſe faite ; mais *ouvrage* dit une choſe travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens font de bonnes-*œuvres* ; les bons ouvriers font de bons-*ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que les cœurs & les paſſions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* eſt plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'eſprit où de la ſcience. Ainſi l'on dit, une *œuvre* de miſé-

ricorde & une *œuvre* d'iniquité, un *ouvrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique.

Oeuvres au pluriel se dit pour le recueïl de tous les *ouvrages* d'un Auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier ou qu'on leur joint quelque épithéte, on se sert du mot d'*ouvrages*.

Il y a dans les *œuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à se donner par la condamnation de la Philosophie de Descartes; c'est l'arrêt de l'université de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expressions sont entierement semblables pour le sens; elles ne différent dans l'usage que par rapport à la délicatesse de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroît qu'on doit se servir de l'*on* après ET, SI, OU, & même après QUE lorsque le mot qui suit commence par la sillabe COM; qu'ailleurs il est ordinairement mieux de se servir d'*on*.

Que l'*on* convienne toujours de la valeur des termes ſi l'*on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet ouvrage par où l'*on* voudra,& l'*on* doit le lire à plus d'une repriſe.

Quelquefois la Poëſie met l'*on* au lieu d'*on* uniquement pour la meſure du vers.

ON-EST-ALLE'. ON-A-ETE'.

La premiére de ces expreſſions ſignifie qu'on eſt parti pour ſe rendre dans un lieu. La ſeconde marque qu'on en eſt de retour.

Tous ceux qui *ſont-allés* à la guerre n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont-été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

ON-NE-SAUROIT. ON-NE-PEUT.

On-ne-ſauroit paroît plus propre pour marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On-ne-peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS qui fortifie la négation ne ſe joint jamais avec

la premiére de ces expressions, & qu'elle accompagne souvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on-ne-sauroit* faire est trop difficile. Ce qu'*on-ne-peut* pas faire est impossible.

On-ne-sauroit bien servir deux maîtres. *On-ne-peut* pas obéïr en même tems à deux ordres opposés.

On-ne-sauroit aimer une personne dont on a lieu de se plaindre. *On-ne-peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'aversion.

Un esprit vif *ne-sauroit* s'appliquer à de longs ouvrages. Un esprit grossier *ne-peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils sont l'un & l'autre une sage disposition des choses : mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui résulte de cette disposition ; & celui de *regle* en a davantage à l'autorité & au modéle qui conduisent la disposition.

On observe l'*ordre* : on suit la *regle*. Le premier est un effet de la seconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *regle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire ; & le *reglement* la maniére dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du droit naturel ; & dans l'idée de l'autre quelque choſe qui tient plus du droit poſitif.

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *regles* de la conduite des hommes ; elles ſont même en droit de déroger à tous les *reglemens* particuliers.

On ſe ſoûmet à la *regle*. On ſe conforme au *reglement*. Quoique celle-là ſoit plus indiſpenſable elle eſt néanmoins plus tranſgreſſée ; parce qu'on eſt plus frappé du détail du *reglement* que de l'avantage de la *regle*.

ORGUEIL. VANITE'. PRE'SOMPTION.

L'*orgueïl* fait que nous nous eſtimons. La *vanité* fait que nous voulons être eſtimés. La *préſomption* fait que nous nous flâtons d'un vain pouvoir.

L'*orguëilleux* ſe conſidére dans ſes propres idées ; plein & bouffi de lui-même, il eſt uniquement occupé de ſa perſonne. Le *vain* ſe regarde dans les idées d'autrui ; avide d'eſtime, il déſire d'occuper la penſée de tout le monde. Le *préſomptueux* porte ſon eſpérance audacieuſe juſqu'à la chimere ; hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puiſſe faire à un *orguëilleux* eſt de lui mettre ſes défauts ſous les yeux. On ne ſauroit mieux mortifier un homme *vain* qu'en ne faiſant aucune attention aux avantages dont il veut ſe faire honneur. Pour confondre le *préſomptueux*, il n'y a qu'à le preſenter à l'éxécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *pareſſe* eſt un moindre vice que la *faineantiſe*. Celle-là ſemble avoir ſa ſource dans le tempérament, & celle-ci dans le caractère de l'ame. La premiére s'applique à l'action de l'eſprit comme à celle du corps : la ſeconde ne convient qu'à cette derniére ſorte d'action.

Le *pareſſeux* craint la peine & la fâtigue ; il eſt lent dans ſes opérations, & fait traîner l'ouvrage. Le *faineant* aime à être déſœuvré ; il hait l'occupation, & fuit le travail.

PAROLE. MOT.

La *parole* exprime la penſée. Le *mot* repréſente l'idée qui ſert à former la penſée. C'eſt pour faire uſage de la *parole* que le *mot* eſt établi. La premiére eſt naturelle, générale, & univerſelle chez les hommes. Le ſecond eſt arbitraire, & varie ſelon les divers uſages des peuples. Le OUI & le NON ſont toûjours & en tous lieux les mêmes *paroles* ; mais ce ne ſont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes ſortes de langues, & dans toutes ſortes d'occaſions.

On a le don de la *parole* & la ſcience des *mots*. On donne du tour & de la juſteſſe à celle-là. On choiſit & l'on range ceux-ci.

Il eſt de l'eſſence de la *parole* d'avoir un ſens & former une propoſition : mais le *mot* n'a pour l'ordinaire qu'une valeur propre à faire partie

de ce ſens ou de cette propoſition. Ainſi les paroles différent entr'elles par la différence des ſens qu'elles ont; le mauvais ſens fait la mauvaiſe *parole* : & les *mots* différent entr'eux ou par la ſimple articulation de la voix, ou par les diverſes ſignifications qu'on leur a attachées ; le mauvais *mot* n'eſt tel que parce qu'il n'eſt point en uſage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toûjours de la fécondité & de l'étenduë de l'eſprit. L'abondance des *mots* ne fait la richeſſe de la Langue qu'autant qu'elle a pour origine la diverſité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* eſt ce qu'on détache du tout. La *part* eſt ce qui en doit revenir. La *portion* eſt ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'aſſemblage ; le ſecond au droit de propriété ; & le troiſiéme à la quantité.

On dit une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain ; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la

ſucceſſion ; une *portion* d'héritage & une *portion* de refectoire.

Dans la coûtume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troiſiéme *partie* des biens pour leur *part*, qui ſe partage entr'elles par égales *portions*.

PAS. POINT.

Pas énonce ſimplement la négation. *Point* appuye avec force & ſemble l'affirmer. Le premier ſouvent ne nie la choſe qu'en partie ou avec modification. Le ſecond la nie toûjours abſolument, totalement, & ſans réſerve. Voilà pourquoi l'un ſe place très-bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaiſe grace. On diroit donc, n'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le néceſſaire : mais ſi l'on vouloit ſe ſervir de *point*, il faudroit ôter les modificatifs & dire, n'être *point* riche, n'avoir *point* le néceſſaire.

Cette même raiſon fait que *pas* eſt toûjours employé avec les mots qui ſervent à marquer le dégré de qua-

lité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, & autres ſemblables. Que *point* figure mieux à la fin de la phraſe, devant la particule DE, & avec le mot DUTOUT, qui au lieu de reſtraindre la négation en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les gens de lettres. La plûpart des Philoſophes ne ſont *pas* fort raiſonnables. Qui n'a *pas* un ſou à dépenſer n'a *pas* un grain de mérite à faire paroître. Si pour avoir du bien il en coûte à la probité je n'en veux *point*. Il n'y a *point* de reſſource dans une perſonne qui n'a *point* d'eſprit. Rien n'eſt ſûr avec les capricieux, vous croyez être bien, *point* du tout, l'inſtant de la plus belle humeur eſt ſuivi de la plus fâcheuſe.

PENSER. SONGER. REVER.

On *penſe* tranquillement & avec ordre, pour connoître ſon objet. On *ſonge* avec plus d'inquiétude & ſans ſuite, pour parvenir à ce qu'on ſouhaite. On *rêve* d'une maniére abſ-

traite & profonde, pour s'occuper agréablement.

Le philosophe *pense* à l'arrangement de son systême. L'homme embarrassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours.

J'ai souvent remarqué que les choses obscures ne paroissent claires qu'à ceux qui ne sçavent pas *penser* nettement; ils entendent tout sans pouvoir rien expliquer. Est-il sage de *songer* aux besoins de l'avenir d'une façon qui fasse perdre la joüissance des biens presens? Le plaisir de *rêver* est peut-être le plus doux mais le moins utile & le moins raisonnable de tous.

PERÇANT. PÉNÉTRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumiére, & du coup d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre; il est difficile de lui cacher la vérité; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* approfondit les choses sans s'ar-

rêter à la ſuperficie ; il n'eſt pas aiſé de lui donner le change ; il ne ſe laiſſe point amuſer.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITÉ.

La *péſanteur* eſt, dans le corps, une qualité qu'on ſent & qu'on diſtingue par elle-même. Le *poids* eſt la meſure ou le dégré de cette qualité, on ne le connoît que par comparaiſon. La *gravité* eſt préciſément la même choſe que la *péſanteur* avec un peu de mêlange de l'idée du *poids* ; c'eſt-à-dire qu'elle déſigne une certaine méſure générale & indéfinie de *péſanteur*. Ce mot, pris dans le ſens phyſique, eſt un terme dogmatique ou de ſcience, qui n'eſt guére d'uſage que dans l'occaſion où l'on parle d'équilibre, & lorſqu'on le joint avec le mot de CENTRE ; ainſi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre il en faut trouver le centre de *gravité* ; mais on s'en ſert plus fréquemment au figuré, lorſqu'il s'agit de mœurs & de maniéres.

On dit abſolument & dans un ſens

indéfini qu'une chofe a de la *péfanteur*; mais on dit rélativement & d'une maniére déterminée qu'elle eft d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raifons prouvent la *péfanteur* de l'air; & le mercure en marque le *poids*.

Au fiécle d'Ariftote, la *péfanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faifoit tendre vers leur centre; & de notre tems, elle eft une impulfion ou un mouvement inconnu qui les envoye dans les places que la nature leur a affignées. Le *poids* feul a d'abord reglé la valeur des monnoïes, enfuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coing.

Dans le fens figuré, la *péfanteur* fe prend en mauvaife part; elle eft alors une qualité oppofée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'efprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'applique à cette forte de mérite qui naît de l'habileté jointe à un extérieur refervé, & qui procure à celui qui le poffède du crédit & de l'autorité fur l'efprit des autres.

Rien n'eſt ſi propre à délivrer l'eſprit de ſa *péſanteur* naturelle que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend ſavant, & la réflexion rend ſage; mais l'une & l'autre émouſſent quelquefois la vivacité de l'eſprit, & le font paroître *péſant* dans la converſation, quoiqu'il penſe finement.

PLAINDRE. REGRETTER.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'abſent. L'un eſt un mouvement de la pitié; & l'autre eſt un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le répentir excite nos *regrets*.

Un courtiſan en faveur eſt l'objet de l'envie, & lorſqu'il tombe dans la diſgrace perſonne ne le *plaint*. Les Princes le plus loüés pendant leur vie ne ſont pas toûjours les plus *regrettés* après leur mort,

Le mot de *plaindre* employé pour ſoi-même change un peu la ſignification

tion qu'il a lorſqu'il eſt employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de ſenſibilité, il ceſſe de repréſenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait ſentir lorſqu'il eſt queſtion des autres; & au lieu de marquer un ſimple ſentiment, il emporte de plus dans ſa ſignification la manifeſtation de ce ſentiment. Nous *plaignons* les autres, lorſque nous ſommes touchés de leurs maux; cela ſe paſſe au dedans de nous, ou du moins ſe peut y paſſer ſans que nous le témoignons au déhors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorſque nous voulons que les autres en ſoient touchés; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot eſt encore quelquefois employé dans un autre ſens que celui dans lequel je viens de le définir; au lieu d'un ſentiment de pitié il en marque un de repentir; on dit en ce ſens qu'on *plaint* ſes pas; qu'un avare ſe *plaint* toutes choſes juſqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on ſoit de ſoi-même, il eſt des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il eſt

bien difficile, quelque philoſophie qu'on ait, de ſouffrir long-tems ſans ſe *plaindre*. Les gens intéreſſés *plaignent* tous les pas qui ne menent à rien. Souvent on ne fait ſemblant de *regretter* le paſſé que pour inſulter au préſent.

Un cœur dur ne *plaint* perſonne. Un courage féroce ne ſe *plaint* jamais. Un pareſſeux *plaint* ſa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime ſeroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorſqu'ils ſouffrent ſans l'avoir mérité ; de ne ſe *plaindre* que quand on peut par-là ſe procurer du ſoulagement ; de ne *plaindre* ſes peines que lorſque la ſageſſe n'a pas dicté de ſe les donner ; & de *regretter* ſeulement ce qui méritoit d'être eſtimé.

PLAISIR. DE'LICE. VOLUPTE'.

L'idée du *plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étenduë que celle de *délice* & de *volupté* ; parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres ; ce qui concerne

l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout eſt capable de nous procurer du *plaiſir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de *plaiſir*; mais elle eſt bien moins étenduë par l'objet; elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſurtout celle de la bonne-chere. L'idée de *volupté* eſt toute ſenſuelle, & ſemble déſigner, dans les organes, quelque choſe de délicat qui rafine & augmente le goût.

Les vrais Philoſophes cherchent le *plaiſir* dans toutes leurs occupations; & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un *délice* pour certaines perſonnes de boire à la glace même en hiver; & cela eſt indifférent pour d'autres même en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité juſqu'à la *volupté*; mais ce moment de ſenſation ne dure guére; tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſentiment, ou une ſituation gracieuſe de l'ame. Mais ils ont encore, ſurtout au pluriel, un autre

ſens, ſelon lequel ils expriment l'objet ou la cauſe de ce ſentiment, comme quand on dit d'une perſonne qu'elle ſe livre entiérement aux *plaiſirs*; qu'elle joüit des *délices* de la campagne; qu'elle ſe plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier ſens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicateſſes particuliéres. Alors le mot de *plaiſirs* a plus de rapport aux pratiques perſonnelles, aux uſages, & aux paſſetems, tels que la table, le jeu, les ſpectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature, l'art, & l'opulence fourniſſent; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choiſies. Celui de *voluptés* déſigne proprement des excès qui tiennent de la moleſſe, de la débauche, & du libertinage; recherchés par un goût outré, aſſaiſonnés par l'oiſiveté, & préparés par la dépenſe; tels qu'on dit avoir été ceux où Tibere s'abandonnoit dans l'Iſle de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui eſt *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui eſt *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaiſſeau ; & le ſecond à ce qui doit être reçû dans cette capacité.

Aux nôces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau ; & par miracle ils ſe trouverent *pleins* de vin.

POURTANT. CEPENDANT. NE'ANMOINS. TOUTE-FOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie ; il aſſûre avec fermeté malgré tout ce qui pourroit être oppoſé. *Cependant* eſt moins abſolu & moins ferme ; il affirme ſeulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* diſtingue deux choſes qui paroiſſent oppoſées ; & il en ſoûtient une ſans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une choſe par exception ; il fait entendre qu'elle n'eſt arrivée que dans l'occaſion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la

vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs ſe piquent d'une morale ſévere, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flâter la ſenſualité. Corneille n'eſt pas toûjours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille eſt un excellent auteur. Que ne haïſſoit pas Néron? *toutefois* il aimoit Popéa.

POUVOIR. PUISSANCE. FACULTÉ.

Ces mots ſont expliqués & pris ici dans le ſens phyſique & litéral. Ils ſignifient tous une diſpoſition dans le ſujet, par le moyen de laquelle il eſt capable d'agir, ou de produire un effet: mais le *pouvoir* vient des ſecours ou de la liberté d'agir: la *puiſſance* vient des forces; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme ſans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeuneſſe manque de ſageſſe pour délibérer, & la vieilleſſe manque de *puiſſance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raiſonner, & en même tems la facilité de s'en acquitter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de malfaire comme un défaut dans l'Etre raisonnable, & feroit-il mieux que toute sa *puissance* se bornât au bien? J'avois dit oüi dans ma précédente édition : & dans celle-ci je laisse répondre Pope qui dit non. La *faculté* de désirer sert à rendre l'homme habile & laborieux : mais elle contribuë aussi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminuë. La *puissance* s'affoiblit. La *faculté* se perd.

L'habitude diminuë beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puissance* & non le désir de satisfaire ses passions. L'ame ne perd de ses *facultés* que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PRE'DICATION. SERMON.

On s'applique à la *prédication* : & l'on fait un *sermon*. L'une est la fonction du Prédicateur ; l'autre est son ouvrage.

Les jeunes Ecclésiastiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication* & négligent la science. La plûpart des *sermons* sont de la troisiéme

main dans le débit ; l'auteur & le copiste en ont fait leur profit avant l'orateur.

Les discours faits aux infidéles, pour leur annoncer l'Evangile, se nomment *prédications*. Ceux qui sont faits aux Chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons*.

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de solides vérités. Les Prêtres font aujourdhui des *sermons* pleins de brillantes figures.

PRE'ROGATIVE. PRIVILEGE.

La *prérogative* regarde les honneurs & les préférences personnelles ; elle vient principalement de la subordination, ou des rélations que les personnes ont entr'elles. Le *privilège* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction ; il vient de la concession du Prince, ou des statuts de la société.

La naissance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privilèges*.

PRIVE'. APPRIVOISE'.

Les animaux *privés* le sont naturel-

lement ; & les *apprivoisés* le sont par l'art & par l'industrie de l'homme.

Le chien, le bœuf, & le cheval sont des animaux *privés*. L'ours & le lion sont quelquefois *apprivoisés*.

Les bêtes sauvages ne sont pas *privées* : les farouches ne sont pas *apprivoisées*.

QUALITÉ. TALENT.

Les *qualités* forment le caractère de la personne ; les *talens* en font l'ornement. Les premiéres rendent bon ou mauvais, & influënt fortement sur l'habitude des mœurs. Les seconds rendent utile ou amusant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut se servir du mot de *qualité* en bien & en mal ; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme est un mêlange de bonnes & de mauvaises *qualités*, quelquefois bizarre jusqu'à rassembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talens* sujets à se faire valoir, & dont il faut souffrir pour en joüir : mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux essuyer le caprice du renchéri que la fâtigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur ſont les plus eſſentielles : celles de l'eſprit ſont les plus brillantes. Les *talens* qui ſervent aux beſoins ſont les plus néceſſaires : ceux qui ſervent aux plaiſirs ſont les mieux récompenſés.

On ſe fait aimer ou haïr par ſes *qualités*. On ſe fait rechercher par ſes *talens*.

Des *qualités* excellentes jointes à de rares *talens* font le parfait mérite.

QUAND. LORSQUE.

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines dépendances & circonſtances dans les évenemens qu'ils joignent. Mais *quand* paroît plus propre pour marquer la circonſtance du tems ; & *lorſque* ſemble mieux convenir pour marquer celle de l'occaſion. Ainſi je dirois ; il faut travailler *quand* on eſt jeune ; il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos ; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime ; on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime ; le Chanoine va à l'Egliſe *quand* la clo-

che l'avertit d'y aller ; & il fait ſon devoir *lorſqu'*il aſſiſte aux offices.

Cette différence paroîtra peut-être trop ſubtile ; mais pour être délicate elle n'en eſt pas moins réelle ; on peut même ſe la rendre plus ſenſible ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres termes à la place de *quand* & de *lorſque* ; & l'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du tems, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens ; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *lorſque*, & qu'elles y altereroient le ſens. Au lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du tems y conviendroient bien à la place du mot *lorſque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin dire qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt-à-dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans

l'occaſion de la jeuneſſe ; mais dire qu'il faut être dociles *lorſqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le tems où l'on nous reprend. De même en diſant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on eſt amoureux eſt le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire de folies que d'aimer ; mais en diſant qu'on ſe fait aimer *lorſqu'*on aime, on veut dire qu'on ſe fait aimer en aimant, il n'eſt point alors queſtion du tems où l'on ſe fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très-clair dans le troiſiéme exemple, que *quand* ſignifie que le Chanoine va à l'Egliſe aux heures que la cloche l'y appelle ; & que *lorſque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y aſſiſte, car peut-être y manque-t'il alors en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervations ſur la différence

de ces deux mots, & peut ſervir en d'autres occaſions pour faire un choix entr'eux. Il y aura peut être quelques perſonnes qui, en liſant cet éclairciſſement, penſeront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques autres articles. Mais je prens la liberté de leur dire que je n'ai jamais eû deſſein d'ennuyer par de longues diſſertations ; je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veux qu'indiquer les différences des ſynonymes, & le faire d'une maniére que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaiſir d'y mettre quelque choſe de lui.

QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.

On *queſtionne*, on *interroge*, & l'on *demande* pour ſavoir ; mais il ſemble que *queſtionner* faſſe ſentir un eſprit de curioſité ; qu'*interroger* ſuppoſe de l'autorité ; & que *demander* ait quelque choſe de plus civil & de plus reſpectueux.

Queſtionner & *interroger* ſont ſeuls un ſens ; mais il faut ajoûter un cas à *demander*, c'eſt-à-dire que pour faire

un ſens parfait, il faut marquer la choſe qu'on *demande.*

L'eſpion *queſtionne* les gens. Le juge *interroge* les criminels. Le ſoldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoye. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les ſervices.

Recevoir exclud ſimplement le refus. *Accepter* ſemble marquer un conſentement, ou une approbation plus expreſſe.

Il faut toûjours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçûs.* Il ne faut jamais rejetter ce qu'on a *accepté.*

RE'FORMATION. RE'FORME.

La *réformation* eſt l'action de réformer; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le tems de la *reformation*, on travaille à mettre en régle, & l'on cherche les moyens de remèdier aux abus. Dans le tems de la *réforme*, on eſt réglé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une chofe dure moins que le tems qu'on a mis à fa *réformation*.

RE'GIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.

La *régie* regarde uniquement des biens temporels confiés aux foins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils appartiennent, defquels on doit rendre compte de clerc à maître. La *direction* eft pour certaines affaires où il y a diftribution, foit de finances, foit d'occupations, & auxquelles on eft commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*adminiftration* a des objets d'une plus gran-conféquence, tels que la juftice ou les finances d'un Etat; elle fuppofe une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une forte de liberté dans le département dont on eft chargé. La *conduite* défigne quelque fageffe & quelque habileté à l'égard des chofes, & une fubordination à l'égard des perfonnes. Le *gouvernement* réfulte de l'autorité & de

la dépendance ; il indique une ſupériorité de place ſur des inférieurs, & a un rapport particulier à la politique.

REGLÉ. RANGÉ.

On eſt *réglé* par ſes mœurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *réglé* ménage ſa réputation & ſa perſonne ; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon tems & ſon bien ; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

A l'égard de la dépenſe à qui l'on applique ſouvent ces deux épithetes, elle eſt *réglée* par les bornes qu'on y met, & *rangée* par la maniére dont on la fait. Il faut la *régler* ſur ſes moyens, & la *ranger* ſelon le goût de la ſociété où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domeſtiques ne ſouffrent point de l'envie de briller.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail ; on en prend quand on eſt las ; il

ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zéle ; on y tombe quand la ferveur diminuë ; il peut mener au déreglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infâtigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement*.

RÉLEVÉ. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le ſens où ils s'appliquent au diſcours. Alors il me ſemble que celui de *rélevé* a plus de rapport à la ſcience, & à la nature des choſes qu'on traite : & que celui de *ſublime* en a davantage à l'eſprit, & à la maniére dont on traite les choſes.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de Locke eſt un ouvrage très *rélevé*. On trouve du *ſublime* dans les narrations de la Fontaine.

Un diſcours *rélevé* eſt quelquefois guindé, & fait ſentir la peine qu'il a coûté à l'Auteur : mais un diſcours *ſublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroît toûjours naturel.

Des mots recherchés, connus ſeulement des doctes, joints à des raiſonnemens profonds & métaphyſiques, forment le ſtile *rélevé*. Des expreſſions également juſtes & brillantes, jointes à des penſées vraïes, finement & noblement tournées, font le ſtile *ſublime*.

Tous les différens ouvrages de l'eſprit ne peuvent pas être *relevés* : mais ils peuvent tous être *ſublimes* : il eſt cependant plus rare d'en trouver de *ſublimes* que de *rélevés*.

RE'LIGION. PIE'TE'. DE'VOTION.

Le mot de *rèligion* n'eſt pas pris ici dans un ſens objectif, qui ſignifie le culte que nous devons à la Divinité & le tribut de dépendance que nous lui rendons : mais dans un ſens formel, qui marque une qualité de l'ame & une diſpoſition de cœur à l'égard de Dieu : ce n'eſt que dans ce ſeul ſens qu'il eſt ſynonyme avec les deux autres : & cette diſpoſition fait ſimplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Etre ſuprême. La

pieté fait qu'on s'en acquite avec plus de respect & plus de zele. La *dévotion* ajoûte un extérieur plus composé.

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *réligion* : la *piété* convient aux personnes qui se piquent de vertu : & la *dévotion* est le partage des gens entiérement retirés.

La *réligion* est plus dans le cœur qu'elle ne paroît au dehors. La *piété* est dans le cœur & paroît au dehors. La *dévotion* paroît quelquefois au dehors sans être dans le cœur.

Où il n'y a point de probité il n'y a point de *réligion*. Qui manque de respect pour les Temples manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choses par attention, pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen, pour en juger.

Le voyageur *remarque* ce qui le frape le plus. L'espion *observe* les démarches qu'il croit de conséquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, & *observer* les mouvemens de l'ennemi.

On peut *obſerver* pour *remarquer* : mais l'uſage ne permet pas de retourner la phraſe.

Ceux qui *obſervent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes le font ordinairement pour avoir le plaiſir de cenſurer, plûtôt que pour apprendre à rectifier leur propre conduite.

Lorſqu'on parle de ſoi, on *s'obſerve*, & l'on ſe fait *remarquer*.

Les femmes ne *s'obſervent* plus tant qu'autrefois; leur indiſcrétion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux ſe faire *remarquer* par leurs foibleſſes que de n'être point fêtées par la Renommée.

RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage ou en dépôt. Nous *reſtituons* ce que nous avions pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidélement, & *reſtituer* entiérement.

On emprunte pour *rendre :* on se charge d'une chose pour la *remettre :* mais on ne prend guéres à dessein de *restituer.*

L'usage employe & distingue encore ces mots dans les occasions suivantes. Il se sert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompuës, & des présens ou monumens de tendresse ; on *rend* hommage à son Seigneur suzerain ; son amitié à qui en avoit été privé ; les lettres à une maîtresse abandonnée. Le second se dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honneurs, emplois ou charges dont on est revêtu ; on *remet* un enfant à ses parens ; le cordon de l'ordre, le bâton de commandement, les sceaux, & les dignités au Prince. Le troisiéme se place pour les choses qui ayant été ôtées ou retenuës se trouvent dûës ; on *restituë* à l'innocent accusé, son état & son honneur ; on *restituë* un mineur dans la possession de ses biens aliénés.

RENONCER. RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des uſages qu'on ne veut plus ſuivre, ou à des prétentions dont on ſe déſiſte. On *renie* le maître qu'on ſert, ou la religion qu'on avoit embraſſée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faiſoit profeſſion publique.

Philippe V. a *renoncé* à la Couronne de France. S. Pierre a *renié* Jeſus-Chriſt. Henry IV. a fait *abjuration* du Calviniſme.

Abjurer ſe dit toûjours en bonne part; c'eſt l'amour de la vérité & l'averſion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tels, qui nous engagent à faire *abjuration*. *Renier* s'employe toûjours en mauvaiſe part; un libertinage outré ou un interêt criminel fait les *renégats*. *Renoncer* eſt d'uſage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien tantôt en mal; le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures; mais

il arrive encore plus ſouvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui eſt bon, pour nous livrer à ce qui eſt mauvais.

L'héretique *abjure*, quand il rentre dans le ſein de l'Egliſe. Le Chrétien *renie*, quand il ſe fait Mahométan. Le Schiſmatique *renonce* à la communion univerſelle des fidéles, pour s'attacher à une ſociété particuliére.

Ce n'eſt que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions ; ils ſont toûjours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occaſion leur en fourniſſent les moyens. Tel réſiſte aux perſécutions qui n'eſt pas à l'épreuve des careſſes ; ce qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'interêt ſoit très-ſouvent le veritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toûjours de leur ſincerité ; parce que je ſais que l'interêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* du lieu d'où l'on étoit

parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans sa patrie. On *retourne* dans son exil.

On dit aussi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

ROUTE. VOYE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans son idée quelque chose d'ordinaire & de fréquenté; c'est pourquoi l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voye* marque une conduite certaine vers le lieu dont il est question; ainsi l'on dit que les souffrances sont la *voye* du ciel. Le mot de *chemin* signifie précisément le terrein qu'on suit & dans lequel on marche; & en ce sens on dit que les *chemins* coupés sont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* est toûjours plus sûr.

Les *routes* diférent proprement entr'elles par la diversité des places ou des pays par où l'on peut passer; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voyes*

voyes ſemble venir de la diverſité des maniéres dont on peut voyager ; on va à Rome ou par la *voye* de l'eau ou par la *voye* de terre. Les *chemins* paroiſſent différer entr'eux par la diverſité de leur ſituation & de leurs contours ; on ſuit le *chemin* pavé ou le *chemin* des terres.

Dans le ſens figuré, la bonne *route* conduit ſûrement au but, la bonne *voye* y mene avec honneur ; le bon *chemin* y mene facilement.

On ſe ſert auſſi des mots de *route* & de *chemin* pour déſigner la marche ; avec cette différence que le premier, ne regardant alors que la marche en elle-même, s'employe dans un ſens abſolu & général, ſans admettre aucune idée de meſure ni de quantité ; ainſi l'on dit ſimplement, être en *route*, faire *route* ; au lieu que le ſecond, ayant non-ſeulement rapport à la marche mais encore à l'arrivée qui en eſt le but, s'employe dans un ſens rélatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui eſt joint ; deſorte qu'on dit, faire peu ou beau-

coup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voye*, s'il n'eſt en aucune façon d'uſage pour déſigner la marche, il l'eſt en revanche pour déſigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche ; ainſi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voye* de la poſte, par la *voye* du coche, par la *voye* du meſſager ; mais cette idée eſt tout-à-fait étrangere aux deux autres, & tire par conſéquent celui-ci hors du rang de leurs ſynonymes à cet égard.

SAGESSE. PRUDENCE.

La *ſageſſe* fait agir & parler à propos. La *prudence* empêche de parler & d'agir mal-à-propos. La premiére, pour aller à ſes fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les ſuivre. La ſeconde, pour ne pas manquer ſon but, tâche de connoître les mauvaiſes routes, afin de s'en écarter.

Il ſemble que la *ſageſſe* ſoit plus éclairée ; & que la *prudence* ſoit plus reſervée.

Le *ſage* employe les moyens qui paroiſſent les plus propres pour réüſſir ; il ſe conduit par les lumiéres de la

raiſon. Le *prudent* prend les voyes qu'il croit les plus ſûres ; il ne s'expoſe point dans des chemins inconnus.

Un ancien a dit qu'il eſt de la *ſageſſe* de ne parler que de ce qu'on ſait parfaitement, ſurtout lorſqu'on veut ſe faire eſtimer : l'on peut ajoûter à cette maxime, qu'il eſt de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, ſurtout quand on a deſſein de ſe faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *ſecourir*, dans le danger ; *aider*, dans la peine ; *aſſiſter*, dans le beſoin. Le premier part d'un mouvement de généroſité ; le ſecond d'un ſentiment d'humanité ; & le troiſiéme d'un mouvement de compaſſion.

On va au *ſécours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *aſſiſte* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.

Ces mots déſignent l'impreſſion que les objets font ſur l'ame : mais le

sentiment va au cœur ; la *sensation* s'arrête aux sens ; & la *perception* s'addresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentimens* vifs, des *sensations* gracieuses, & des *perceptions* claires. C'est aimer, goûter, & connoître.

Le *sentiment* étend son ressort jusques aux mœurs ; il fait que nous sommes également touchés de l'honneur & de la vertu comme des autres avantages. La *sensation* ne va pas au-delà du physique ; elle fait uniquement sentir ce que le mouvement des choses matérielles peut occasionner de plaisir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans son district les sciences & tout ce dont l'ame peut se former une image ; mais ses impressions sont plus tranquiles que celles du *sentiment* & de la *sensation*, quoique plus promtes.

Un homme d'esprit & de courage reçoit les honneurs ou souffre les injures avec des *sentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoît point d'autre

félicité que celle de la vie préſente, on ne travaille qu'à ſe procurer des *ſenſations* gracieuſes. Nous ne jugeons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un ſens général, qui rend ces mots ſynonymes lorſqu'il eſt queſtion de conſeiller ou de juger : mais le premier a plus de rapport à la délibération, on dit ſon *ſentiment* ; le ſecond en a davantage à la déciſion, on donne ſon *avis* ; le troiſiéme en a un particulier à la formalité de judicature, on va aux *opinions*.

Le *ſentiment* emporte toûjours dans ſon idée celle de ſincerité, c'eſt-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne ſuppoſe pas rigoureuſement cette ſincérité, il n'eſt préciſément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un ſuffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occaſions où un

juge ſoit obligé de donner ſon *avis* contre ſon *ſentiment*, & de ſe conformer aux *opinions* de ſa compagnie.

SENTIMENT. OPINION. PENSE'E.

Ils ſont tous les trois d'uſage lorſqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées : en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain ; c'eſt une croyance qu'on a par des raiſons ou ſolides ou apparentes : l'*opinion* eſt plus douteuſe ; c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *penſée* eſt moins fixe & moins aſſûrée ; elle tient de la conjecture.

On dit rejetter & ſoûtenir un *ſentiment* ; attaquer & défendre une *opinion* ; déſapprouver & juſtifier une *penſée*.

Le mot de *ſentiment* eſt plus propre en fait de goût ; c'eſt un *ſentiment* général qu'Homere eſt un excellent Poëte. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de ſcience ; l'*opinion* commune eſt que le ſoleil eſt au centre du monde. Le mot de *penſée* ſe dit plus particuliérement lorſqu'il s'agit

de juger des évenemens des choſes ou des actions des hommes ; la *penſée* de quelques politiques eſt que le Moſcovite trouveroit mieux ſes vrais avantages du côté de l'Aſie que du côté de l'Europe.

Les *ſentimens* ſont un peu ſoûmis à l'influence du cœur ; il n'eſt pas rare de les voir ſe conformer à ceux des perſonnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention ; il eſt ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs maîtres. Les *penſées* tiennent aſſez de l'imagination; on en a ſouvent de chimeriques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *ſerment* ſe fait proprement pour confirmer la ſincérité d'une promeſſe; le *jurement* pour confirmer la vérité d'un témoignage ; & le *juron* n'eſt qu'un ſtile , dont le peuple ſe ſert , pour donner au diſcours un air aſſû-ré & prévenir la défiance.

Le mot de *ſerment* eſt plus d'uſage pour exprimer l'action de jurer en public & d'une maniére ſolemnelle.

Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *ferment* du Prince ne l'engage point contre les loix ni contre les interêts de son Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être crû. Les *jurons* sont presque toûjours du bas stile ou du très-familier ; il y a peu d'occasions sérieuses où ils puissent être placés avec grace.

SE'VE'RITE'. RIGUEUR.

La *sévérité* se trouve principalement dans la maniére de penser & de juger ; elle condamne facilement, & n'excuse pas. La *rigueur* se trouve particuliérement dans la maniére de punir ; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *sévérité* que pour autrui ; prêts à tout blâmer, ils ne cessent de s'applaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroît bonne que dans les occasions ou l'exemple seroit de conséquence ; il me sem-

ble que par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foibleſſe humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *ſigne* fait connoître ; il eſt quelquefois naturel. Le *ſignal* avertit ; il eſt toûjours arbitraire.

Les mouvemens qui paroiſſent dans le viſage ſont ordinairement les *ſignes* de ce qui ſe paſſe dans le cœur. Le coup de cloche eſt le *ſignal* qui appelle le chanoine à l'Egliſe.

On s'explique par *ſignes* avec les muëts ou les ſourds ; & l'on convient d'un *ſignal* pour ſe faire entendre des gens éloignés.

SINCERITE'. FRANCHISE. NAIVETE'. INGE'NUITE'.

La *ſincérité* empêche de parler autrement qu'on ne penſe ; c'eſt une vertu. La *franchiſe* fait parler comme on penſe : c'eſt un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on penſe : cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouër ce qu'on ſait & ce qu'on ſent : c'eſt ſouvent une bêtiſe.

Un homme *ſincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne ſauroit diſſimuler. Un homme *naïf* n'eſt guére propre à flâter. Un homme *ingénu* ne ſait rien cacher.

La *ſincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchiſe* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait ſouvent manquer à la politeſſe. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *ſincère* eſt toûjours eſtimable. Le *franc* plaît à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque choſe d'accidentel & de paſſager. *Etat* dit quelque choſe d'habituel & de permanent.

On ſe ſert aſſez communément du mot de *ſituation* pour les affaires, le rang, ou la fortune : & de celui d'*état* pour la ſanté.

Le mauvais *état* de la ſanté eſt un prétexte aſſez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *ſituations* embarraſſantes ou déſagréables.

La viciſſitude des évenemens de la vie fait ſouvent que les plus ſages ſe trouvent dans de triſtes *ſituations* : & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir long tems vécu dans un *état* brillant.

STABILITE'. CONSTANCE. FERMETE'.

La *ſtabilité* empêche de varier, & ſoûtient le cœur contre les mouvemens de légéreté & de curioſité, que la diverſité des objets pourroit y produire : elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empêche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégoût & l'ennui d'un même objet ; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte ; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maîtres ſe piquent aujourdhui d'être volages, bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs engagemens. Si ceux des Dames ne du-

rent pas éternellement, c'eſt moins par défaut de conſtance pour ce qu'elles aiment que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITÉ. SOLIDE.

Le mot de *ſolidité* a plus de rapport à la durée : celui de *ſolide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes ouvrages ; & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques Auteurs & dans quelques bâtimens plus de grace que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté joints à l'art d'en joüir ſont le *ſolide* de la vie ; les honneurs n'en ſont que l'ornement.

SOUFFRIR. ENDURER. SUPPORTER.

Souffrir ſe dit d'une maniére abſoluë ; on *ſouffre* le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a rapport au tems ; on *endure* le mal dont on différe à ſe venger. *Supporter* regarde proprement les défauts perſonnels ; on *ſupporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *souffrir* les mépris sans ressentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'est pas en état de secouër. La politesse fait *supporter* dans la société, une infinité de choses qui déplaisent.

On *souffre* avec patience. On *endure* avec dissimulation. On *supporte* avec douceur.

SOUVENT. FREQUEMMENT.

L'un est pour la répétition des mêmes actes; l'autre pour la pluralité des objets. On déguise *souvent* ses pensées. On rencontre *fréquemment* des traitres.

SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux est l'idée commune qui rend synonymes ces quatre mots. Mais *surprendre* c'est y faire donner par adresse, en saisissant la circonstance de l'inattention à distinguer le vrai. *Tromper* c'est y faire donner par déguisément, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'est y faire donner par les appas

de l'ſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très-avantageux. *Duper* c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *ſurprendre* marque plus particuliérement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur : que *tromper* diſe nettement quelque choſe qui bleſſe la probité ou la fidélité : que *leurrer* exprime quelque choſe qui attaque directement l'attente ou le deſir : que *duper* ait proprement pour objet les choſes où il eſt queſtion d'interêt & de profit.

Il eſt difficile que la religion du Prince ne ſoit pas *ſurpriſe* par l'un ou l'autre des partis, lorſqu'il y en a pluſieurs dans ſes Etats. Il y a des gens à qui la vérité eſt odieuſe, il faut néceſſairement les *tromper* pour leur plaire. L'art des grands eſt de *leurrer* les petits par des promeſſes magnifiques; & l'art des petits eſt de *duper* les grands dans les choſes que ceux-ci commettent à leurs ſoins.

CAPACITÉ HABILETÉ.

Capacité a plus de rapport à la connoissance des préceptes ; & *habileté* en a davantage à leur application. L'une s'acquiert par l'étude ; & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* est propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* est propre à réüssir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TÉNEBRES. OBSCURITÉ. NUIT.

Les *ténebres* semblent signifier quelque chose de réel & d'opposé à la lumiére. L'*obscurité* est une pure privation de clarté. La *nuit* est la cessation du jour, c'est-à-dire le tems où le soleil n'éclaire plus.

On dit des *ténebres* qu'elles sont épaisses ; de l'*obscurité*, qu'elle est grande ; de la *nuit*, qu'elle est sombre.

On marche dans les *ténebres*, à l'*obscurité*, & pendant la *nuit*.

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particuliérement les biens & la réputation ; il ravit ce qui est dû. L'*injure* regarde proprement les qualités personnelles : elle impute des défauts. Le premier nuit : la seconde offense.

Le zéle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colére d'un ennemi. La plus grande *injure* qu'on puisse faire à un honnête-homme est de se défier de sa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.

L'*affront* est un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins : il pique & mortifie ceux qui sont sensibles à l'honneur. L'*insulte* est une attaque faite avec insolence : on la repousse ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoûte à l'*insulte* un excès de violence, qui irrite. L'*avanie* est un traitement humiliant, qui expose au mépris & à la moquerie du Public.

Ce n'est pas réparer son honneur que de plaider pour un *affront* reçû.

Les honnêtes gens ne font jamais d'*insulte* à personne. Il est difficile de décider en quelle occasion l'*outrage* est plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refusent, ou de rejetter avec dedain ce qu'elles offrent. Quand on est en bute au peuple, il faut s'attendre aux *avanies*, ou ne se point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils sont également un assemblage de plusieurs choses placées les unes sur les autres : avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec symétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le hasard lui donne.

Il paroît que le mot de *tas* marque toûjours un amas fait exprès, afin que les choses, n'étant point écartées, occupent moins de place : & que celui de *monceau* ne désigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'un masse ou d'un amas.

On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment : & l'on dit un *mon-*

ceau de pierres, lorſqu'elles ſont les reſtes d'un édifice renverſé.

TEMPLE. E'GLISE.

Ces mots ſignifient un édifice deſtiné à l'exercice public de la religion : mais *temple* eſt du ſtile pompeux : *égliſe* du ſtile ordinaire : du moins à l'égard dé la Religion Romaine : car à l'égard du Paganiſme & de la Religion Proteſtante, on ſe ſert du mot de *temple*, même dans le ſtile ordinaire, au lieu de celui d'*égliſe*. Ainſi l'on dit le *temple* de Janus, le *temple* de Charenton, l'*égliſe* de ſaint Sulpice.

Temple paroît exprimer quelque choſe d'auguſte, & ſignifier proprement un édifice conſacré à la Divinité. *Egliſe* paroît marquer quelque choſe de plus commun, & ſignifier particuliérement un édifice fait pour l'aſſemblée des Fidéles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *temple* du Seigneur. On ne devroit permettre dans nos *égliſes* que ce qui peut contribuër à l'édification des Chrétiens.

L'eſprit & le cœur de l'homme ſont

les *temples* chéris du vrai Dieu ; c'eſt là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *égliſes*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *temples* des faux-Dieux étoient autrefois des aſyles pour les criminels: mais c'eſt, ce me ſemble, deshonnorer celui du Très-haut que d'en faire un réfuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'*égliſe* un eſprit de recueïllement, il faut du moins y être d'un air modeſte ; la bienſéance l'exige ainſi que la piété.

TETE. CHEF.

Le ſecond de ces mots n'eſt d'uſage, dans le ſens litéral, que lorſqu'on parle des reliques des Saints ; comme quand on dit, le *chef* de ſaint Jean & de ſaint Denis : mais ils ſont tous les deux fort uſités dans le ſens figuré ; avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorſqu'il eſt queſtion de place ou d'arrangement ; & que le mot de *chef* s'employe très-proprement lorſqu'il s'agit d'ordre ou de ſubordination.

On dit la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment ; & le *chef* d'une entreprise, d'un parti. On dit aussi, être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il sied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

TOLERER. SOUFFRIR. PERMETTRE.

On *tolere* les choses, lorsque, les connoissant & aïant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *souffre*, lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tolerer & *souffrir* ne se disent que pour de choses mauvaises ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit & pour le bien & pour le mal.

Les Magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *souffrir* des abus dans la discipline de l'Eglise, plûtôt que d'en rompre l'unité. Les loix humaines ne peuvent

jamais *permettre* ce que la loi divine défend : mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légerement. On *manie* à pleine-main.

On *touche* une colonne, pour savoir si elle est de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe pour connoître si elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile. Il n'y a point de plaisir à *manier* ce qui est rude.

TOUJOURS. CONTINUELLEMENT.

Ce qu'on fait *toûjours* se fait en tout tems & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toûjours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* appliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toûjours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* eſt en langue moderne ; & la *verſion* en langue ancienne. Ainſi la Bible Francoiſe de Sacy eſt une *traduction* ; & les Bibles Latines, Greques, Arabes, & Syriaques ſont des *verſions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *verſions* de l'Ecriture ſainte ont acquis preſqu'autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit encore plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le tems de la *verſion* des Septantes ſont inconnus.

TRAIN. E'QUIPAGE.

Le *train* regarde la ſuite, & l'*équipage* le ſervice.

On dit un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de ſuperbes *équipages*.

TRANQUILLITÉ. PAIX. CALME.

Ces mots ſoit qu'on les applique à l'Ame, à la République, ou à quelque Société particuliére, expriment égalément une ſituation exempte de trouble & d'agitation : mais celui de *tranquillité* ne regarde préciſément que la ſituation en elle-même, & dans le tems préſent, indépendemment de toute rélation : celui de *paix* regarde cette ſituation par rapport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y cauſer de l'altération : celui de *calme* la regarde par rapport à l'évenement, ſoit paſſé, ſoit futur ; enſorte qu'il la déſigne comme ſuccédant à une ſituation agitée ou comme la précédant.

On a la *tranquillité* en ſoi même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquillité* dans leur domeſtique. Les querelleurs ne ſont guére en *paix* avec leurs voiſins. Plus la paſſion a été orageuſe, plus on goûte le *calme*.

Pour conſerver la *tranquillité* de l'Etat, il faut faire valoir l'autorité ſans abuſer du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'eſt pas toûjours en moliſſant qu'on retablit, le *calme* chez un peuple mutiné.

TRE'PAS. MORT. DE'CE'S.

Trépas eſt poëtique, & emporte dans ſon idée le paſſage d'une vie à l'autre. *Mort* eſt du ſtile ordinaire, & ſignifie préciſément la ceſſation de vivre. *Décès* eſt d'un ſtile plus recherché tenant un peu de l'uſage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le ſecond de ces mots ſe dit à l'égard de toutes ſortes d'animaux; & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la terre. Toute ſucceſſion n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid à l'imagination; il peut même faire enviſager

envisager quelque chose de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, causée par la séparation des choses auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* présente quelque chose de laid & d'affreux.

TRE'S. FORT. BIEN.

On se sert assez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammeriens nomment SUPERLATIF, c'est-à-dire le plus haut degré; par exemple, on dit dans le même sens, *très*-sage, *fort*-sage, *bien*-sage. Il me paroît cependant qu'il y a entr'eux quelque petite différence; en ce que le mot de *très* marque précisément & clairement ce superlatif, sans mélange d'autre idée ni d'aucun sentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins précisément; mais qu'il y ajoûte une espèce d'affirmation; & que le mot de *bien* exprime de plus un sentiment d'admiration. Ainsi l'on dit, Dieu est *très*-juste; les hommes sont *fort*-mauvais; la providence est *bien*-grande.

Outtre cette différence, il y en a une autre plus ſenſible, ce me ſemble ; c'eſt que *très* ne convient que dans le ſens naturel & litéral ; car lorſqu'on dit d'un homme qu'il eſt *très*-ſage, cela veut dire qu'il l'eſt véritablement ; au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un ſens ironique ; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorſque l'ironie fait entendre qu'on péche par défaut ; & que *bien* eſt plus d'uſage lorſque l'ironie fait entendre qu'on péche par excès. On diroit donc en raillant ; c'eſt être *fort*-ſage que de quitter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne ſauroit avoir ; & c'eſt être *bien*-patient que de ſouffrir des coups de bâton ſans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent uſage rend les choſes *ordinaires*, *communes*, *vulgaires*, & *triviales :* mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque choſe de plus uſité que *vulgaire*, qui à ſon tour

enchérit ſur *commun*, & celui-ci ſur *ordinaire*. Il me paroît auſſi qu'*ordinaire* eſt d'un uſage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la multitude des objets; *vulgaire* pour la connoiſſance des faits; & *trivial* pour la tournure du diſcours.

La diſſimulation eſt *ordinaire* à la Cour. Les monſtres ſont *communs* en Afrique. Les diſputes de religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des ſçavans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expreſſions *triviales* puiſſent trouver place.

Ces mots peuvent être conſidérés dans un autre ſens que dans celui du fréquent uſage; ils ſe diſent ſouvent par rapport au petit mérite des choſes; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots eſt celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui eſt *ordinaire* n'a rien de diſtingué. Ce qui eſt *commun* n'a rien de recherché. Ce qui eſt *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui eſt *trivial* a quelque choſe de bas.

CHANGE. TROC. E'CHANGE. PERMUTATION.

Le mot de *change* marque ſimplement l'action de changer dans un ſens abſtrait, qui non-ſeulement n'exprime pas, mais qui deplus exclud tout rapport & toute idée acceſſoire : c'eſt peut-être par cette raiſon qu'on ne l'employe pas à dénommer directement aucune eſpêce ; car on ne dit pas le *change* d'une choſe : qu'on l'employe néanmoins dans toutes les eſpêces, en régime indirect avec une prépoſition, pour indiquer l'eſſentiel de l'acte ; enſorte que, dans toutes les occaſions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots ſervent à dénommer les eſpêces ou façons de changer les choſes les unes pour les autres ; dont voici les différences. *Troc* ſe dit pour les choſes de ſervice, & pour tout ce qui eſt meuble ; ainſi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'uſtencilles. *Echange* ſe dit pour les terres, les perſonnes, tout ce qui eſt bien-fonds ; ainſi l'on fait des *echanges* d'Etats, de

charges, & de prisonniers. *Permutation* n'est d'usage que pour les biens & titres écclésiastiques ; ainsi l'on *permute* une Cure, un Canonicat, un Prieuré avec un autre bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Plusieurs personnes jointes pour aller ensemble font la *troupe*. Plusieurs personnes séparées des autres pour se suivre & ne se point quitter font la *bande*. Plusieurs personnes réunies par l'occupation, l'emploi ou l'intérêt font la *compagnie*.

On dit une *troupe* de Comédiens, une *bande* de violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'est pas honnête de se séparer de sa *troupe* pour faire *bande* à part ; & il faut toûjours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on se trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choses inconnuës, ou celles que nous cherchons.

Nous *rencontrons* les choses qui sont à notre chemin, ou qui se présentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toûjours quelque ressource dans leurs disgraces. Les gens qui se lient aisément avec tout le monde sont sujets à *rencontrer* mauvaise compagnie.

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par sa valeur l'idée d'un plus grand bruit; & *tumulte* celle d'un plus grand désordre.

Une seule personne fait quelquefois du *vacarme*; mais le tumulte suppose toûjours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maisons de débauche sont sujettes aux *vacarmes*. Il arrive souvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le déréglement est le partage de tous les trois : mais le *libertin* péche proprement contre les bonnes mœurs; la passion ou l'amour du plaisir le do-

mine : le *vagabond* manque par la conduite ; l'indocilité ou l'amour excessif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies ; le *bandi* péche par le cœur & la probité ; il ne se conforme pas même aux loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* sont l'effet naturel de la fluïdité d'une eau qui coule ; elles ne s'appliquent guére qu'à l'égard des riviéres, & laissent une idée de calme ou de cours paisible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel mais assez ordinaire ; ils indiquent un peu d'agitation, & s'appliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent ; elles marquent par-conséquent une plus forte agitation, & s'appliquent également aux rivieres comme à la mer.

On coule sur les *ondes* : on est porté sur les *flots* : on est entraîné par les *vagues*.

Un terrein raboteux rend les *ondes* inégales. Un grand vent fait enfler les *flots* ; & excite des *vagues*.

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre ſuppoſe un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui ſe défend. *Surmonter* ſuppoſe ſeulement des efforts contre quelque obſtacle qu'on rencontre & qui fait de la réſiſtance.

On a *vaincu* ſes ennemis, quand on les a ſi bien battus qu'ils ſont hors d'état de nuire. On a *ſurmonté* ſes adverſaires, quand on eſt venu à bout de ſes deſſeins malgré leur oppoſition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *ſurmonter.*

On ſe ſert du mot de *vaincre* à l'égard des paſſions ; & de celui de *ſurmonter* pour les difficultés.

De toutes les paſſions, l'avarice eſt la plus difficile à *vaincre* ; parce qu'on ne trouve point de ſecours contr'elle, ni dans l'âge, ni dans la foibleſſe du tempérament, comme on en trouve contre les autres ; & que d'ailleurs, étant plus reſſerrée qu'entreprenante, les choſes extérieures ne lui oppoſent aucune difficulté à *ſurmonter.*

VAINEMENT. INUTILEMENT. ENVAIN.

On a travaillé *vainement*, lorſqu'on n'eſt pas récompenſé de ſon travail, ou qu'il n'eſt pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorſque l'ouvrage qu'on a fait ne ſert à rien. On a travaillé *envain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet ouvrage ne me procure pas l'eſtime du Public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *envain* que je me ſerai donné beaucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraye différence & le propre caractère des ſynonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un ſens général, qu'on applique à tous ceux qui ſervent. Celui de *laquais* a un ſens particulier, qui ne convient qu'à une ſorte de domeſtiques. Le premier déſigne proprement un homme de ſervi-

ce ; & le ſecond un homme de ſuite. L'un emporte une idée d'utilité ; l'autre une idée d'oſtentation. Voilà pourquoi il eſt plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet* ; & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à ſa nobleſſe ; au lieu que le *valet*-de-chambre y déroge ; quoique la qualité & l'office de celui-ci ſoient au-deſſus de l'autre.

Les Princes & les gens de baſſe condition n'ont point de *laquais* : mais les premiers ont des *valets* de pied, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom ; & les ſeconds ont des *valets* de labeur.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur* ; & l'eſtimation en fait le *prix*.

La *valeur* eſt la régle du *prix* ; mais une régle aſſez incertaine, & qu'on ne ſuit pas toûjours.

De deux choſes, celle qui eſt d'une plus grande *valeur* vaut mieux ; & celle qui eſt d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il ſemble que le mot de *prix* ſuppoſe quelque rapport à l'achat ou à la vente ; ce qui ne ſe trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainſi l'on dit que ce n'eſt pas être connoiſſeur, que de ne juger de la *valeur* des choſes que par le *prix* qu'elles coûtent.

VALLE'E. VALLON.

Vallée ſemble ſignifier un eſpace plus étendu. *Vallon* ſemble en marquer un plus reſſerré.

Les Poëtes ont rendu le mot de *vallon* plus uſité ; parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot une idée de quelque choſe d'agréable ou de champêtre ; & que celui de *vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & ſitué entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, la *vallée* de Joſaphat, où le vulgaire penſe que ſe doit faire le Jugement univerſel ; & l'on dit le ſacré *vallon*, où la fable établit une demeure des Muſes.

VANTER. LOUER.

On *vante* une perſonne pour lui pocurer l'eſtime des autres, ou pour

lui donner de la réputation. On la *loüe* pour témoigner l'eſtime qu'on fait d'elle, ou pour lui applaudir.

Vanter c'eſt dire beaucoup de bien des gens & leur attribuër de grandes qualités, ſoit qu'il les ayent ou qu'ils ne les ayent pas. *Loüer* c'eſt approuver avec une ſorte d'admiration ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait, ſoit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme : on *loüe* ſa conduite,

Le mot de *vanter* ſuppoſe que la perſonne dont on parle eſt différente de celle à qui la parole s'addreſſe ; ce que le mot de *loüer* ne ſuppoſe point.

Les charlatans ne manquent jamais de ſe *vanter* ; ils promettent toûjours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou ſe font honneur d'une eſtime qui ne leur a pas été accordée. Les perſonnes pleines d'amour-propre ſe donnent ſouvant des *loüanges* ; elles ſont ordinairement très-contentes d'elles-mêmes.

Il eſt plus ridicule, ſelon mon ſens, de ſe *loüer* ſoi-même que de ſe *vanter* ; car on ſe *vante* par un grand dé-

ſir d'être eſtimé, c'eſt une vanité qu'on pardonne ; mais on ſe *loüe* par une grande eſtime qu'on a de ſoi, c'eſt un orgueïl dont on ſe moque.

VARIATION. CHANGEMENT.

La *variation* conſiſte à être tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* conſiſte ſeulement à ceſſer d'être le même.

C'eſt *varier* dans ſes ſentimens, que de les abandonner & les reprendre ſucceſſivement. C'eſt *changer* d'opinion, que de rejetter celle qu'on avoit embraſſée pour en ſuivre une nouvelle.

Les *variations* ſont ordinaires aux perſonnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* eſt le propre des inconſtans.

Qui n'a point de principes certains eſt ſujet à varier. Qui eſt plus attaché à la fortune qu'à la vérité n'a pas de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIETE'.

Les changemens ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La mul-

titude des différens objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de gouvernement où il n'y ait eû des *variations*. Il n'y a point d'eſpêces dans la nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* eſt à cheval. Une *ſentinelle* eſt à pied. L'un & l'autre veillent à la ſûreté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

VENE'RATION. RESPECT.

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens : mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération* ; & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect*.

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes ; & nous avons du *reſpect* pour celles qui ſont fort au-deſſus de nous, ou par leur naiſſance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénérable*. Le rang & la dignité rendent *reſpectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple : la crainte qu'on lui inſpire le tient dans le *reſpect*.

VETEMENT. HABILLEMENT. HABIT.

Vêtement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps ; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la coifure & la chauſſure, & rien au-delà ; voilà pourquoi l'on s'en ſert avec grace en diſant que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée, outre l'eſſentiel de vêtir, il renferme dans ſon idée un rapport à la forme & à la façon dont on eſt vêtu ; & ſon diſtrict s'étend non ſeulement à tout ce qui ſert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'eſt que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierreries ; c'eſt par cette raiſon qu'on dit, la deſcription d'un *habillement* de cérémonie & de théâtre. *Habit* a un ſens bien plus reſtraint que les deux autres mots ; il ne ſignifie que ce qui eſt robe ou ce

qui tient de la robe ; en ſorte que le linge, le chapeau & les ſouliers ne ſont pas compris ſous l'idée de ce mot; ainſi l'on ne s'en ſert que pour marquer ce qui eſt l'ouvrage du Tailleur ou de la Couturiere ; le juſtaucorps ; la veſte, la culotte, la robe, la jupe, le corſet ſont des *habits* ; mais la chemiſe & la cravate ne le ſont point, quoiqu'ils ſoient *vêtemens* ; & l'épée n'eſt ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle ſoit de l'*habillement* du cavalier.

VESTIGES. TRACES.

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoît les *veſtiges*. On ſuit les *traces*.

On voit les *veſtiges* d'un vieux Château. On remarque les *traces* d'un Cerf ou d'un Sanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair* : mais ce dernier a un rapport à la compoſition phyſique de l'animal, que n'a pas le premier. Ainſi

l'on dit que les poiſſons & les légumes ſont *viandes* de Carême ; que la perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchériſſent l'un ſur l'autre, *antique* ſur *ancien* & celui-ci au-deſſus de *vieux*.

Une mode eſt *vieille* quand elle ceſſe d'être en uſage : elle eſt *ancienne* lorſque l'uſage en eſt entiérement paſſé : elle eſt *antique* lorſqu'il y a déja long-tems qu'elle eſt *ancienne*.

Ce qui eſt récent n'eſt pas *vieux*. Ce qui eſt nouveau n'eſt pas *ancien*. Ce qui eſt moderne n'eſt pas *antique*.

La *vieilleſſe* regarde particuliérement l'âge. L'*ancienneté* eſt plus propre à l'égard de l'origine des Familles. L'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieilleſſe* décrépite, *ancienneté* immémorable, *antiquité* reculée.

La *vieilleſſe* diminuë les forces du corps, & augmente les lumiéres de l'eſprit. L'*ancienneté* fait perdre aux modes leurs agrémens, & donne de

l'éclat à la Noblesse. L'*antiquité* faisant périr les preuves de l'Histoire en affoiblit la vérité, & fait valoir les monumens qui se conservent.

VIVACITÉ. PROMPTITUDE.

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité & de l'esprit; les moindres choses piquent un homme *vif*: il sent d'abord ce qu'on lui dit: & réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promptitude* tient davantage de l'humeur & de l'action: un homme *prompt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre: il a la main légere: & il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité*: & la lenteur l'est de la *promptitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* semble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroît être plus ferme, & doit beaucoup à la construction des muscles. Le *robuste* est moins sujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On eſt *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On eſt *fort* par la ſolidité & par la réſiſtance des membres. On eſt *robuſte* par la bonne conformation des parties qui ſervent aux fonctions naturelles.

Vigoureux eſt d'un uſage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui eſt défenſe. *Robuſte* ſe dit à l'égard de la ſanté & de l'aſſiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aiſé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuſte* eſt à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTE'.

Il me ſemble que le *violent* va juſqu'à l'action ; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt prompt à lever la main ; il frappe auſſi-tôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt prompt à dire des injures ; il ſe fâche aiſément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le premier feu de mauvais : les *violens* ſont plus dangereux.

Il faut ſe tenir ſur ſes gardes avec les perſonnes *violentes* ; & il ne faut ſouvent que de la patience avec les perſonnes *emportées*.

VISION. APPARITION.

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſuppoſe que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe de plus les ſens extérieurs, & ſuppoſe un objet au dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuïr en Egypte avec ſa famille. La Magdeleine fut inſtruite de la Réſurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échauffés & vuides de nourriture croyent ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

VITE. TOT. PROMPTEMENT.

Le mot de *vîte* paroît plus propre

pour exprimer le mouvement avec lequel on agit : ſon oppoſé eſt Lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action ſe fait : ſon oppoſé eſt Tard. Le mot de *promptement* ſemble avoir plus de rapport au tems qu'on employe à la choſe : ſon oppoſé eſt Long-tems.

On avance en allant *vîte* ; mais on va ſûrement en allant lentement. Le crime eſt toûjours puni ; ſi ce n'eſt *tôt* c'eſt tard. Il faut être long-tems à délibérer ; mais il faut exécuter *promptement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vîte* acheve *promptement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui eſt *uni* n'eſt pas raboteux. Ce qui eſt *plain* n'a ni enfoncemens ni élévations.

Le marbre le plus *uni* eſt le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées eſt un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particuliérement deux différentes choſes qui ſe trou-

vent bien ensemble. La *jonction* regarde proprement deux choses éloignées qui se rapprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* semble supposer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées ; l'*union* de deux voisins, & la *jonction* de deux rivieres.

Ce qui n'est pas *uni* est divisé. Ce qui n'est pas *joint* est séparé.

On s'*unit* pour former des corps de société. On se *joint*, pour se rassembler & n'être pas seuls.

Union s'employe souvent au figuré : mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens litéral.

L'*union* soûtient les familles, & fait la puissance des Etats. La *jonction* des ruisseaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une chose est *unique* lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espê-

ce. Elle eſt *ſeule* lorſqu'elle n'eſt pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni freres ni ſœurs eſt *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reſte *ſeul*.

Rien n'eſt plus rare que ce qui eſt *unique*. Rien n'eſt plus ennuyant que d'être toûjours *ſeul*.

VOYE. MOYEN.

On ſuit les *voïes*. On ſe ſert des *moyens*.

La *voïe* eſt la maniére de s'y prendre pour réüſſir. Le *moyen* eſt ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La premiére a un rapport particulier aux mœurs ; & le ſecond aux évenemens. On a égard à ce rapport lorſqu'il s'agit de s'énoncer ſur leur bonté : celle de la *voïe* dépend de l'honneur & de la probité : celle du *moyen* conſiſte dans la conſéquence & dans l'effet. Ainſi la bonne *voïe* eſt celle qui eſt juſte ; le bon *moyen* eſt celui qui eſt ſûr.

La ſimonie eſt une très-mauvaiſe *voïe* mais un fort bon *moyen* pour avoir des bénefices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frappe la vûë. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil.

Nous *voyons* les objets qui ſe préſentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curioſité.

On *voit* ou diſtinctement ou confuſément. On *regarde* ou de loin ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*; ils ſe tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voïent*, comme les autres, les agrémens du ſexe : mais ceux qui en ſont frappés les *regardent*.

Le connoiſſeur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit* : celui qui ne l'eſt pas *regarde* le tableau ſans en *voir* les beautés.

VOIR. APPERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui ſe montrent ſont *vûs*. Ceux qui fuyent ou qui ſe cachent ſont *apperçûs*.

On *voit* dans un viſage la régularité des traits ; & l'on y *apperçoit* les mouvemens de l'ame.

Dans

Dans une nombreuſe Cour, les premiers ſont *vûs* du Prince, à peine les autres en ſont-ils *apperçûs.*

Une complaiſance *vûë* de tout le monde en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *apperçû.*

Les novices & les ſottes en amour ignorent les avantages du myſtère, & font *voir* ce qu'elles ont intérêt de cacher. Les plus fines, quelque attention qu'elles aïent, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne *s'apperçoive* de ce qui ſe paſſe au fond de leur cœur.

L'amour qui ſe fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du ſpectateur. Celui qui ſe laiſſe ſeulement *appercevoir* fait, ſur le théâtre du monde, une ſcene amuſante pour ceux à qui plaît le jeu des paſſions.

VOLONTÉ. INTENTION. DESSEIN.

La *volonté* eſt une détermination fixe, qui regarde quelque choſe de prochain; elle le fait rechercher. *L'intention* eſt un mouvement ou un panchant de l'ame, qui enviſage quel-

que chose d'éloigné ; elle y fait tendre. Le *dessein* est une idée adoptée & choisie, qui paroît supposer quelque chose de médité & de méthodique ; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de servir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ses premieres *intentions* furent de faire une austére pénitence, & il forma pour cela le *dessein* de se retirer dans son Abbaye & d'y établir la réforme.

Les *volontés* sont plus connuës & plus précises. Les *intentions* sont plus cachées & plus vagues. Les *desseins* sont plus vastes & plus raisonnés.

La *volonté* suffit pour nous rendre criminel devant Dieu : mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* est l'ame de l'action & la source de son vrai mérite : mais il est difficile d'en juger bien sainement. Le *dessein* est un effet de la réfléxion : mais cette réfléxion peut être bonne ou mauvaise.

On dit faire une chose de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *dessein* prémedité.

Perſonne n'aime à être contrarié dans ſes *volontés*, ni trompé dans ſes *intentions*, ni traverſé dans ſes *deſſeins*: pour cet effet, il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ſes maîtres, d'autre *intention* que de faire ſon devoir, ni d'autre *deſſein* que de ſe conformer à l'ordre de la providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maître que de l'exécution de ſes derniéres *volontés*. Rien de moins ſuivi que l'*intention* de la plûpart des fondateurs de bénéfices. Rien n'eſt plus extravagant que le *deſſein* de réünir tous les hommes à une même opinion.

Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir pluſieurs *tomes*; & le *tome* peut faire pluſieurs *volumes*: mais la reliûre ſépare les *volumes*; & la diviſion de l'ouvrage diſtingue les tomes.

Il ne faut pas toûjours juger de la ſcience de l'Auteur par la groſſeur du *volume.* Il y a beaucoup d'ouvrages en plusieurs *tomes* qui ſeroient meilleurs s'ils étoient réduits en un ſeul.

VOULOIR. AVOIR-ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale ; & il ſuppoſe toûjours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu ; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire ; & la force de leur ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit, avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux. On *veut* & on *a-envie* d'un objet préſent : mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & de réfléxion ; l'on en *a-envie* avec plus de ſentiment & plus de goût. On *ſouhaite* & on *déſire* des choſes plus éloignées : mais les *ſouhaits* ſont plus

vagues, & les *desirs* plus ardens. On *soûpire* pour des choses plus touchantes.

Les *volontés* se conduisent par l'esprit ; elles doivent être justes. Les *envies* tiennent des sens ; elles doivent être réglées. Les *souhaits* se nourrissent d'imaginations, ils doivent être bornés. Les *désirs* viennent des passions, ils doivent être modérés. Les *soûpirs* partent du cœur ; ils doivent être bien adressés.

On fait sa *volonté*. On satisfait son *envie*. On se repaît de *souhaits*. On s'abandonne à ses *désirs*. On pousse des *soûpirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons-envie* de ce qui nous plaît. Nous *souhaitons* ce qui nous flâte. Nous *désirons* ce que nous estimons. Nous *soûpirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle est éclairée ou aveugle ; de l'*envie*, qu'elle est bonne ou mauvaise, du *souhait*, qu'il est raisonnable ou ridicule ; du *désir*, qu'il est foible ou violent ; & du *soûpir*, qu'il est naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une maniére absoluë. Les femmes ont de fortes *envies*. Les pareſſeux s'occupent à faire des *ſouhaits* chimériques. Les courtiſans ſe tourmentent par des *déſirs* ambitieux. Les amans romaneſques s'amuſent à de vains *ſoûpirs*.

VRAI. VERITABLE.

Vrai marque précisément la vérité objective ; c'eſt-à-dire qu'il tombe directement ſur la réalité de la choſe ; & il ſignifie qu'elle eſt telle qu'on la dit. *Véritable* déſigne proprement la vérité expreſſive ; c'eſt-à-dire qu'il ſe rapporte principalement à l'expoſition de la choſe ; & il ſignifie qu'on la dit telle qu'elle eſt. Ainſi le premier de ces mots aura une grace particuliére, lorſque, dans l'emploi, on portera d'abord ſon point de vûë ſur le ſujet en lui-même ; & le ſecond conviendra mieux, lorſqu'on portera ce point de vûë ſur le diſcours. Cette différence eſt extrêmement métaphyſique ; & j'avouë qu'il faut des yeux fins pour l'appercevoir ; mais elle n'en ſubſiſte pas moins ; & d'ailleurs on ne doit pas

exiger de moi des différences marquées où l'uſage n'en a mis que de très-délicates : peut-être que l'exemple ſuivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer ; & qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'application que dans la définition.

Quelques Auteurs, même Proteſtans, ſoûtiennent qu'il n'eſt pas *vrai* qu'il y ait eû une Papeſſe JEANNE, & que l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coûtume* paroît être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique eſt un *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis long-tems eſt une *coûtume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coûtume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode. La ſeconde forme l'habitude. L'un & l'autre ſont des eſpêces de loix, entiérement indépendantes de la raiſon dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il eſt quelquefois plus-à-propos de ſe conformer à un mauvais *uſage* que de ſe diſtinguer, même par quelque choſe de bon. Bien des gens ſuivent la *coûtume* dans la façon de penſer comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs meres & leurs nourrices ont penſé avant eux.

USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.

Uſurper c'eſt prendre injuſtement une choſe à ſon légitime maître par voye d'autorité & de puiſſance: il ſe dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir* c'eſt prendre tout d'un coup par voye de fait quelque pays ou quelque canton, ſans prévenir par aucun acte d'hoſtilité. *S'emparer* c'eſt préciſément ſe rendre maître d'une choſe en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me ſemble auſſi que le mot d'*uſurper* renferme quelquefois une idée de trahiſon: que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé: que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adreſſe & de diligence.

On n'*ufurpe* point la couronne, lorfqu'on la reçoit des mains de la nation. Prendre des Provinces après que la guerre eft déclarée, c'eft en faire la conquête & non les *envahir*. Il n'y a point d'injuftice à *s'emparer* des chofes qui nous appartiennent, quoique nos droits & nos prétentions foient conteftées.

UTILITE'. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* naît du fervice qu'on tire des chofes. Le *profit* naît du gain qu'elles produifent. L'*avantage* naît de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a fon *utilité*. Une terre apporte du *profit*. Une grande maifon a fon *avantage*.

Les richeffes ne font d'aucune *utilité* quand on n'en fait point ufage. Les *profits* font plus grands dans les finances, & plus fréquens dans le commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires; il en facilite le fuccès.

Je fouhaite que cet ouvrage foit

utile au Lecteur ; qu'il faſſe le *profit* du Libraire ; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en ſe déterminant pour une choſe , parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choiſit* en comparant les choſes , parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne ſuppoſe qu'une ſimple déciſion de la volonté , pour ſavoir à quoi s'en tenir. L'autre ſuppoſe un diſcernement de l'eſprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choſes parfaitement égales , il y a à *opter* , mais il n'y a pas à *choiſir*.

On eſt quelquefois contraint d'*opter :* mais on ne l'eſt jamais de *choiſir*.

Le *choix* eſt un plein exercice de la liberté ; c'eſt pourquoi lorſque le ſens ou l'expreſſion marque une néceſſité abſoluë , il eſt mieux de ſe ſervir du mot d'*opter* que de celui de *choiſir* ; de-là vient que l'uſage dit , puiſqu'il eſt impoſſible de ſervir en même tems deux maîtres , il faut *opter*.

Le mot de *choiſir* ne me paroît pas

non plus être tout-à-fait à sa place lorsqu'on parle de choses entiérement disproportionnées, à moins qu'il n'y soit employé dans un sens ironique : par exemple, je ne dirois pas, il faut *choisir* ou de Dieu ou du monde; mais je dirois, il faut *opter :* car le *choix* étant une préférence fondée sur la comparaison des choses, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaison à faire : un Prédicateur diroit cependant avec beaucoup de graces; [Messieurs le joug du Seigneur est doux & nous conduit au comble de tous biens, le joug du monde est dur & nous plonge dans l'abîme de tous maux, *choisissez* maintenant auquel des deux vous voulez vous soûmettre;] parce qu'alors il se trouve une fine ironie dans l'emploi de *choisir*.

Je ne connois point de droit de *choix* : mais il y a un droit d'*option*; c'est lorsqu'entre plusieurs choses à distribuër on a droit de prendre avant les autres celles qu'on veut. Quand on a ce droit, on a parconséquent la liberté de *choisir*; car on peut *opter* par *choix* en examinant quelle est la

meilleure, comme on peut *opter* ſans *choix*, en ſe déterminant indifféremment pour la premiére venuë.

Nous n'*optons* que pour nous ; mais nous *choiſiſſons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* ſans *choiſir* ; il n'y a qu'à ſuivre le haſard ou le conſeil d'autrui : mais on ne peut *choiſir* ſans *opter* quand on *choiſit* pour ſoi.

Lorſque les choſes ſont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu il n'y a point d'accommodement ; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre. Rien ne me paroît plus difficile à *choiſir* qu'un ami.

Si J'avois à *choiſir* entre un ami fort zélé mais indiſcret, & un ami diſcret mais moins zélé, je *choiſirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE-CHOIX.

Choiſir ſe dit ordinairement de choſes dont on veut faire uſage. *Faire-choix* ſe dit proprement des perſonnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge ou emploi.

Loüis XIV. *choisit* Versailles pour le lieu de sa résidence ordinaire ; & il *fit-choix* du Maréchal de Villeroi pour être Gouverneur de son petit-fils Loüis XV.

Le mot de *choisir* marque plus particuliérement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le mieux & le prendre. Le mot de *faire-choix* marque plus précisément la simple distinction qu'on fait d'un sujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choisissent* pas toûjours leurs Ministres ; on n'a pas *fait-choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvoi pour la Guerre.

CHOISIR. PRE'FE'RER.

On ne *choisit* pas toûjours ce qu'on *préfere* ; mais on *préfere* toûjours ce qu'on *choisit*.

Choisir c'est se déterminer en faveur de la chose par le mérite qu'elle a ou par le mérite qu'on en fait. *Préférer* c'est se déterminer en sa faveur par quelque motif que ce soit, mérite,

affection, complaiſance, ou politique n'importe.

L'eſprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'eſt par cette raiſon qu'on *choiſit* ordinairement ce que l'on connoît, & qu'on *préfére* ce qu'on aime.

La ſageſſe nous défend quelquefois de *choiſir* ce qui paroît le plus brillant à nos yeux ; & ſouvent la juſtice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorſqu'il eſt queſtion de *choiſir* un état de vie, je ne crois pas qu'on faſſe mal de *préférer* celui où l'inclination porte ; c'eſt le moyen de réüſſir plus facilement, & de trouver ſa ſatisfaction dans ſon devoir.

On *choiſit* l'étoffe. On *préfére* le marchand.

Le *choix* eſt bon ou mauvais, ſelon le goût & la connoiſſance qu'on a des choſes. La *préférence* eſt juſte ou injuſte, ſelon qu'elle eſt dictée par la raiſon ou qu'elle eſt inſpirée par la paſſion.

Les *préférences* de pure faveur ſont quelquefois permiſes aux Princes dans

la distribution des graces : mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la distribution des charges & des emplois publics.

L'amour *préfére* & ne *choisit* point : parconséquent il n'y a ni applaudissemens à donner ni de reproches à faire aux Amans sur le bon ou le mauvais *choix* : le mérite ne doit pas non plus se flâter d'y obtenir la *préférence*, ni se piquer de ce qu'on la lui refuse : cette passion, uniquement produite & guidée par un goût sensitif, est toute pour le plaisir & rien pour l'honneur.

CHOISIR. ÉLIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des synonymes que parce que notre Dictionnaire les a définis l'un par l'autre. *Choisir* c'est, comme je viens de le dire, se déterminer par la comparaison qu'on fait des choses en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire* c'est nommer à une dignité, à un emploi, à un bénéfice, ou à quelque chose de semblable. Ainsi le *choix* est un acte de discernement, qui fixe la

volonté à ce qui paroît le meilleur : & l'*élection* est un concours de suffrages, qui donne à un sujet une place dans l'Etat ou dans l'Eglise.

Il peut très-aisément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHETIF. MAUVAIS.

Le premier de ces mots commence à vieillir, & n'est pas d'un usage fort fréquent ; il n'est pas néanmoins tout-à-fait suranné, & il trouve encore des places où il figure ; nous pouvons donc le caractèriser, sans craindre de rien faire hors de propos. Quant au second mot, il n'est pas pris ici dans toutes ses significations : mais seulement dans celle qui le rend synonyme au premier ; je veux dire, pour marquer uniquement une sorte d'ineptitude à être avantageusement placé ou mis en usage.

L'inutilité & le peu de valeur rendent une chose *chétive*. Les défauts & la perte de son mérite la rendent *mauvaise*. De là vient qu'on dit, dans le style mystique, que nous sommes de *chétives* créatures, pour marquer

que nous ne ſommes rien à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas beſoin de nos ſervices; & qu'on appelle *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grace du Baptême.

Un *chétif* ſujet eſt celui qui, n'étant propre à rien, ne peut rendre aucun ſervice dans la République. Un *mauvais* ſujet eſt celui qui, ſe laiſſant aller à un panchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui eſt *chétif* eſt mépriſable, & devient le rebut de tout le monde. Qui eſt *mauvais* eſt condamnable, & s'attire la haine des honnêtes-gens.

En fait de choſes d'uſage, comme étoffes, linge, & ſemblables, le terme de *chétif* enchérit ſur celui de *mauvais*. Ce qui eſt uſé mais qu'on peut encore porter au beſoin eſt *mauvais*; ce qui ne peut plus ſervir & ne ſauroit être mis honnêtement eſt *chétif*.

Un *mauvais* habit n'eſt pas toûjours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois ſous un *chétif* haillon plus d'orgueïl que ſous l'or & ſous la pourpre.

FUIR. EVITER. ELUDER.

On *fuit* les choſes & les perſonnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choſes qu'on ne veut pas rencontrer, & les perſonnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vû. On *élude* les queſtions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté oppoſé, & l'on s'éloigne avec vîteſſe, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte ſubtilement, afin de n'être point apperçû, ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*, on fait ſemblant de n'avoir pas entendu, & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuït* en courant. On *évite* en ſe détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous *fuyons* ceux qui nous pourſuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les converſations qui nous déplaiſent.

La peur fait *fuïr* devant ſon enne-

mi ; la prudence en fait quelquefois *éviter* la préſence ; & l'addreſſe en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuïr* & *éviter* le danger : mais le *fuïr* c'eſt ne s'y pas expoſer ; l'*éviter* c'eſt n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup.

Le remède le plus ſûr contre la peſte eſt de *fuïr* bien loin des lieux où elle eſt. Le moyen le plus propre pour conſerver l'innocence des mœurs eſt d'*éviter* les mauvaiſes compagnies. L'art de garder le ſecret demande de l'habilité à *éluder* les queſtions curieuſes.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* eſt plus vif que la *galanterie* : il a pour objet la perſonne : fait qu'on cherche à lui plaire dans la vûë de la poſſéder ; & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour ſoi : il s'empare bruſquement du cœur ; & doit ſa naiſſance à un je ne ſais quoi d'indéfiniſſable, qui entraîne les ſentimens, & arrache l'eſtime avant tout examen & ſans aucune information.

La *galanterie* eſt une paſſion plus

voluptueuſe que l'*amour* : elle a pour objet le ſexe ; fait qu'on noue des intrigues dans le deſſein de joüir, & qu'on aime plus pour ſa propre ſatisfaction que pour celle de ſa maîtreſſe: elle attaque moins les cœurs que les ſens ; & doit plus au tempérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en obſerve le mérite avec des yeux plus connoiſſeurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les perſonnes qui plaiſent à celle que nous aimons, pourvû qu'elles ne ſoient pas du nombre de celles qui peuvent exciter notre jalouſie. L'autre nous engage à ménager toutes les perſonnes qui ſont capables de ſervir ou de nuire à nos deſſeins, juſqu'à notre rival même ſi nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laiſſe pas la liberté du choix : il commande d'abord en maître ; & régne enſuite en tiran, juſqu'à ce que ſes chaînes ſoient uſées par la longueur du tems, ou qu'elles

ſoient briſées par l'effort d'une raiſon puiſſante ou par le caprice d'un dépit ſoûtenu. La ſeconde permet quelquefois qu'une autre paſſion décide de la préférence : la raiſon & l'intérêt lui ſervent ſouvent de frein ; & elle s'accommode aiſément à notre ſituation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une perſonne,& lui livre notre cœur ſans aucune reſerve ; enſorte qu'elle le remplit entiérement ; & qu'il ne nous reſte que de l'indifférence pour toutes les autres , quelque beauté & quelque mérite qu'elles ayent. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les perſonnes qui ont de la beauté ou de l'agrément , & nous unit à celles qui répondent à nos empreſſemens & à nos déſirs ; de façon cependant qu'il nous reſte encore du goût pour les autres.

Il ſemble que l'*amour* ſe plaiſe dans les difficultés : bien-loin que les obſtacles l'affoibliſſent, ils ne ſervent d'ordinaire qu'à l'augmenter : on en fait toûjours une de ſes plus ſérieuſes occupations, Pour la *galanterie* , elle ne

veut qu'abréger les formalités : le facile l'emporte ſouvent chez elle ſur le difficile : elle ne ſert quelquefois que d'amuſement. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fond plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour* : car il eſt rare de voir un premier *amour* ſuivi d'un ſecond ; & je doute qu'on ait jamais pouſſé juſqu'à un troiſiéme ; il en coûte trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépenſes : mais *les galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccedent juſqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toûjours de la bonne foi dans l'*amour* ; mais il eſt gênant & capricieux ; on le regarde aujourdhui comme une maladie ou comme foible d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de friponerie dans la *galanterie* ; mais elle eſt libre & enjoüée ; c'eſt le goût de notre ſiécle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flâteuſe d'un bonheur éternel, dans l'entiére & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime : la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image

agréable d'un plaisir singulier, dans la joüissance de l'objet qu'on poursuit: mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature ; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuses, sont également trompeuses. Toute la différence qu'il y a c'est que l'*amour* étant plus sérieux, on est plus piqué de l'infidélité de son pinceau ; & que le souvenir des peines qu'il a données, sert en les voyant si mal récompensées à nous dégoûter entiérement de lui ; au lieu que la *galanterie* étant plus badine, on est moins sensible à la tricherie de ses peintures, & la vanité, qu'on a d'être venu à bout de ses projets, console de n'avoir pas trouvé le plaisir qu'on s'étoit figuré.

En *amour*, c'est le cœur qui goûte principalement le plaisir ; l'esprit l'y sert en esclave sans se regarder lui-même ; & la satisfaction des sens y contribuë moins à la douceur de la joüissance qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en possession de ce qu'on aime, & d'avoir les plus sensibles preuves d'un tendre retour. En

galanterie, le cœur moins vivement frappé de l'objet, l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs à ſe ſatisfaire y partagent le plaiſir avec plus d'égalité; la joüiſſance y eſt plus agréable par la volupté que par la délicateſſe des ſentimens.

Lorſqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénerer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on eſt ſujet à ſe troubler la cervelle. Dans le ſecond, on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles; mais la *galanterie* ne leur convient nullement; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes; on leur paſſe la *galanterie*; mais l'*amour* leur donne du ridicule.

ridicule. Il eſt à ſa place qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion ; le ſpectateur naturellement touché s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle ; & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au lieu qu'un cœur ſoûmis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tirannique qu'aveugle, lui paroît faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'une fille peut, avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bornent aux ſentimens que produiſent l'eſtime & le reſpect ; & qu'il eſt bien difficile qu'une femme mariée, qui s'aviſe d'aimer un quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ſes autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'eſtime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la premiére circonſtance, l'*amour* parle toûjours ſon ton, & jamais ne prend celui de la ſimple amitié ; ainſi les amis, ne perdant rien de ce qui leur eſt dû, ne ſont point allarmés de ce qu'on

donne à l'amant. Mais, dans la ſeconde circonſtance, l'*amour* parle & ſe conduit ſur l'un & ſur l'autre ton, l'amant fait l'ami; de façon que les autres, s'ils ne ſont écartés, ſentent du moins diminuër la confiance, voïent changer les maniéres, & ont leur part de l'indifférence univerſelle qui naît de ce nouvel attachement; ce qui ſuffit pour leur donner de juſtes allarmes; & plus leur amitié eſt délicate, noble, & fondée ſur l'eſtime, plus ils ſont touchés de ſe voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus ſouvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme ſage aux yeux d'une folle.

Le myſtère eſt, pour une femme mariée, encore plus néceſſaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie;* parce que, dans celui-ci, elle riſque ſeulement la réputation de ſa vertu; & dans l'autre, elle riſque également celle de ſa vertu & de ſon eſprit, car on dit alors qu'elle n'eſt pas plus ſage qu'une autre mais qu'elle eſt plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à

conſerver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'eſprit ; & que la *galanterie* étoit propre à former l'eſprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'uſage du monde juſtifie cet axiome en ce qui regarde l'eſprit ; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le diſcernement, au lieu que la *galanterie* en fait joüer les reſſorts. Pour le cœur c'eſt toûjours le caractère perſonnel qui en décide : ces deux paſſions s'y conforment dans les divers ſujets qui en ſont atteints ; & ſi l'une avoit du déſavantage à cet égard, ce ſeroit ſans doute l'*amour* ; parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occaſionnent du mécontentement ; & qu'étant auſſi plus perſonnel , il fait agir avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en ſont point l'objet ou qui ne le flâtent pas. La preuve en eſt dans l'expérience ; on voit aſſez ordinairement une femme *galante* careſſer ſon mari de bonne grace & ménager ſes amis ; au lieu que ceux-ci deviennent inſipides, & le mari un

objet d'averſion à une femme priſe dans les filets de l'*amour*. On voit auſſi plus de choix dans la *galanterie* ; c'eſt toûjours ou la figure, ou l'eſprit, ou l'intérêt, ou les ſervices, ou la commodité du commerce qui déterminent : mais dans l'*amour* toutes ces choſes manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache ; & ſes liens ſont alors comme des miracles, dont la cauſe eſt également inviſible & impénétrable.

BAISSER. ABAISSER.

Baiſſer ſe dit des choſes qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuër la hauteur, & de certains mouvemens de corps ; on *baiſſe* une poutre, on *baiſſe les* voiles d'un navire, on *baiſſe* un bâtiment, on *baiſſe* les yeux & la tête. *Abaiſſer* ſe dit des choſes faites pour en couvrir d'autres, mais qui étant relevées les laiſſent à découvert ; on *abaiſſe* le deſſus d'une caſſette, on *abaiſſe* les paupiéres, on *abaiſſe* ſa coëffe & ſa robe.

Les oppoſés de *baiſſer* ſont élever & exhauſſer ; ceux d'*abaiſſer* ſont le-

ver & relever ; chacun ſelon les différentes occaſions où ils ſont employés, & les divers ſujets dont il eſt queſtion. On *baiſſe* un toit trop élevé, & un mur trop exhauſſé. On *abaiſſe* la trape qu'on avoit levée, & ſon voile qu'on avoit relevé.

Baiſſer eſt d'uſage dans le ſens neutre ; *abaiſſer* ne l'eſt pas. Ils ſe joignent également au pronom réciproque : mais alors le premier garde toûjours le ſens litéral ; & le ſecond prend toûjours le figuré.

On *baiſſe* en diminuant. On ſe *baiſſe* en ſe courbant. On s'*abaiſſe* en s'humiliant, ou en ſe proportionnant aux perſonnes qui nous ſont inférieures par la condition ou par l'eſprit.

Les rivieres *baiſſent* en été. Les grandes perſonnes ſont obligées de ſe *baiſſer* pour paſſer par les petites portes. Il eſt quelquefois dangereux de s'*abaiſſer* ; car on prend au mot notre humilité, & l'on nous mépriſe ſur notre parole. Ce n'eſt pas en s'*abaiſſant* juſqu'à la familiarité qu'un Prince acquiert la qualité & la réputation de bon ; c'eſt par la douceur

& la justice de son gouvernement. L'on n'est jamais bon maître, si l'on ne sait s'*abaisser* jusqu'au niveau de l'esprit de son écolier.

Le mot de *baisser* n'est jamais employé dans le sens figuré à l'actif, soit qu'il soit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas, l'usage ne s'en sert en ce sens qu'au neutre; ainsi l'on dit que les forces *baissent* quand on a passé quarante ans. Pour le mot d'*abaisser*, , il a quelquefois à l'actif un sens figuré; & le bon usage ne l'employe jamais autrement avec le pronom réciproque; il seroit tout-à-fait déplacé si on lui donnoit alors le sens propre & litéral; on ne dit pas d'un dessus de coffre qu'il s'*abaisse*, on dit qu'il tombe.

L'adversité fait *baisser* l'esprit aux uns & le réveille aux autres. L'homme sage & simple ne s'*abaisse* point, ni ne se soucie d'*abaisser* l'orguëil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur signification, l'idée

d'un défaut d'attention ; mais avec cette différence, que c'eſt nos propres idées intérieures qui nous rendent *abſtraits*, en nous occupant ſi fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre choſe qu'à ce qu'elles nous repréſentent ; au lieu que c'eſt un nouvel objet extérieur qui nous rend *diſtraits*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner. Si ces défauts ſont d'habitude, ils ſont graves dans le commerce du monde.

On eſt *abſtrait*, lorſqu'on ne penſe à aucun objet préſent ni à rien de ce qu'on dit. On eſt *diſtrait*, lorſqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propoſe, ou qu'on écoute d'autres diſcours que ceux qu'on nous adreſſe.

Les perſonnes qui ſont de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes paſſions ſont plus ſujettes que les autres à avoir des *abſtractions* ; leurs idées ou leurs deſſeins les frappent ſi vivement qu'ils

leurs ſont toûjours préſens. Les *diſtractions* ſont le partage ordinaire des jeunes gens ; un rien les détourne & les amuſe.

La rêverie produit des *abſtractions* ; & la curioſité cauſe des *diſtractions*.

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt ; rien de ce qui l'environne ne le frappe ; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris ; & quelquefois il penſe politique ou géométrie dans le tems que la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent ; il eſt frappé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre ; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au haſard de prendre les choſes de travers.

Les gens *abſtraits* ſe ſoucient peu de la converſation : les *diſtraits* en perdent le fruit. Lorſqu'on ſe trouve avec les premiers, il faut de ſon côté ſe livrer à ſoi-même & méditer : avec

les ſeconds il faut attendre à leur parler que tout autre objet ſoit écarté de leur préſence.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt forte, ne manque guére de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

AMANT. GALANT.

Il me ſemble que le mot de *galant*, dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *amant*, n'eſt plus ſi en uſage qu'il l'étoit autrefois; & que celui-ci s'eſt ſeul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées acceſſoires qui les caractèriſent, & qui repréſentent un *amant* comme quelque choſe de plus permis & de plus honnête que n'eſt un *galant*; car le premier parle au cœur & ne demande que d'être aimé; le ſecond s'adreſſe au corps & veut être favoriſé. On peut être l'un & l'autre ſans aimer véritablement, & uniquement par des vûës d'intérêt. Une laide fille

qui eſt riche eſt ſujette à trouver de tels *amans* ; & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme ſe fait *amant* d'une perſonne qui lui plaît : il devient le *galant* de celle à qui il plaît. Dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour : dans le ſecond, il en a toûjours.

Les *amans* ſont honneur aux Dames, & flâtent leur amour-propre ; elles ne les ſouffrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance : Les *galans* leur ſont plaiſir, & fourniſſent matiére à la cronique ſcandaleuſe ; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſouffrir auprès d'elles d'autres *amans* que ceux que ſes parens agréent. Une femme adroite & prudente fait mettre ſon galant au rang des amis de ſon mari.

ABANDONNER. DELAISSER.

Abandonner ſe dit des choſes & des perſonnes. *Délaiſſer* ne ſe dit que des perſonnes.

Nous *abandonnons* les choses dont nous n'avons pas soin. Nous *délaissons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun sécours.

On se sert plus communément du mot d'*abandonner* que de celui de *délaisser*. Le premier est également bien employé à l'actif & au passif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ses autres modes ; & il a par lui seul une énergie d'universalité, qu'on ne donne au premier qu'en y joignant quelque terme qui la marque précisément. Ainsi l'on dit, c'est un pauvre *délaissé*, il est généralement *abandonné* de tout le monde.

On est *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos interêts. On est *délaissé* de tous ceux qui peuvent nous sécourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plûtôt que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *delaissent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoît plus d'ami dans le bonheur; on ne compte que sur

ſa propre conduite ; & l'on ne congratule que ſoi-même de tous les ſervices que l'on reçoit alors de la part des hommes. Une perſonne qui ſe voit *délaiſſée* dans ſa miſére ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains diſcoureurs.

Il a été heureux pour certaines perſonnes d'être *abandonnées* de leurs proches ; c'eſt par-là qu'a commencé la chaine des évenemens qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont beſoin d'être ſoûtenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorſqu'ils ſe voyent *délaiſſés*.

PRE'CISION. ABSTRACTION.

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, faire *abſtraction* d'une choſe, & non dans le ſens qui a rapport à celui de diſtraction ? Je crois l'obſervation inutile ; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de

précision ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vûë. J'ajoûte que ces deux mots ont une idée commune qui les rend ſynonymes : que cette idée eſt peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie : qu'elle eſt celle d'une ſéparation faite par la force de l'eſprit dans la conſidération des objets : & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette ſignification eſſentielle à l'un & à l'autre de ces mots pour chercher leur propre différence ; je penſe qu'il ſeroit très-difficile de la trouver ailleurs que dans les diverſités de cette idée principale & ſynonyme , & de former ſans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc ſur ce plan , tels que je ſuis capable de les répréſenter.

La *précision* ſépare les choſes véritablement diſtinctes , pour empêcher la confuſion qui naît du mélange des idées. L'*abſtraction* ſépare les choſes réellement inſéparables, pour les conſidérer à part indépendamment les unes des autres. La premiére eſt un effet de la juſteſſe & de la netteté de l'entendement; qui fait qu'on n'ajoûte

rien d'inutile & hors d'œuvre au ſujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans ſa juſte totalité; par conſéquent elle convient par-tout, dans les affaires comme dans les ſciences. La ſeconde eſt l'effort d'un eſprit métaphyſique; qui écarte du point de vûë tout ce qu'on veut détacher du ſujet qu'on traite; elle le mutile un peu, mais elle contribuë quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraîne dans l'erreur; il s'en faut donc ſervir mais en même-tems s'en défier.

Il me ſemble que la *préciſion* a plus de rapport aux choſes qu'on peut non ſeulement conſidérer à part, mais qu'on peut auſſi concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſeroient, par exemple, l'aumône & l'eſprit de charité. Il me paroît que l'*abſtraction* regarde plus particuliérement les choſes qu'on peut à la vérité conſidérer à part, mais qu'on ne ſçauroit concevoir être l'une ſans l'autre; telles que ſont, par exemple, le corps & l'étenduë. Ainſi le but de la *préciſion* eſt de ne point ſortir du ſujet, en éloignant

pour cet effet tout ce qui lui eſt étranger ; & celui de l'*abſtraction* eſt de ne pas entrer dans toute l'étenduë du ſujet, en n'en prenant qu'une partie ſans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de ſcience plus certaine ni plus claire que la Géometrie, parce qu'elle fait des *préciſions* exactes : on y a cependant mêlé certaines *abſtractions* métaphyſiques, qui font que les Géometres tombent dans l'erreur comme les autres, non pas à la vérité quand il eſt queſtion de grandeur & de méſure, mais quand il eſt queſtion de phyſique.

On ne ſçauroit ſe faire des idées trop *préciſes* : mais il eſt quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abſtraites*. Les premiéres ſont la voïe la plus ſûre pour aller au vrai dans les ſciences & au but dans les affaires ; au lieu que les ſecondes ſouvent nous en éloignent.

La *préciſion* eſt un don de la nature né avec l'eſprit : ceux qui en ſont doüés ſont d'un excellent commerce pour la converſation ; on les écoute avec plaiſir parce qu'ils écoutent auſſi

de leur côté ; ils entendent également ce qu'on leur dit comme ils font entendre ce qu'ils disent. L'*abstraction* est un fruit de l'étude produit par une profonde application : ceux à qui elle est familiére parlent quelquefois avec trop de subtilité des choses communes ; les sujets simples & naturels deviennent, dans leurs discours, très-difficiles à comprendre par la maniére dont ils les traitent.

Les idées *précises* embélissent le langage ordinaire; & en font, selon moi, le sublime. Les idées *abstraites* y sont fatigantes; elles ne me paroissent bien placées que dans les écoles, ou dans certaines conversations sçavantes.

On exprime par des idées *précises* les vérités les plus simples & les plus sensibles: mais on ne peut souvent les prouver que par des idées très-*abstraites*.

DIFFE'REND. DE'MÊLE'.

Le sujet du *différend* est une chose précise & déterminée sur laquelle on se contrarie, l'un disant oui & l'autre non. Le sujet du *démêlé* est une chose moins éclaircie, dont on n'est pas d'ac-

cord, & ſur laquelle on cherche à s'expliquer pour ſçavoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cauſe des *différends* entre les Particuliers. L'ambition eſt la ſource de bien des *démêlés* entre les Puiſſances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel*; mais ce qui eſt *continu* n'en ſouffre point. De ſorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervalles & à diverſes repriſes; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la briéveté du tems que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit un jeu *continuel*, des pluyes *continuelles*; & une fiévre *continuë*, une baſſe *continuë*.

RE'PONSE. RE'PLIQUE. RE'PARTIE.

La *réponſe* ſe fait à une demande ou à une queſtion. La *réplique* ſe fait à une *réponſe* ou à une rémontrance. La *répartie* ſe fait à une raillerie ou à un diſcours offenſant.

Les Scolaſtiques enſeignent à propoſer de mauvaiſes difficultés, & à y donner encore de plus mauvaiſes *réponſes.* Il eſt plus grand d'écouter une ſage rémontrance & d'en profiter que d'y *répliquer.* On ne ſe défend jamais mieux contre des paroles piquantes que par des *réparties* fines & honnêtes.

Le mot de *réponſe* a, dans ſa ſignification, plus d'étenduë que les deux autres; on *répond* aux queſtions des perſonnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des graces ou des ſervices; aux interrogations des maîtres & des juges; aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles; aux lettres qu'on nous écrit; & aux difficultés qu'on nous propoſe touchant la conduite, les affaires, & les ſentimens. Le mot de *réplique* a un ſens plus reſtraint; il ſuppoſe une diſpute commencée à l'occaſion des diverſes opinions qu'on ſuit; ou des différens ſentimens dans leſquels on eſt, ou des partis & des intérêts oppoſés qu'on a embraſſés: on *réplique* à la réponſe d'un Auteur

qu'on a critiqué ; aux réprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction ; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverſe. Le mot de *répartie* a une énergie propre & particuliére pour faire naître l'idée d'une apoſtrophe perſonnelle contre laquelle on ſe défend, ſoit ſur le même ton en apoſtrophant auſſi de ſon côté, ſoit ſur un ton plus honnête, en émouſſant ſeulement les traits qu'on nous lance; on fait des *réparties* aux gens qui veulent ſe divertir à nos dépens ; à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicule ; & aux perſonnes qui n'ont, dans la converſation, aucun ménagement pour nous.

La *réponſe* doit être claire & juſte ; il faut que ce ſoit le bon ſens & la raiſon qui la dictent. La *réplique* doit être forte & convaincante ; il faut que la vérité y paroiſſe armée & fortifiée de toutes ſes preuves. La *répartie* doit être vive & prompte ; il faut que le ſel de l'eſprit y domine & la faſſe briller,

Il faut élever les enfans à faire toû-

jours, autant qu'il ſe peut, des *réponſes* préciſes & judicieuſes; & leur faire ſentir qu'il y a plus d'honnenr pour eux à écouter qu'à faire des *répliques* à ceux qui ont la bonté de les inſtruire; mais il n'eſt pas toûjours à propos de blâmer leurs petites *réparties*, quoique un peu contraires à la docilité, de peur d'émouſſer leur eſprit par une gêne trop ſévére.

C'EST-POURQUOI. AINSI.

C'eſt-pourquoi renferme, dans ſa ſignification particuliére, un rapport de cauſe & d'effet. *Ainſi* ne renferme qu'un rapport de prémice & de conſéquence. Le premier eſt plus propre à marquer la ſuite d'un évenement ou d'un fait; & le ſecond à faire entendre la concluſion d'un raiſonnement.

Les femmes pour l'ordinaire ſont changeantes; *c'eſt-pourquoi* les hommes deviennent inconſtans à leur égard. Les orientaux les enferment & nous leur donnons une entiére liberté; *ainſi* nous paroiſſons avoir pour elles plus d'eſtime.

Rome eſt non ſeulement un Siége éccléſiaſtique revêtu d'une autorité ſpirituelle, mais encore un Etat temporel, qui a, comme tous les autres Etats, des vûës de politique & des intérêts à ménager; *c'eſt-pourquoi* l'on y peut aiſément confondre les deux autorités. Tout homme eſt ſujet à ſe tromper; *ainſi* il faut tout éxaminer avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choſes *croiſſent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choſes de la même eſpêce. Les bleds *croiſſent*, la récolte *augmente*.

Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y *croiſſent*, & plus les revenus *augmentent*.

Le mot de *croître* ne ſignifie préciſement que l'aggrandiſſement de la choſe, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait ſentir que cet agrandiſſement eſt cauſé par une nouvelle quantité qui y ſurvient. Ainſi dire que la riviére *croît* c'eſt dire uniquement qu'elle devient

plus haute, ſans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau : mais dire que la riviére *augmente* c'eſt dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hauſſer. Cette différence eſt extrêmement délicate ; c'eſt pourquoi l'on ſe ſert aſſez indifféremment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occaſions où cette délicateſſe de choix n'eſt de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer ; car on dit également bien, la riviere *croît* & la riviere *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même là ſon idée particuliére. Mais il y a d'autres occaſions où il eſt à propos & quelquefois même néceſſaire d'avoir égard à l'idée particuliére, & de faire un choix entre ces deux termes, ſelon la force du ſens qu'on veut donner à ſon diſcours: par exemple, lorſqu'on veut faire entendre, en parlant des paſſions, qu'elles ſont dans notre nature, que ce qui nous ſert d'alimens leur ſert auſſi de nourriture & leur donne des forces, on ſe ſert alors élegamment du mot de

croître ; ailleurs on employe celui d'*augmenter*, ſoit pour les paſſions, ſoit pour les talens de l'eſprit.

Toutes les paſſions naiſſent & *croiſſent* avec l'homme : mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté* juſqu'à certain âge, diminuënt enſuite & diſparoiſſent avec les forces de la nature : il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui *augmentant* toûjours, ſont encore plus fortes dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe.

L'amour qui ſe forme dans l'enfance *croît* avec l'âge. Le vrai courage n'eſt jamais fanfaron ; il *augmente* à la vûë du péril. L'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*.

Il eſt aiſé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre : car quelle eſt la perſonne aſſez peu délicate en fait d'expreſſions pour ne pas ſentir, du moins par goût naturel ſi ce n'eſt par réfléxion, qu'il eſt mieux de dire, l'ambition *croît* à meſure que les biens *augmentent*, que

de dire, l'ambition *augmente* à mesure que les biens *croissent*. S'il n'est pas difficile de sentir cette délicatesse, il l'est d'en expliquer la raison ; il faut pour cela un peu de métaphysique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'exposer du mieux qu'il m'a été possible. Car enfin les biens consistant dans plusieurs différentes choses, qui se réünissent dans la possession d'une seule personne, le mot d'*augmenter* qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne marque précisément que l'agrandissement d'une chose unique, fait par la nourriture ou par une espèce de nourriture. Cette même force de signification est la raison pourquoi le mot de *croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition ; puisqu'elle est une seule passion, à qui les biens de la fortune semblent servir d'alimens, pour la soûtenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choses matérielles *croissent* par une addition intérieure & mécani-
que,

que, qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle ; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matiére. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpèce de nourriture priſe dans un ſens figuré : elles *augmentent* par l'addition des dégrés juſqu'où elles ſont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture ; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté* pour cauſer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Notre orguëil *croît* à meſure que nous nous élevons ; & il *augmente* quelquefois juſqu'à nous rendre haïſſables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardieſſe* quelque choſe de mâle : dans l'*audace* quelque choſe d'emporté ; & dans l'*effronterie* quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage &

de l'aſſûrance. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté ; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe le diſcours ne la démontent point. Une perſonne *audacieuſe* parle d'un ton élevé ; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent ; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les régles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands ; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes ; les ſupérieurs veulent de la ſoûmiſſion, & rendent toûjours de mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplaît à tout le monde ; & qu'on paſſe chez les honnêtes-gens pour être d'une vile naiſſance.

On n'eſt guére propre aux grands emplois ſi l'on n'eſt un peu *hardi*.

Un homme d'un caractère *audacieux* peut ſervir à inſulter l'ennemi. Un *effronté* n'eſt bon qu'à faire rougir ceux qui l'employent.

Il me ſemble que la *hardieſſe* eſt pour les grandes qualités de l'ame ce que le reſſort eſt pour les autres pieces d'une Montre; elle met tout en mouvement ſans rien déranger : au lieu que l'*audace*, ſemblable à la main impétueuſe d'un étourdi, met le déſordre & le fracas dans ce qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point du tout ſur les grandes qualités, parce qu'elles ne ſe trouvent jamais enſemble; ſon influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais; elle répand ſur les défauts de l'ame un coloris qui les rend encore plus laids qu'ils ne le ſont par eux-mêmes.

DE-MEME-QUE. AINSI-QUE. COMME.

De-même-que eſt toûjours un terme de comparaiſon; mais il y a des occaſions où *ainſi-que* & *comme* ne le ſont pas, ayant d'autres ſignifications,

qu'on peut voir dans les Dictionaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de rapporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet ouvrage, & que je vas en faire la différence, qui eſt aſſûrement une des plus délicates de notre Langue, & des plus difficiles à démêler.

De-même-que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la maniére dont eſt la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi-que* marque particuliérement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence, les François penſent *de-même-que* les autres nations, mais il ne ſe conduiſent pas *de-même*; parce qu'il n'eſt préciſément queſtion que d'une

certaine maniére de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſuppoſe en eux. Mais je dirois, il y a des Philoſophes qui croyent que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes; parce qu'il s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribuë là à la bête auſſi-bien qu'à l'homme; & non d'aucune modification ou maniére de penſer; puiſqu'on peut ajoûter que, quoique ces Philoſophes croyent que les bêtes penſent *ainſi-que* les hommes, ils ne croyent pourtant pas qu'elles penſent *de-même-qu'*eux. Je dirois enfin que les expreſſions d'une perſonne qui ne conçoît les choſes que confuſément ne ſont jamais juſtes *comme* celles d'une perſonne qui les conçoît clairement; parce qu'il eſt là queſtion d'une qualité de l'expreſſion, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raiſon on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel, & non pas *ainſi-que* ni *de-même-qu'*un lion, &c. L'uſage eſt fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorſque ces mots ſont placés à la tête de la comparaiſon, alors elle a deux membres ; dont le ſecond, qui eſt la réduction de la comparaiſon, commence par le mot *ainſi* ſi c'eſt *ainſi-que* ou *comme* qui ſe trouve à la tête du premier membre ; mais ſi c'eſt *de-même-que*, ce ſecond membre commence par le mot *de-même*. L'exemple ſuivant va rendre cette obſervation ſenſible.

De-même-que l'ambitieux n'eſt jamais content, *de-même* le débauché n'eſt jamais ſatisfait. *Ainſi-que* l'ordonne la Providence, *ainſi* va la fortune des Etats & des Particuliers, des Princes & des Sujets. *Comme* les hommes vieilliſſent par le nombre des années, *ainſi* vieilliſſent les Empires par le nombre des ſiécles ; tout a un terme preſcrit, au-delà duquel il ne paſſe pas.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions ſont ſynonymes dans le ſens où elles ſignifient qu'on fait une choſe en vûë d'une autre : mais *pour* marque une vûë

plus présente ; *afin* en marque une plus éloignée.

On se présente devant le Prince *pour* lui faire sa cour. On lui fait sa cour *afin* d'en obtenir des graces.

Il me semble que le premier de ces mots convient mieux, lorsque la chose qu'on fait en vûë de l'autre en est une cause plus infailible ; & que le second est plus à sa place, lorsque la chose qu'on a en vûë en faisant l'autre en est une suite moins nécessaire.

On tire le canon sur une Place assiégée *pour* y faire une breche, & *afin* de pouvoir la prendre par assaut, ou de l'obliger à se rendre.

Pour regarde plus particuliérement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de se procurer un mari.

AGRANDIR. AUGMENTER.

On se sert d'*agrandir* lorsqu'il est question d'étenduë : & lorsqu'il s'agit

de nombre d'élévation, ou d'abondance, on se sert d'*augmenter*. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépense, les revenus. Le premier regarde particuliérement la quantité vaste & spacieuse : le second a plus de rapport à la quantité grosse & multipliée. Ainsi l'on dit qu'on *agrandit* sa maison, quand on lui donne plus d'étenduë par la jonction de quelques bâtimens faits sur les côtés : mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de plusieurs chambres.

En *agrandissant* son terrein, on *augmente* son bien.

Les Princes s'*agrandissent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croyent par-là *augmenter* leur puissance : mais ils se trompent quelquefois en cela ; car cet *agrandissement* ne produit qu'une *augmentation* de soins, & souvent même est la premiére cause de la décadence d'une Monarchie.

Il n'est pas de plus incommode voisin que celui qui ne pense qu'à s'*agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* son autorité qu'à faire un

bon uſage de celle que les loix lui ont donnée, eſt un maître fâcheux pour ſes Sujets,

Toutes les choſes de ce monde ſe font aux dépens les unes des autres ; le riche n'*agrandit* ſes domaines qu'en reſſerrant ceux du pauvre ; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté ; & je croirois preſque que la nature n'a fait les gens d'eſprit qu'aux dépens des ſots.

Le déſir de l'*agrandiſſement* cauſe dans la politique la circulation des Etats, dans la police celle des conditions, dans la morale celle des vertus & des vices, & dans la phyſique celle des corps ; c'eſt le reſſort qui fait joüer la machine univerſelle ; & qui nous en répréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle, ou d'*augmentation* ou de diminution : mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpêce qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il lui eſt permis de s'*agrandir* ; ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal, qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs efforts & d'*augmenter* leurs forces, pour ſe met-

tre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COMPLIQUÉ. IMPLIQUÉ.

Les affaires ou les faits sont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mélange & par leur dépendance. Les personnes sont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorsqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choses extrêmement *compliquées* deviennent obscures à ceux qui n'ont ni assez d'étenduë ni assez de justesse d'esprit pour les démêler. Quand on est souvent à la compagnie des étourdis, on est exposé à se voir *impliqué* dans quelque fâcheuse avanture.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent simples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il est dangereux de se trouver *impliqué* même innocemment dans les crimes des Grands; on en est toûjours la dupe; ils sacrifient à leurs interêts leurs meilleurs serviteurs.

Compliqué a un substantif qui est

d'uſage ; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas ; on dit *complication* & *impliquer* ; mais on ne dit pas *implication* ni *compliquer*.

Rien n'embarraſſe plus les médecins que la *complication* des maux dont le remède de l'un eſt contraire à la guériſon de l'autre. Il n'eſt pas gracieux d'avoir pour amis des perſonnes qui vous *impliquent* toûjours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

POUR. QUANT.

Ces deux mots ſont très-ſynonymes : *pour* me paroît cependant avoir meilleure grace, dans le diſcours, lorſqu'il s'agit de la perſonne ou de la choſe qui régit le verbe ſuivant : *quant* me paroît y mieux figurer lorſqu'il s'agit de ce qui eſt régi par le verbe. Je dirois donc, *pour* moi je ne me mêle d'aucune affaire étrangére ; *quant* à moi tout m'eſt indifférent.

La religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une

morale pure, & dans une conduite ſimple, guidées par l'autorité divine, & ſoûtenuës par la raiſon. *Pour* celle du peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Egliſe, on ne la connoîtra au juſte que quand on en aura ſéparé les intérêts temporels.

DÉCISION. RÉSOLUTION.

La déciſion eſt un acte de l'eſprit, & ſuppoſe l'examen. La *réſolution* eſt un acte de la volonté, & ſuppoſe la délibération, La premiére attaque le doute; & fait qu'on ſe déclare. La ſeconde attaque l'incertitude; & fait qu'on ſe détermine.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le répentir. Nos *réſolutions* doivent être fermes pour éviter les variations.

Rien de plus déſagréable pour ſoi-même & pour les autres, que d'être toûjours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans ſes démarches.

On a ſouvent plus d'embarras & de peine à *décider* ſur le rang & ſur la prééminence que ſur les intérêts ſolides & réels. Il n'eſt point de *réſolutions* plus foibles que celles que prennent au confeſſional & au lit le pécheur & le malade ; l'occaſion & la ſanté rétabliſſent bientôt la premiére maniére de vivre.

Il ſemble que la *réſolution* emporte la *déciſion* ; & que celle-ci puiſſe être abandonnée de l'autre ; puiſqu'il arrive quelquefois qu'on n'eſt pas encore *réſolu* à entreprendre une choſe pour laquelle on a déja *décidé* ; la crainte, la timidité ou quelqu'autre motif s'oppoſant à l'exécution de l'Arrêt prononcé.

Il eſt rare que les *déciſions* ayent chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur. Envain les hommes prennent des *réſolutions* ; le goût & l'habitude triomphent toûjours de leur raiſon.

En fait de ſcience, on dit la *déciſion* d'une queſtion, & la *réſolution* d'une difficulté.

C'eſt ordinairement où l'on *décide*

le plus qu'on prouve le moins. Quoiqu'on réponde dans les écoles à toutes les difficultés, on y en *résout* très-peu.

PORTER. APPORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a précisément rapport qu'à la charge du fardeau. *Apporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Transporter* a non seulement rapport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par-dessus toutes ces idées, en y ajoûtant une attribution de propriété à l'égard de la chose dont on se charge.

Nous faisons *porter* ce que, par foiblesse ou par bienséance, nous ne pouvons porter nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *apporte* ce que nous souhaitons avoir. Nous faisons *transporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux

dont on les charge. Les domeſtiques *apportent* ce que leurs maîtres les envoyent chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les commerçans envoyent d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loüé le pieux Enée d'avoir *porté* ſon pere Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous apprend que les premiers fidéles *apportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la providence punit toûjours l'abus de l'autorité, en la *tranſportant* en d'autres mains. Si un de nos traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractèriſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit que le malin eſprit *emporta* au lieu de dire *tranſporta* Jeſus Chriſt.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *deſſein* : le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux ; des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toûjours ſe laiſſer éblouïr par cette beauté ni par cette grandeur ; car ſouvent la pratique ne s'accorde pas avec la ſpéculation ; l'ordre admirable d'un ſyſtème & l'idée avantageuſe qu'on s'en eſt formée n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échoüent, & qu'on ne ſe trouve dans l'impoſſibilité de venir à bout de ſon *deſſein.*

L'expérience de tous les ſiécles nous apprend que les têtes à grands *deſſeins* & les eſprits féconds en beaux *projets* ſont ſujets à donner dans la chimere.

Le mot de *projet* ſe prend auſſi pour la choſe même qu'on veut exécuter ainſi que celui de *deſſein.* Mais quoique ces mots ſoient alors encore plus ſynonymes, on ne laiſſe pas d'y trou-

ver une différence, qui ſe fait ſentir à ceux qui ont le goût fin & délicat. La voci telle que j'ai pû la déveloper. Il me ſemble que le *projet* regarde alors quelque choſe de plus éloigné, & le *deſſein* quelque choſe de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir : on forme des deſſeins pour le tems préſent. Le premier eſt plus vague : l'autre eſt plus déterminé,

Le *projet* d'un avare eſt de s'enrichir : ſon *deſſein* eſt d'amaſſer.

Un bon Miniſtre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des Sujets. Un bon Général d'Armée a autant d'attention à cacher ſes *deſſeins* qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un ſeul corps de république, pour le gouvernement général ou la diſcution des intérêts, ſans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henri IV., plus noble, mais peut-être plus difficile à exécuter que le *deſſein* de la Monarchie uni-

verſelle, dont l'Eſpagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a rapport au grain ; c'eſt le bled qu'on *ſeme* dans le champ. *Enſemencer* a rapport à la terre ; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de bled. Le premier de ces mots a une ſignification plus étenduë & plus vaſte ; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terreins. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reſtraint ; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes piéces de terre préparées par le labourage. Ainſi l'on *ſeme* dans ſes terres & dans ſes jardins : mais l'on n'*enſemence* que ſes terres & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré ; *ſemer* de l'argent, *ſemer* la parole. *Enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & litéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le tems de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant* de l'argent à propos qu'on peut plus

aiſément venir à bout de ſes projets. Envain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le ciel n'y répand ſes fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots ſont ſynonymes en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier : mais le *grain* eſt une ſemence de lui-même, c'eſt-à-dire qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueïllir : la *graine* eſt une ſemence de choſes différentes, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On ſeme des *grains* de bled & d'avoine pour avoir de ces mêmes *grains*. On ſeme des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la récolte des *grains* : on ramaſſe les *graines*. Les premiers ſe ſement ordinairement dans les champs ; & les ſecondes ſont le partage des jardins.

Le mot de *graine* fait préciſément naître l'idée d'une ſemence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait

pas celui de *grain*. Ainſi l'on dit que le chenevi eſt la *graine* du chanvre ; mais on ne dit pas qu'il en eſt le *grain*. Ils conſervent même cette analogie de ſignification dans le ſens figuré.

Tel a ſa mémoire chargée des ſages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon ſens. Il eſt difficile que d'une mauvaiſe *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entrepriſe. On *ceſſe* en l'abandonnant. On *diſcontinuë* en l'interrompant.

Pour *finir* ſon diſcours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *ceſſer* ſes pourſuites dès qu'on s'apperçoit qu'elles ſont inutiles. Il ne faut *diſcontinuer* le travail que pour ſe délaſſer, & pour le reprendre enſuite avec plus de goût & plus d'ardeur.

L'homme eſt né pour la peine ; il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en ſurvient une autre ; il a beau cher-

cher le repos & la tranquilité, la providence ne lui permet pas en cette vie de *cesser* de travailler ; & si l'ennui ou l'épuisement lui font quelquefois *discontinuër* son labeur, ce n'est pas pour long-tems ; il est bien-tôt contraint de retourner à sa tâche & de reprendre la charuë.

La maxime qui dit qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puisse *finir* est bonne : celle qui défend de *cesser* un ouvrage pour en commencer un autre sans nécessité me paroît encore meilleure. Il est souvent à propos de *discontinuër* le travail de l'esprit ; mais ce n'est pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu se trouve en état de mieux manier son sujet ; c'est seulement au premier instant qu'on s'apperçoit qu'elle se ralentit ; parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle est en train, ni la forcer lorsqu'elle s'arrête.

Les personnes qui ne *finissent* point leurs narrations & ne *cessent* de parler, sans *discontinuër*, sont aussi peu propres à la conversation que celles qui ne disent mot.

PRECIPICE. GOUFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *goufre*. On ſe perd dans l'*abîme*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vuide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſque impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particuliére de voracité inſatiable, qui entraîne, fait diſparoître, & conſume tout ce qui en approche. Le troiſiéme emporte l'idée d'une profondeur immenſe, juſqu'où l'on ne ſçauroit parvenir, & où l'on perd également de vûë le point d'où l'on eſt parti & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui y ſont dedans; la chûte y eſt rude. Le *gouffre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas; & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abîme* ne préſente que des routes obſcures & incertaines qu'aucun but ne termine;

on s'y jette quelquefois tête baiſſée dans l'eſpérance de trouver une iſſuë ; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pouſſe de ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *gouffre* de malheurs ; tout y périt, la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du Philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abîme* de ténébres.

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *gouffre* des Provinces. L'infini eſt l'*abîme* du raiſonnement.

ABANDONNEMENT. ABDICATION. RE'NONCIATION. DE'MISSION. DE'SISTEMENT.

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *rénonciation* ſe font : le *déſiſtement* ſe donne : la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens ; une *àbdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir ; une *rénonciation* à ſes droits & à ſes prétentions; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices ; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers que de laiſſer ſaiſir & vendre le fond de ſon bien. Quelques Politiques regardent l'*abdication* d'une Couronne comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de l'eſprit, plûtôt que comme une grandeur d'ame. Les loix & la juſtice maintiennent les *rénonciations* des particuliers : mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs intérêts les empêchent d'en appeller à la force des armes. L'amour du repos n'eſt pas toûjours le motif des *démiſſions* ; le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent & n'interviennent dans les procès que pour faire acheter leur *déſiſtement*.

Il

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne ſçauroit retenir ; *abdiquer* que lorſqu'on n'eſt plus en état de gouverner ; *renoncer* que pour avoir quelque choſe de meilleur ; ſe *démettre* que quand il n'eſt plus permis de remplir ſes devoirs avec honneur ; & ſe *déſiſter* que lorſque ſes pourſuites ſont injuſtes, ou plus fatigantes qu'avantageuſes.

CURE. GUÉRISON.

On fait une *cure* : on procure une *guériſon*. La premiére a plus de rapport au mal & à l'action de celui qui traite le malade. La ſeconde a plus de rapport à la ſanté & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une qu'elle eſt belle ; alors le ſuccès fait honneur à celui qui l'a entrepriſe : on dit de l'autre qu'elle eſt prompte & parfaite ; c'eſt tout ce qu'on doit déſirer dans la maladie : & l'on dit de toutes les deux qu'elles ſont faciles ou difficiles.

Il ſemble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude ; au-lieu que la *guériſon* regarde auſſi les maladies légéres & de peu de durée.

Plus le mal eſt invétéré, plus la *cure* en eſt difficile. C'eſt ſouvent plus à la force du tempérament qu'à l'effet des remèdes qu'on doit ſa *guériſon.*

Les maux incurables ne ſont pas ſeulement ceux dont la *cure* eſt abſolument impoſſible, mais encore ceux dont on ignore la maniére d'en procurer la *guériſon.*

ABHORRER. DÉTESTER.

Ces deux maux ne ſont guére d'uſage qu'au préſent, & marquent également des ſentimens d'averſion, dont l'un eſt l'effet du goût naturel ou du panchant du cœur, & l'autre eſt l'effet de la raiſon ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut ſouffrir, & tout ce qui eſt l'objet de l'antipathie. On *déteſte* ce qu'on déſapprouve, & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteſte* le jour de ſa naiſſance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il ſeroit avantageux d'aimer ; & l'on *déteſte* ce qu'on eſtimeroit ſi on le connoiſſoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui eſt baſſeſſe & lâcheté. Une perſonne vertueuſe *déteſte* tout ce qui eſt crime & injuſtice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne ſont ſynonymes que lorſqu'ils marquent l'état où l'on eſt ; & la premiére de leurs différences ſe rencontre dans leur conſtruction avec le mot d'ETAT , auquel on les joint ſouvent. La délicateſſe de notre Langue veut alors que l'un ne vienne qu'après , & que l'autre marche toûjours devant. Ainſi l'on dit , état d'*abjection* , & *baſſeſſe* d'état.

L'*abjection* ſe trouve dans l'obſcurité où nous nous enveloppons de notre propre mouvement, dans le peu d'eſtime qu'on a pour nous , dans le rebut qu'on en fait , & dans les ſituations humiliantes où l'on nous réduit. La *baſſeſſe* ſe trouve dans le peu de naiſſance, de mérite, de fortune, & de condition.

La nature a placé des êtres dans l'élévation , & d'autres dans la *baſſeſſe* ; mais elle ne place perſonne dans l'*ab-*

jection; l'homme s'y jette de ſon choix, ou y eſt plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminuë les amertumes de l'état d'*abjection*. La ſtupidité empêche de ſentir tous les déſagrémens de la *baſſeſſe* de l'état. L'eſprit & la grandeur d'ame font qu'on ſe chagrine de l'un & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de ſe tirer de la *baſſeſſe*; l'on n'en vient pas à bout ſans travail & ſans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection*; le ſage uſage de ſa fortune & de ſon crédit en eſt le plus ſûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour-propre joüent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & y font quelquefois trouver de la ſatisfaction: mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puiſſe faire goûter à une ame noble la *baſſeſſe* de l'état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir ſe dit plûtôt à l'égard des coûtumes; & *abroger* à l'égard des loix. Le non-uſage ſuffit pour l'*abolition*: mais il faut un acte poſitif pour l'*abrogation*.

Le changement de goût, aidé de la politique, a *aboli* en France les joutes, les tournois & les autres divertiſſemens brillans. De grandes raiſons d'intérêt, & peut-être même de bonne diſcipline, ont été cauſe que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes s'*aboliſſent*. La puiſſance deſpotique *abroge* ſouvent ce que l'équité avoit établi.

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux; mais le tems ſeul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshonneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine perſonnelle, ce que ſes Magiſtrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la République.

L'*abolition* d'une Religion coûte toûjours du ſang; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occaſion, à celui qui le répand, le perſécuté y triomphant quelquefois du perſécuteur; c'eſt ainſi que le Chriſtianiſme a triomphé du Paganiſme par

le martire des premiers Fidéles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale eſt ſouvent la cauſe de la ruine du Prince ou du peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une perſonne au ſoin ou à la garde de qui l'on a confié quelque choſe : mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conſervation de la choſe ; au lieu que celui de *garde* renferme de plus dans ſon idée un office économique, dont on doit s'acquiter ſelon les ordres du ſupérieur ou du maître de la choſe. Ainſi l'on dit qu'on eſt *gardien* d'un dépôt, & *garde* du Tréſor Royal ; parce que dans le premier cas, il n'y a qu'à veiller à la ſûreté de ce qui a été dépoſé ; & dans le ſecond cas, il y a des devoirs à remplir, ſoit pour la recette, ſoit pour la diſtribution des déniers. Par la même raiſon on ſe ſert, dans le ſtile de la procédure du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens ſaiſis ; & dans le ſtile militaire,

du terme de *garde* pour certaines fonctions, ſoit auprès de la perſonne du Prince ou du Commandant, ſoit dans divers poſtes qu'on fait occuper. Le *gardien* eſt reſponſable de tout ce qui eſt porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les poſtes que les *Gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grace dans le ſens figuré ; de même qu'à l'égard des choſes morales ; & de celles qui ne ſont ni à notre uſage ni à notre diſpoſition, mais ſeulement ſous notre protection, pour empêcher que d'autres n'en uſent ou ne les enlevent. *Garde* convient mieux dans le ſens litéral, & à l'égard des choſes matérielles ; ainſi qu'à l'égard de celles qui ſont entre nos mains ou en notre gouvernement, & ſur leſquelles nous avons quelque droit d'uſage ou de maniment.

Je ne crois pas que les parens puiſſent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude, &

la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commiſſion que celle de *Garde* des ſceaux.

Il me ſemble que le *gardien* a un air de ſupériorité, & le *garde* un air de ſervice. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'on a donné le titre de *gardien* à certains ſupérieurs de Moines, tel qu'eſt le *Gardien* des Cordéliers ; & celui de *Garde* à certaines fonctions pour le ſervice du Roi ou du Public, comme *Garde*-notes, *Garde*-magazin.

Le ſage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de ſon ſecret que lui-même. Les meilleurs *gardes* ſont les yeux du maître.

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particuliére lorſqu'on parle des peuples ou des nations. *Regne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainſi l'on dit, l'*empire* des Aſſyriens, & l'*empire* des Turcs ; le *regne* des Céſars, & le *regne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de ſouveraineté, qui eſt

cellè qui le rend ſynonyme avec le ſecond, a deux autres ſignifications; dont l'une marque l'eſpêce ou plûtôt le nom particulier de certains Etats, ce qui peut le rendre ſynonyme avec le mot de ROYAUME; l'autre marque une ſorte d'autorité qu'on s'eſt acquiſe, ce qui le rend encore ſynonyme avec les mots d'AUTORITE' & de POUVOIR. Il n'eſt point ici queſtion de ces deux derniers ſens; c'eſt ſeulement ſous la premiére idée, & par rapport à ce qu'il a de commun avec le mot de *régne* que nous le conſidérons à préſent, & que nous en faiſons le caractère.

L'époque glorieuſe de l'*empire* des Babiloniens eſt le *regne* de Nabuco-donozor: celle de l'*empire* des Perſes eſt le *regne* de Cyrus: celle de l'*empire* des Grecs eſt le *regne* d'Alexandre: & celle de l'*empire* des Romains eſt le *regne* d'Auguſte: ce ſont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophete Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du monde, c'eſt une penſée fauſſe dans le ſens litéral; & quelque beauté qu'on

y trouve dans le figuré, elle ſent toûjours la dépendance d'un ſujet qui parle de ſes maîtres, ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un Orateur Ruſſien ou Chinois s'en ſervît en faiſant l'éloge des Romains ; nous-mêmes, nous ne nous en ſervons point en parlant de l'*empire* des autres nations ſous la puiſſance deſquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles ayent étendu leur domination auſſi loin & ſur d'auſſi vaſtes contrées que l'a fait Rome. Loüer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées ſous ſon *regne*, c'eſt ſaiſir ce que la gloire a de brillant : le loüer par la douceur, par l'équité, & par la ſageſſe de ſon *regne*, c'eſt choiſir ce que la gloire a de ſolide.

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domeſtique des particuliers, auſſi bien qu'au gouvernement public des ſouverains ; on dit d'un pere, qu'il a un *empire* deſpotique ſur ſes enfans ; d'un maître, qu'il exerce un *empire* cruel ſur ſes valets ; d'un tiran, que la flâterie triomphe

& que la vertu gémit ſous ſon *empire*. Le mot de *regne* ne s'applique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier : on ne dit pas qu'une femme eſt malheureuſe ſous le *regne* mais bien ſous l'*empire* d'un jaloux : il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir ſouverain & général ; c'eſt par cette raiſon qu'on dit le *regne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice ; car alors on ne ſuppoſe ni dans l'un ni dans l'autre un ſimple pouvoir particulier, mais un pouvoir général ſur tout le monde & en toute occaſion. Telle eſt auſſi la raiſon qui eſt cauſe d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui ſe ſuccédent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *regne* le tems paſſager de leurs amours, parce qu'on ſuppoſe que, ſelon l'effet ordinaire de cette aveugle paſſion, chacun d'eux a dominé ſur tous les ſentimens de la perſonne qui s'eſt ſucceſſivement laiſſé vaincre.

Ce n'eſt ni les longs *regnes* ni leurs fréquens changemens qui cauſent la

chûte des *Empires* ; c'eſt l'abus de l'autorité.

Toutes les épithetes qu'on donne à *empire* pris dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *regne*, conviennent auſſi à celui-ci : mais celles qu'on donne à *regne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le ſens même où ils ſont ſynonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *regne*, les épithetes de LONG & de GLORIEUX ; on ſe ſert d'un autre tour de phraſe pour exprimer la même choſe.

L'*empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*empire* des Grecs : mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *regne* de Loüis XIV. a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

EMPIRE. ROYAUME.

Ce ſont des noms qu'on donne à différens Etats, dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi ; ce n'eſt pourtant pas cela ſeul qui en fait la différence.

Il me ſemble que le mot d'*empire* fait naître l'idée d'un Etat vaſte & composé de pluſieurs peuples : que celui de *royaume* marque un Etat plus borné, & fait ſentir l'unité de la nation dont il eſt formé. C'eſt peut-être de cette différence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes ; je remarque du moins que, ſi ce n'en eſt pas la cauſe, cela ſe trouve ordinairement ainſi ; comme on le voit dans l'*Empire* d'Allemagne, dans l'*Empire* de Ruſſie, & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoît la diverſité des peuples & des nations qui les compoſent ; au-lieu que, dans les Etats qui portent le nom de *royaume*, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en Provinces n'empêche pas que ce ne ſoit toûjours un même peuple ; & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de loix fondamentales ; les dif-

férences des loix particuliéres & de la jurisprudence n'y sont que des variétés d'usage, qui ne nuisent point à l'unité de l'administration politique : c'est même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *roi* & de *royaume* tirent leur origine ; c'est-pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un ministère souverain quoiqu'administré par plusieurs. Il n'en est pas de même dans les *Empires* ; une partie se gouverne quelquefois par des loix fondamentales très-différentes de celles par lesquelles une autre partie du même *Empire* se gouverne : cette diversité y rompt l'unité de gouvernement ; & ce n'est que la soûmission, dans certains chefs, au commandement d'un supérieur général qui fait l'union de l'Etat : c'est aussi précisément de ce droit de commander que tirent leur étimologie les mots d'*empereur* & d'*empire* ; de-là vient qu'on y voit plusieurs souverains & des *royaumes* mêmes en être membres.

L'Etat Romain fut un *royaume* tant

qu'il ne fut formé que d'un ſeul peuple, ſoit originaire, ſoit incorporé : le nom d'*empire* ne lui convint & ne lui fut donné que lorſqu'il eut ſoûmis d'autres peuples étrangers ; qui, en devenant membres de cet Etat, ne ceſſerent pas pour cela d'être des nations différentes ; & ſur leſquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement & non d'adminiſtration.

Un *Royaume* ne ſçauroit atteindre à l'étenduë que peut avoir un *Empire*: parce que l'unité de gouvernement & d'adminiſtration, ſur laquelle eſt fondé le *Royaume*, ne va pas ſi loin & demande plus de tems que le ſimple exercice de la ſupériorité & le droit de recevoir certains hommages, qui ſuffiſent pour former les *Empires.*

Les avantages qu'on trouve dans la ſociété d'un corps politique contribuënt autant, de la part des ſujets, à former les *Royaumes* que l'envie de dominer de la part des Princes. La ſeule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne

s'établissent & ne se soûtiennent que par la force des armes.

AUTORITE'. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'est pas ici question de toute l'étenduë du sens de ces mots, tel qu'est, par exemple, celui dans lequel on les applique aux Souverains & aux Magistrats ; mais seulement du sens qui marque en géneral ce qu'on peut sur l'esprit des autres. Cela bien démêlé voici ce que je pense sur leurs différences.

L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroît avoir plus de force. L'*empire* est plus absolu.

La supériorité du rang & de la raison donnent de l'*autorité* ; c'est ordinairement par la persuasion qu'elle agit ; ses maniéres sont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous est proposé. L'attachement pour les personnes contribuë beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont sur nous ; c'est par des instances qu'il obtient ; son action est pressante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on désire

de nous. L'art de trouver & de ſaiſir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend ſur eux ; c'eſt par un ton affecté qu'il réüſſit ; ſes airs ſont tantôt ſouples tantôt impérieux, & toûjours propres à ſoûmettre nos idées à celles qu'on veut nous inſinuer.

L'*autorité* qu'on a ſur les autres vient toûjours de quelque mérite ; ſoit d'eſprit, de naiſſance, ou d'état ; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon ; ſoit de cœur ou d'intérêt ; il augmente le credit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cedé par imbécillité ; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur notre eſprit : mais nous devons nous défendre de tout *empire* autre que celui de la raiſon. Les hommes cependant font ſouvent tout le contraire ; ils regardent les avertiſſemens, que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un

pouvoir qu'il s'arroge mal-à-propos au préjudice de leur liberté; tandis qu'ils se livrent à l'*empire* d'un flâteur étourdi, quelquefois d'un valet, & souvent d'une maîtresse emportée, qui leur fait embrasser avec effronterie le parti de l'injustice, & suivre opiniâtrement les routes de l'iniquité.

AUTORITE'. POUVOIR. PUISSANCE.

Il se trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire sentir un droit d'administration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un rapport particulier à l'exécution subalterne des ordres supérieurs. Le mot de *puissance* renferme dans sa valeur un droit & une force de domination.

Ce sont les loix qui donnent l'*autorité*; elle y puise toute sa force. Le *pouvoir* est communiqué par ceux qui, étant dépositaires des loix, sont chargés de leur exécution; par conséquent il est subordonné à l'*autorité*. La *puissance* vient du consentement des peuples, ou de la force des ar-

mes, & elle eſt ou légitime ou tirannique.

On eſt heureux de vivre ſous l'*autorité* d'un Prince qui aime la juſtice, dont les Miniſtres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au-delà de celui qu'il leur donne ; & qui regarde le zéle & l'amour de ſes ſujets comme les vrais fondemens de ſa *puiſſance*.

Il n'y a point d'*autorité* ſans loix ; & il n'y a point de loi qui donne ni même qui puiſſe donner à un homme une *autorité* ſans bornes ſur d'autres hommes ; parce qu'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maîtres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité* ; le Créateur & la nature ayant toûjours un droit impreſcriptible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice : il n'y a donc pas d'*autorité* plus autentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connuës & preſcrites par les loix qui l'ont établie ; celle qui ne veut point de bornes ſe met au-deſſus des loix, par conſéquent ceſſe d'être *autorité*, & dégénere en uſurpation ſur la liberté & ſur les droits

de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'eſt & ne peut jamais être exactement égal à la juſte étenduë de leur *autorité* ; il eſt ordinairement plus grand que le droit qu'ils ont d'en uſer ; c'eſt la modération ou l'excès dans l'uſage de ce *pouvoir* qui les rend peres ou tirans des peuples. Il n'y a point de *puiſſance* légitime qui ne doive être ſoûmiſe à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la nation ; c'eſt pourquoi S. Paul dit que toute *puiſſance* qui vient de Dieu eſt une *puiſſance* réglée, ou, comme d'autres interpretent ce paſſage, que toute *puiſſance* eſt réglée par celle de Dieu ; car il ſeroit honteux de ſoûtenir que S. Paul a prétendu là autoriſer & rendre légitime toute ſorte de *puiſſance* ; cela ne pouvoit pas tomber dans la penſée d'un homme raiſonnable, & d'un homme chrétien, à qui l'idée de la *puiſſance* injuſte de l'Antechriſt étoit préſente & familiére.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expoſe à être mépriſée ; il

est également dangereux de n'en pas user dans l'occasion comme d'en abuser. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les justes causes de sa ruine. Une *puissance* jalouse qui ne souffre point de compagne se rend formidable, réveille l'ardeur de ses ennemis, & prend par-là le chemin de sa décadence.

Je remarque particuliérement dans l'idée d'*autorité* quelque chose de juste & de respectable; dans l'idée de *pouvoir* quelque chose de fort & d'agissant; & dans l'idée de *puissance* quelque chose de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* sans bornes; comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puissance* absolument souveraine & indépendante que la sienne.

La nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des peres sur leurs enfans; toutes les autres viennent du droit positif; & elle a même prescrit des bornes à celle-là, soit par rapport à l'objet, soit par

rapport à la durée ; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la destruction, quelle qu'ait été & soit encore la pratique de quelques peuples ; & cette *autorité* cesse dès que l'âge met les enfans en état de sçavoir user de la liberté. Je ne crois pas qu'une raison pure & simple, entiérement dénuée du sécours des passions, ait un grand *pouvoir* sur la conduite ni sur les actions de l'homme ; parce qu'il me semble que le *pouvoir* de la raison n'est établi & n'agit effectivement que pour balancer le pouvoir des passions entre elles, & faire que la plus avantageuse dans l'occurrence l'emporte sur les autres, Ainsi le *pouvoir des* passions est le véritable ressort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal ; & le *pouvoir* de la raison est un contre-poids, qui sert à mettre en jeu ou à réprimer à propos tantôt l'un tantôt l'autre de ses différens ressorts, qui sont dans notre Etre pour le remuër le pousser vers les objets, le rendre sensible aux peines & aux plaisirs,

& en faire un être véritablement vivant. Les paſſions ſont donc vivre : mais la raiſon ſait vivre comme il faut pour ſon honneur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſition des loix civiles que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme ; le différent partage que la Nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari ſur la femme : car enfin les graces & la beauté n'ont droit que ſur le cœur ; elles en méritent ſans doute l'attachement : mais la *puiſſance* eſt toûjours l'apanage de la force & de la ſageſſe de l'eſprit.

FIN.



TABLE ALPHABÉTIQUE DES SYNONYMES

Contenus dans ce Volume.

S 6

Fin de la Table.



